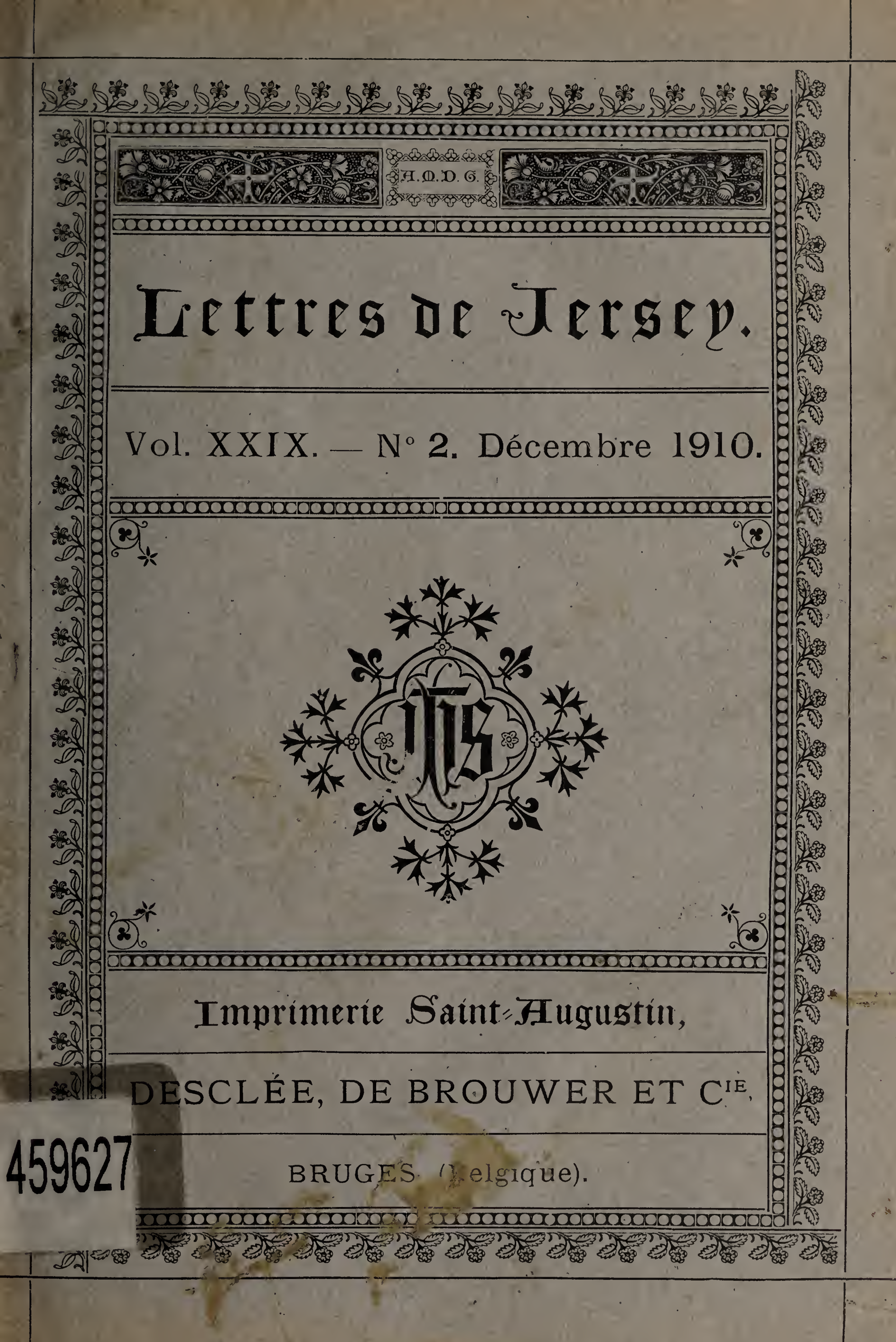
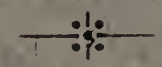

A.M.D.G.
Lettres de Jersey.
Vol. XXIX. — N° 2. Décembre 1910.
IHS
Imprimerie Saint-Augustin,
DESCLÉE, DE BROUWER ET CIE.
BRUGES (Belgique).
459627

SOMMAIRE.







Lettres de Jersey.

Vol. XXIX. — N° 2. Décembre 1910.



Imprimerie Saint-Augustin,

DESCLÉE, DE BROUWER ET CIE,

BRUGES (Belgique).

AVIS

Nos Souscripteurs sont instamment priés de ne pas communiquer ces *Lettres* et de ne pas en publier d'extraits sans une autorisation expresse.

Pour tout ce qui concerne la rédaction, s'adresser à M. l'Éditeur des *Lettres*, Maison Saint-Louis, Saint-Hélier Jersey (Iles de la Manche).



LETTRES DE JERSEY.

FRANCE.

La mission générale de Fougères.

(Février-Mars 1910).

FOUGÈRES, aux confins de la Bretagne, du Maine et de la Normandie, était naguère, est encore la jolie cité pittoresque des vieux âges, mais qui, peu à peu, dans la seconde moitié du XIXe siècle surtout, s'est développée en une ville manufacturière d'une certaine importance. — Fougères se compose essentiellement d'une ville haute et d'une ville basse. Une colline oblongue qui va du Nord au Sud approximativement, supporte la ville haute, la ville bourgeoise, et du chevet de Saint-Léonard, église paroissiale de la ville haute, le regrad plonge à pic dans la ville basse, entassement de vieilles petites habitations d'où émerge le chœur énorme de l'église Saint-Sulpice — Saint-Supplice, comme on dit là-bas communément sans sourciller — avec plus loin, à l'Ouest, les restes de l'enceinte fortifiée, et les prairies qu'arrose le Nançon. De l'autre côté de la ville haute, vers l'Est, la pente descend moins abrupte: ce sont les quartiers neufs de la gare et la populeuse paroisse Notre-Dame de Bon-Abri, création relativement récente. Là se trouve le quartier par excellence des fabriques; mais non pas le seul, car on peut dire que presque toute la ville est enrégimentée dans cette industrie absorbante de la chaussure. Le patriarcal gagne-pain des « chaussonniers » d'autrefois s'est transformé en une puissante industrie à outillage perfectionné, qui travaille pour la France et l'étranger. Vingt fabriques de chaussures font vivre une population ouvrière de quinze mille âmes, sur les vingt-deux ou vingt-trois mille que compte la sous-préfecture bretonne, — le reste de la population se répartissant ainsi: bourgeoisie, 1500; petit commerce, quatre ou cinq mille; corps de métiers autres que la cordonnerie, un millier environ. — Ce sont principalement les campagnes avoisinantes qui fournissent le contingent usinier. Ces campagnes demeurées excellentes, ne se privent, en faveur de la ville que de leurs éléments les moins bons, et il en résulte une agglomération qui n'est pas pire que dans les autres centres industriels, mais qui n'est pas non plus meilleure, surtout depuis les terribles grèves d'il y a trois ans. Ces grèves qui

avaient déchaîné les haines sociales et l'irréligion, ont laissé derrière elles bien des rancunes, bien des ruines matérielles et morales.

Et c'est dans cette population, chrétienne quant au tréfonds, mais fortement travaillée par les grands chefs socialistes, que douze missionnaires devaient, grâce à une fondation décennale, donner une mission de cinq semaines pendant le Carême de 1910. La mission précédente, celle de 1900, avait été prêchée par les RR. PP. Capucins. Une retraite donnée par le P. Amblard à une œuvre de jeunes gens en septembre 1908, détermina le choix de MM. les Curés de la ville. Ils retinrent le P. Amblard pour la future mission, en le chargeant de s'assurer des collaborateurs. Le succès de cette grosse entreprise qu'était la mission générale de Fougères, tient en grande partie à l'organisation mûrie, prévue dans tous les détails, qui date de ce jour. Un autre facteur de réussite, et le plus puissant, fut l'atmosphère très spéciale de prière apostolique quêtée un peu partout, qui a préparé, entouré, pénétré toute cette mission. Cela aussi on le doit aux organisateurs de la mission.

On n'était pas en effet sans concevoir quelques appréhensions. Aurait-on toute liberté de faire le bien? Deux sortes d'ennemis: les violents, les légaux. Qu'on y songe! Douze apôtres envahissant une place d'avenir du socialisme antireligieux! Sans doute ces douze Messieurs venaient de latitudes très distantes et de situations bien différentes: « facies non omnibus una »; mais il y avait un inquiétant: « nec diversa tamen. » Les difficultés semblaient inévitables: déjà on faisait le geste de retrousser ses manches. Or aucune difficulté particulière ne s'est rencontrée. Les mauvais journaux ont été réduits à se taire devant la circonspection et la hauteur de vues des envoyés du Bon Dieu; bien plutôt ils ont été contraints de confesser cette circonspection même, sur la fin de la mission, dans un entrefilet qui voulait être méchant, et qui n'était pas même cela. Il y a mieux: l'un des missionnaires s'étant présenté dans les premiers jours chez l'un des adjoints pour savoir si la municipalité, peu disposée pourtant, consentirait à prêter une partie de son matériel de décorations, le Maire franc-maçon fit donner l'ordre de prêter tout ce que l'on demanderait. Il s'ensuivit une abondance de verres de couleurs, qui avec les drapeaux tricolores de la Croix-Rouge et des lustres fabriqués jadis par les PP. Capucins, nous rendirent de grands services.

L'ouverture solennelle était fixée au samedi soir 19 février, ouverture commune aux trois paroisses de la ville, dans la grande église Saint-Léonard. On obviait ainsi à l'inconvénient, peu probable mais toujours possible, de trois inaugurations distinctes avec maigre affluence. Le peuple chrétien savait que S. G. Monseigneur Dubourg présiderait la cérémonie et ferait la collation solennelle des pouvoirs. Aussi ce fut une petite déception lorsqu'avant le sermon d'ouverture on dut leur annoncer qu'à son grand regret, l'archevêque de Rennes, empêché par la maladie, n'avait pu se rendre parmi eux. La première impression fut quand même excellente. Les missionnaires « in nigris », précédés du clergé des trois paroisses en habit de chœur, eurent à fendre des flots d'auditeurs pour la procession qui devait faire le tour intérieur de l'église. On remarquait dans un bas-côté ce spectacle jadis si familier, aujourd'hui hélas! si rare, unique même, dit-on, d'un pensionnat de Frères des Ecoles chrétiennes, — les Frères *Quat'bras*, comme on dit couramment là-bas, — pensionnat très florissant et qui a gardé ses bons Frères.

Raconter maintenant la mission serait fastidieux, la marche étant la marche classique des missions de longue durée. Cette marche où tout s'enchaîne, où tout s'avance dans une progression savante et aimante, est un legs de l'expérience accumulée des saints et des grands missionnaires. La chose de plus serait difficile, car il faudrait mener simultanément les exploits de douze combattants, dont plusieurs comme le P. Pinel, de l'aveu des bonnes gens, étaient doués du don d'omniprésence : « Il est en chaire, il est dans la nef, il est à l'harmonium. »

Signalons pourtant la clôture de la première semaine : la fête des enfants, spécialement réussie. Ces bons petits, au nombre de 800, 500 et 950 avaient groupé au pied de nos chaires, pendant leur retraite, un auditoire, disons : imposant, puisque c'est le terme de rigueur pour les grands auditoires ; et ils avaient été porter partout la nouvelle que le Royaume de Dieu était proche, même pour les grandes personnes. Le Dimanche après-midi, leur nombre était doublé et pour cause, car c'était le jour du « *Sinite parvulos* ». Les âges trop tendres qu'on avait exclus de la retraite, affluèrent ce jour-là, à pied ceux qui le pouvaient, ou portés sur des bras complaisants ; et certes ils ne laissèrent point aux pierres du temple le soin de crier la gloire de Dieu. Les nefs étaient de vrais parterres de fleurs, car il y avait couronne blanche sur la tête des petites filles, couronne rose sur la tête des petits garçons. On profita d'une éclaircie au milieu de quinze jours de pluie noire, pour sortir en proces-

sion, et ce fut un beau spectacle à un moment, lorsque la procession d'une paroisse arrivant en vue d'une autre procession qui dessinait une savante conversion sur une place voisine, les *ave* se répondirent, comme si la jolie rencontre eût été combinée. Longtemps encore les échos de la ville retentiront des cantiques de la mission, grâce à ces mémoires d'anges et à ces bouches ingénues.

Durant la seconde semaine nous liquidâmes les visites à domicile. Il faut vouloir faire ces visites intégralement, pour se rendre compte de ce qu'il peut y avoir de maisons dans une rue, d'escaliers dans ces maisons, et de ménages accrochés à ces escaliers! Et dans chacun de ces foyers, tout ce que l'on découvre de tristesses, et de tristesses qui ne seraient pas allées au prêtre, si le prêtre n'était venu à elles! Des aveugles, des grabataires, des vieillards abandonnés, des malades désolés, qui utiliseraient si bien leurs souffrances s'ils possédaient le grand secret, des enfants qui grandissent dans la saleté et l'ignorance, des figures soucieuses et évasives. Ce n'est pas, tant s'en faut, à toutes les portes qu'on rencontre la misère ou la honte; mais ce qu'on rencontre partout c'est le besoin criant de Dieu, sous une forme ou sous une autre. Presque nulle part les missionnaires n'ont été mal reçus; ils étaient plutôt attendus. Les accueils récalcitrants, on en vient à bout, grâce à ce tempérament de rondeur et de courtoisie dont le peuple subit l'ascendant, grâce surtout aux bons anges qui sont donnés de Dieu pour cela.

Un ouvrier socialiste leva bien son tranchet sur le missionnaire qui se présenta chez lui, et il n'aurait pas fallu le pousser à bout. Par contre un missionnaire entre chez un jeune malade de 18 ans qui ne pratique plus depuis trois ou quatre ans et qui a la figure tournée contre la muraille. Il s'en fait un ami, le jeune homme le fait demander quelque temps après pour se confesser; puis c'est toute la famille successivement qui y passe. On entendait souvent cette entrée en matière au confessionnal: « Mon Père, je viens à vous, parce que c'est vous qui êtes venu chez nous, il y a trois semaines. »

Petits et grands se montraient touchés de la démarche, et dans les âmes moins bien disposées, il était toujours possible de laisser en partant le grand dard de la pensée de l'éternité, qui travaille après nous tout seul dans la blessure. Quant aux gens qu'on ne rencontre pas chez eux dans la journée, les ouvriers en fabrique, une carte intelligemment et affectueusement libellée, glissée sous

leur porte, leur disait le soir que Notre-Seigneur pense à eux et qu'il les attend à l'église.

La troisième et la quatrième semaine furent consacrées, sans préjudice des exercices ordinaires de la mission, aux jeunes filles et aux dames. Sans doute l'auditoire qui accourait dès cinq heures et demie du matin et qui remplissait presque les trois nefs n'était pas tout à fait le même que l'auditoire des heures plus bourgeoises de la journée; mais le bien n'en atteignait qu'un plus grand nombre d'âmes, et il y eut de très belles communions générales de clôture, ces deux Dimanches.

Mais surtout les missionnaires avaient fort à cœur que la *cérémonie de réparation*, ou *de l'Amende Honorable*, Vendredi de la Passion, fût spécialement brillante. Cette fête est de droit le point culminant de la mission, tant parce qu'elle est une suprême supplication exercée sur le Cœur de Jésus, à un moment décisif, dix jours avant la fin, que par le déploiement de beauté extérieure qui attire les plus indifférents. Les foules accoururent à cette fête en presque aussi grand nombre que quelques jours auparavant elles étaient accourues à un Chemin de Croix en projections, où plusieurs centaines de personnes avaient dû renoncer à pénétrer dans l'église. Assaut de la prière et acte d'hommage, cette fête fut en même temps un enseignement, grâce aux fortes et décisives paroles qui tombèrent de la chaire, et une manifestation collective de foi où le respect humain se sentait fondre. Les premiers arrivés d'entre les hommes avaient rempli la nef; il ne restait plus de place pour les derniers arrivants, curieux ou adversaires en grande partie, que dans le chœur; force leur fut bien de le remplir. Il leur échut ainsi au début de la procession d'être les premiers servis en fait de cierges, et même d'être les seuls à pouvoir accompagner le Saint-Sacrement au reposoir, vu l'exiguité de l'allée centrale. C'est alors qu'on vit des socialistes notoires, des figures totalement inconnues aux vieux saints des vitraux, voire même un instituteur, immobilisés dans le cortège, un cierge à la main, au pied de la chaire, pendant les amendes honorables, recevoir en plein cœur de chaudes et concluantes vérités « cor ipsum petentes » qu'ils n'étaient pas venus chercher.

Cette semaine de la Passion fut aussi la semaine des Pâques pour les malades. Dans deux paroisses la chose se fit sous la forme d'une grande procession unique, qui allait de malade en malade. Le Très Saint Sacrement était porté ainsi par les rues de la ville, escorté des prêtres et des fidèles, tandis qu'un missionnaire allait

quelques minutes à l'avance dans la maison du malade, jeter un dernier coup d'œil sur la préparation matérielle et spirituelle, puis un autre restait pour suggérer l'action de grâces.

La Semaine Sainte est la semaine des hommes. Elle avait été préparée par une série de conférences dialoguées, qui avaient lieu le Dimanche soir. Ces conférences furent suivies non pas seulement avec empressement mais avec une sympathie tout à fait docile. Il était beau d'entendre ces voix mâles chanter, de voir tous ces hommes se mettre à genoux sans exception, et tirer subitement un chapelet de la poche de pardessus où l'on n'aurait guère soupçonné un objet si dévot. Les Fougerais « aiment qu'on se mette en colère en chaire »; c'est le témoignage de l'un d'eux. On se mit en colère, mais pas rien que cela. Le P. Caisey qui donnait les conférences à l'église Saint-Léonard vit grossir son auditoire, et pour cause, de huit cents environ qu'ils étaient le premier Dimanche, jusqu'à près de quatorze cents le dernier jour, puisque l'on distribua ce soir-là dans cette seule église treize cent cinquante crucifix — occasion, par parenthèse d'un acte de religion excellent, les hommes s'agenouillant à la sainte Table et baisant le Crucifix qui leur était offert — un certain nombre était parti sans attendre la distribution; car il est à remarquer que durant ces retraites des hommes, comme d'ailleurs pendant tout le reste de la mission, beaucoup d'auditeurs venaient au sortir de la fabrique, sans avoir soupé. C'est là qu'on vit tout ce que peut avoir d'avantages purs de tout inconvénient, la conférence dialoguée quand elle est bien dirigée.
Le missionnaire qui avait accepté le rôle difficile d'objectant, avait marqué dès l'abord en une déclaration loyale et toute sacerdotale, que, prédicateur lui-même, il n'entendait pas présenter l'objection à son compte, qu'il voulait simplement formuler quelques-unes de ces objections qu'on entend couramment autour de soi. Et alors venait la difficulté, clairement exprimée, suffisamment développée, mais sans aucun de ces attraits factices qui la laisseraient subsister dans l'âme des auditeurs; puis pour résumer, réduite à sa teneur la plus courte, la plus nette, et appelant immédiatement la réponse.

Le zèle des missionnaires, la bonne volonté des évangélisés fut bénie de Dieu : la mission se clôtura par les magnifiques messes de communions pascales des hommes : 1200 hommes à Saint-Léonard 600 à Saint-Sulpice, 1200 à Bon-Abri, sans compter les nombreuses communions d'hommes aux autres messes et aux autres jours. Il y eut quelques retours plus marquants : un directeur de journal,

qui ne s'était pas approché des sacrements depuis bien des années; un employé de la ville, membre de la Petite Eglise, mais vivant sans religion et ayant même servi de parrain dans un baptême civil; d'autres encore.

Enfin l'après-midi du saint jour de Pâques, tout se termina par une grande manifestation de foi et de piété. Il existe dans la ville basse, à l'église Saint-Sulpice, une statue vénérée, c'est Notre-Dame-des-Marais, patronne de la cité. Elle ne se montre à sa bonne ville que dans les grandes occasions: quand elle sortit pour la dernière fois, lors de la mission de 1900 c'était la première fois depuis cinquante ans.

A une heure et demie, par un temps presque trop splendide, une immense procession qui allait parcourir pendant trois heures, la ville entière, s'organisa entre l'Eglise Saint-Sulpice et les vieux remparts. Les principaux habitants s'étaient disputé l'honneur de porter la statue, et toutes les cinq minutes une escouade de douze hommes devait relever l'escouade précédente. Quand la statue apparut sous le porche de l'église, précédée par deux beaux vieillards connus pour leur honorabilité, on entendit un homme à mine équivoque dire à des camarades qu'il avait amenés: « Il y a tout de même quelque chose, là! »

A la fin du cortège des trois paroisses et immédiatement suivie d'un peloton compact d'hommes chantant des cantiques, la statue s'avançait lentement, émergeant de grosses gerbes de fleurs portées par des adolescents, et revêtue d'un riche manteau de velours. Sur son passage, à travers la ville pavoisée de bleu et de blanc, on entendait les bonnes gens s'écrier: « Ah! la voilà! Oh! qu'elle est belle notre bonne Vierge! » Il y avait plaisir à s'avancer ainsi au milieu d'une foule où beaucoup d'âmes sans doute étaient en état de grâce par le bienfait des Pâques et de la mission.

Devant chaque église on faisait une station, et au second reposoir, du haut des marches de Saint-Léonard, le P. Caisey fit entendre aux milliers d'auditeurs massés sur la place une émouvante allocution. Il fit acclamer le Sacré-Cœur et N.-D. des Marais, puis à travers le pittoresque quartier de la Pinterie décoré avec intelligence sous la direction d'une femme de lettres bien connue qui habite ces pentes, on reconduisit la Vierge à son sanctuaire de Saint-Sulpice. Si les autres églises étaient richement décorées, celle-là l'était somptueusement: elle s'y prête à merveille.

On avait jugé témérairement de la dévotion des Fougerais. « Vous verrez, disait-on, épuisés par trois heures de procession, ils manqueront de courage pour revenir à 6 heures, à la cérémonie des adieux ». Les églises furent pleines comme aux deux ou trois plus beaux jours. L'on sentait que prédicateurs et fidèles étaient émus sans feinte, et que dans ces dernières paroles tout portait. On avait eu la précaution de réserver pour cette dernière minute la nouvelle que des missionnaires resteraient encore le lendemain lundi, pour les retardataires. Et de fait, grâce au jour férié, on ne les laissa pas chômer, et ils eurent la joie de rendre encore service à bien des âmes. L'expérience a montré en tout temps et en tout pays, que beaucoup de récalcitrants ou d'hésitants sont vaincus par les grâces extérieures et intérieures du saint jour de Pâques. Le Lundi de Pâques est donc un appendice quasi nécessaire de la mission.

En résumé l'impression, de part et d'autre, a été excellente. Les habitants appréciaient la bonté et la probité de leurs missionnaires; ceux-ci à leur tour ont pu rendre hommage au bon esprit, à la docilité, à cette avidité sainte de la parole divine et du pardon sacramentel, qui a par parenthèse rendu cette mission particulièrement laborieuse. Mais qui s'en serait plaint?

Faut-il maintenant chiffrer les retours obtenus! les évaluations les plus modérées les font varier entre 2300 et 2500. Que si un pareil total semble s'excuser d'être si considérable, il faut se rappeler qu'on avait beaucoup prié, puis que dans ce nombre de retours, tous ne sont pas nécessairement des retours de 40 ni même de 20 ans; enfin les confesseurs étaient relativement nombreux et facilement à la disposition des fidèles, ce qui est beaucoup pour moissonner en abondance. Et combien d'autres résultats encore! que de mauvais livres détruits, par exemple! une marchande de journaux se plaignait dès la troisième semaine que, de certains journaux, elle vendait deux cents exemplaires de moins qu'auparavant. Une pièce scandaleuse jouée au théâtre en pleine mission n'avait réuni qu'un nombre infime de spectateurs. Surtout ce qu'on ne peut chiffrer ce sont les transformations intimes, les admirables contritions, les généreuses résolutions, les âmes tièdes devenant ferventes, les âmes ferventes s'élevant à une plus haute perfection, selon les termes de la promesse du Sacré-Cœur que les organisateurs de cette mission avaient spécialement intéressé à leur entreprise. Puis parmi les âmes rebelles à la grâce, beaucoup sont désormais touchées; le flambeau a passé quand même devant des yeux malades qui auraient voulu ne pas le voir. On citait le cas de deux messieurs qui

le Lundi de Pâques, contrairement à toutes leurs habitudes de correction, avaient été surpris dans un café, à leur trentième consommation abominablement gris. Ceux qui les connaissaient n'en voyaient pas d'autre explication : ils avaient été sur le point eux aussi de répondre au « *Venite ad me omnes* » et ils tâchaient présentement d'étouffer les remords sous les piles de soucoupes.

Aux moyens ordinaires et paroissiaux maintenant de poursuivre le bien commencé. On en a lancé ou remis en honneur plusieurs : messes mensuelles par catégories, Apostolat de la prière, mères chrétiennes, communion fréquente, œuvres de jeunesse orientées vers plus de piété, prière en famille, retraites individuelles ou collectives. La population commerçante, quatre ou cinq mille âmes, est loin d'être irréligieuse. Les aubergistes, disons-le pour la rareté du fait, constituent là-bas un corps de métier particulièrement bien pensant. Mais les ouvriers d'usine sont dans les conditions défectueuses qui rendent la persévérance si difficile en ces milieux. Du matin au soir, attachés à un métier mécanisant, ces hommes et ces femmes vivent plongés dans un entourage dont le moindre défaut est un respect humain formidable. La grâce de la mission avait cela aussi pour elle qu'elle tombait sur un fond breton, c'est à dire originairement chrétien ; mais tout le monde sait l'effet sur le paysan breton de cette griserie des villes, et de cette ascension à une vie qu'il s'imagine supérieure. On se cache pour faire ses Pâques ; on fait un long détour pour ne pas rencontrer dans la rue le Saint Viatique : on supprime la prière du soir en famille, parce que les voisins pourraient entendre. D'où viendra le salut définitif ? Les patrons ont facilité dans une certaine mesure les exercices de la mission ; plusieurs y venaient régulièrement, certains, deux ou trois fois y ont fait acte de présence, mais plutôt par courtoisie. Les patrons foncièrement chrétiens manquent, et aussi les contremaîtres. Les gens expérimentés disent qu'à défaut de conditions radicalement meilleures, là serait le salut. Demandons non pas seulement des moissonneurs au maître de la moisson, mais aussi que ces moissonneurs puissent franchir les multiples barrières qui se dressent entre eux et des portions entières du champ des âmes.

JERSEY.

Mes essais d'apostolat près des soldats de la garnison anglaise de Jersey.

PAR LE PÈRE BITOT.

Cette courte notice sur mes relations avec les soldats Anglais de Jersey, a pour but unique d'attirer sur les âmes de ces chers jeunes gens, la sympathie des Nôtres et leurs prières.

La sympathie est assurée d'avance à une œuvre de zèle et surtout à une œuvre d'hommes.

Les prières seront offertes avec cœur, quand l'œuvre sera mieux connue.

Le point de départ de mon apostolat a été des plus simples. Le curé de l'église catholique anglaise (1), chapelain titulaire des soldats, était malade et ne pouvait s'occuper d'eux. Au reste, même en santé l'excellent prêtre, très ami de la Compagnie et d'une largeur d'esprit peu commune, n'avait guère de loisirs, en dehors de ses fonctions strictement paroissiales : la messe du Dimanche et une rapide visite à l'hôpital, là se bornait son apostolat militaire.

Il cherchait donc un aide, sinon un remplaçant définitif.

De mon côté, depuis longtemps, je sollicitais de Dieu la faveur de devenir l'appui et le guide de ces âmes délaissées et en péril dans la vie de caserne. Connaissant l'infinie condescendance de Notre-Seigneur, j'étais sûr d'obtenir.

Et de fait, le 1er janvier 1909, l'offre tant désirée m'était transmise.

J'étudiai la question, car il s'agissait avant tout de ne porter aucune atteinte à mon apostolat principal, celui du collège.

Après mûr examen, puis l'approbation et les encouragements du Révérend Père Recteur de Bon-Secours, j'acceptai.

Il y aura bientôt deux ans de cela.

Depuis lors, avec qui ai-je eu affaire, dans l'armée anglaise?

Quel a été jusqu'ici le résultat de mes efforts?

1° AVEC QUI AI-JE EU AFFAIRE?

Les soldats Anglais, en garnison à Jersey, appartiennent à deux sortes d'armes : l'infanterie et l'artillerie.

a. *L'Infanterie* comprend un demi-régiment ou bataillon de 700 hommes. L'autre moitié est aux Indes, à Lucknow, au pied de l'Himalaya.

---

1. Le R. P. Hourigan, Successeur de Mgr Mac-Carthy.

Un « dépôt », à Lancaster, dans le Nord-Ouest de l'Angleterre, alimente le demi-régiment de Jersey; Jersey, à son tour, fournit un contingent annuel au bataillon des Indes.

En Angleterre, chaque régiment d'infanterie est désigné par le nom d'un comté; le nôtre est le « Royal Lancashire », appelé encore, et plus communément le « King's Own », ou « régiment personnel du Roi »; le souverain de la Grande Bretagne en est toujours le colonel honoraire. Ce privilège est la récompense de services rendus jadis à la royauté, par le « Royal Lancashire ».

b) *L'Artillerie*, elle, se compose de deux batteries, de 120 hommes, en tout

Pour l'installation matérielle, cela intéressera, peut-être, ceux qui connaissent Jersey, de savoir que des huit compagnies dont se compose tout bataillon de ligne, quatre habitent au « Fort Régent » qui domine St-Hélier. Les quatre autres sont aux casernes ou « Barracks » de Saint-Pierre, à deux milles du phare de Corbière, à l'Ouest de l'île.

L'artillerie occupe le château Elisabeth, ancien monastère de chanoines Réguliers de Saint-Augustin, abandonné depuis la réforme et occupé par une partie de la garnison anglaise depuis 150 ans.

Elisabeth Castle est situé en pleine mer, à marée haute; sa silhouette imposante attire les regards des voyageurs qui entrent au port.

Bientôt, il est vrai, cet état de choses n'existera plus. Le château perdra son artillerie, transportée au « *Fort Régent* ». — Pour lui faire place, les quatre compagnies du fort se fixeront aux Barracks de Saint-Pierre, où l'on s'apprête à leur bâtir d'importants corps de logis.

Ce sera un avantage pour l'aumônier militaire qui aura tous ses catholiques sous la main.

QUANT A LEURS CROYANCES, QUE SONT CES DIVERSES CATÉGORIES DE SOLDATS ?

La majorité, on doit s'y attendre, est protestante: Wesleyens, Presbytériens, Baptists, et autres, ont des représentants ici. Au doigt de plus d'un même, brille un anneau d'or, avec l'équerre et le compas gravés sur l'écusson : c'est significatif. Toutefois la vogue est à l'Eglise schismatique d'Angleterre, à la religion officielle de l'Etat; les Anglicans ne sont-ils pas conduits au temple, chaque

dimanche, avec solennité, musique en tête? Il n'en faut pas davantage pour orienter vers eux, à leur arrivée sous les armes, beaucoup de jeunes gens, qui n'ont de préférence pour aucune secte. Mais qu'ils se hâtent de choisir sinon l'autorité se mettra de la partie. On raconte à ce propos plus d'une anecdote amusante, entre autres celle-ci : Un soldat hésitait dans le choix d'une religion. Le colonel, pour en finir, le fit assister chaque dimanche à la messe des catholiques, au service de l'Eglise d'Angleterre et au prêche Wesleyen, qui avaient lieu à des heures différentes. Il en eut vite assez et sans retard, opta pour le culte qui lui parut le plus commode.

Malgré cette prédominance du protestantisme, lorsque le « King's Own » vint à Jersey, il y a deux ans, il comptait environ deux cents catholiques.

Mais, au bout de trois mois, 70 étaient envoyés aux Indes; 30 autres nous quittaient encore, en septembre dernier, et 12 il y a quelques semaines. De plus, un certain nombre sont rentrés dans leurs familles, après expiration de leur temps de service.

L'envoi de nouvelles recrues de Lancaster, n'a pas comblé ces vides. Les soldats catholiques du « King's Own », à l'heure actuelle, dépassent la centaine, mais de bien peu. — Parmi eux, deux officiers seulement : un capitaine et un lieutenant.

Quant aux catholiques de l'artillerie, après avoir été 20 au début de l'année, ils sont réduits à 12, par suite de mutations et de départs définitifs.

CATHOLIQUES OU PROTESTANTS, QUELLE EST LA VALEUR DE CES HOMMES EN MATIÈRE DE RELIGION?

En ce qui touche les *protestants*, la plupart n'ont que des idées vagues, en fait de croyances. Munis, il est vrai, d'une Bible et d'un « Livre de Prières » qui les accompagnent, en manœuvres, à l'hôpital, en prison; ils sont quand même, en général, plutôt ignorants. Pourrait-il en être autrement, avec l'absence de dogmes fixes et précis? Mais ils ont du moins le respect de Dieu et ils le prient.

La récitation quotidienne du « *Pater* » leur est instamment recommandée dans leurs manuels scolaires et beaucoup s'en souviennent, au régiment. Que si, dans des entretiens intimes avec tel ou tel, j'ai provoqué une surprise de l'autre monde, en parlant de l'immortalité de l'âme, c'est là un degré d'ignorance rare dans un pays où la vraie foi a laissé des traces encore profondes.

Les *catholiques*, eux, sont-ils tous instruits, éclairés?

Non, malheureusement!

Quelques-uns même, nés de mariages mixtes, ont été fort négligés dans leurs familles.

Perdus, au milieu de grandes villes, comme Liverpool, Manchester, Birmingham, Londres, ils n'ont guère vu le prêtre que de loin avant d'être soldats.

Rien d'étonnant alors que le chapelain, pour peu qu'il cherche, fasse des découvertes du genre de celle-ci. Parmi mes hommes, douze n'avaient pas été confirmés; neuf d'entre eux, ont enfin, reçu en juin dernier (1910), ce Sacrement, des mains de Mgr Cotter, évêque auxiliaire de Portsmouth. — De plus, un se prépare à sa première Communion, il a 25 ans — un autre la faisait, au mois d'août, sous la tente, pendant les manœuvres. — La fête, soit dit en passant, fut charmante; quatre Pères du collège, m'avaient accompagné pour diriger les chants des soldats et chanter eux-mêmes, à la joie de la nombreuse assistance, qui en gardera le souvenir. Dirai-je un mot des fleurs, apportées par nous? Après avoir orné l'autel, une pauvre table de cantine, elles furent offertes au mess des officiers, où le chapelain reçoit toujours un accueil cordial et respectueux.

A côté des catholiques dont l'éducation religieuse est incomplète, sinon totalement à faire, se trouve, pour la consolation du prêtre, un noyau d'âmes d'élite.

Attachés à leur foi, qu'ils connaissent et qu'ils aiment, plus d'un de ces chers jeunes gens, pour ne pas déchoir, s'impose de réels sacrifices. N'en est-ce pas un, par exemple, que de rester des mois entiers sans sortir de la caserne en vue de garder sa vertu? — Voilà cependant ce qui se voit parmi eux, malgré les efforts des camarades et les invitations, en apparence, les plus honnêtes. — La grâce de Dieu, il est facile, ici, de le toucher du doigt, opère souvent des prodiges. —

Tel est le théâtre de mon apostolat; tels sont les éléments, très peu homogènes, dont se compose, à Jersey, comme partout ailleurs, l'armée anglaise, avec laquelle je suis en perpétuels rapports :

Majorité protestante par éducation, et, tout porte à le croire, de bonne foi, mais sans connaissances religieuses déterminées.

Minorité catholique, d'une valeur très inégale, tant au point de vue de la science de la religion, qu'à celui de l'intensité de la pratique.

2° QUEL A ÉTÉ JUSQU'ICI LE RÉSULTAT DE MES EFFORTS. PRÈS DES CATHOLIQUES, ET PRÈS DES PROTESTANTS?

1° Près des Catholiques.

Les hommes, dans ce pays, sont fort loin de se livrer du premier coup.

Il est même dans la nature de l'Anglais, plus froid que nous, en apparence du moins, et plus timide, d'observer et de mûrement réfléchir, avant de céder à une impulsion vers Dieu.

Il fallait donc, au début, entrer en relations, puis conquérir la confiance.

La messe du dimanche fut l'occasion des premières entrevues.

Il ne sera sans doute pas inutile, dussé-je par là provoquer des sentiments de tristesse et de regret, au souvenir de la France d'aujourd'hui, de faire connaître d'abord quelques détails d'ordre matériel.

Chaque dimanche matin, une voiture, aux frais du régiment, vient me prendre au collège. Une heure de route, et je suis dans la bibliothèque de la caserne de Saint-Pierre, transformée, pour la circonstance, en chapelle.

Là, un autel des plus simples, des chaises, des bancs, un petit harmonium acheté par les soldats, un rideau, dans un coin, pour servir de confessionnal, enfin, près de l'autel, un fauteuil et un coussin, destinés à l'officier de service, presque toujours un protestant.

Accueilli par mon servant de messe, jeune recrue de Liverpool, très débrouillard, en un tour de main les ornements sont retirés de leur boîte, l'autel est dressé, les cierges brillent, tout est prêt.

Cependant, au dehors, le « *Bugle* » résonne; c'est l'appel pour le service religieux ou la « *Church parade* ». — Les hommes se rassemblent; ils sont là, en grande tenue : tunique rouge, bayonnette au côté, casque en tête.

A un signal, la colonne s'ébranle et se met en marche vers la bibliothèque. Bientôt, un pas cadencé, énergique, vraiment viril, puis, quelques commandements militaires, annoncent à l'aumônier qui les attend, l'approche de ses soldats.

Les voilà! Entrée lente et solennelle... Tous déposent leurs casques sur un billard ou par terre, et s'assoient, dans un parfait silence. Souvent, alors, l'un ou l'autre s'approche du Chapelain, lui dit un mot à l'oreille et l'on passe ensemble derrière le rideau, sans le moindre respect humain.

Le prêtre, une fois à l'autel, l'assistance s'agenouille et fait la prière du matin.

Tous se rassoient pour le cantique.

Les soldats anglais aiment chanter, car, d'ordinaire, ils chantent bien, avec mesure et harmonie. Aussi y eut-il grande joie parmi eux, lorsque, après deux ou trois réunions, j'apportai plusieurs dou-

zaines de recueils de cantiques ou d' « Hymns », comme ils les appellent.

Le devoir du dimanche eut désormais pour eux un grand attrait; ne leur offrait-il pas l'occasion de chanter leur foi, de revoir leurs souvenirs d'enfance et de dilater leurs poitrines?

Après l'Evangile, sermon ou plutôt « lecture » selon l'usage admis en Angleterre.

C'est un point capital, car il s'agit d'instruire et d'éclairer. Un catéchisme, sous une forme vivante, où abondent des interrogations capables de saisir l'esprit, tel est le genre de prédication qui me paraît le plus pratique pour cet auditoire. Cela demande du travail, surtout dans une langue étrangère. Mais quel dédommagement que la vue de ces jeunes gens, tout yeux et tout oreilles pour ne pas perdre un mot, un geste; pour comprendre même les phrases les plus barbares, et cela, sans un sourire, mais plutôt avec un intérêt toujours visible et toujours sympathique!

Le sermon fini, second cantique.

A partir du « Sanctus », tous s'agenouillent à nouveau et gardent cette attitude respectueuse jusqu'à la fin de la messe. On sent que la foi pénètre ces âmes, qu'elles s'unissent à leur Dieu, présent tout près sur l'autel et qu'elles l'aiment. L'officier, bien que protestant, suit les mouvements des catholiques, comme eux, tantôt assis, tantôt debout, tantôt à genoux, sans cesser un instant d'être attentif et recueilli; c'est d'un bel exemple.

Dernier cantique avant les prières finales; puis l'officier, averti par un sergent, se lève, salue le Père et sort; les hommes le suivent, et, dehors, se remettent en ordre de parade.

Mais souvent, avant cette sortie, surtout les jours de fête, je sollicite du lieutenant la permission de garder, quelques instants, mon monde. Avec une parfaite bonne grâce, il l'accorde et se retire seul.

Dépouillé des ornements sacerdotaux, je peux donner encore quelques conseils pratiques, quelques nouvelles intéressantes, lire, par exemple, une lettre reçue d'un des camarades qui sont aux Indes... ou de ceux qui ont été momentanément rappelés en Angleterre pour des cours de gymnastique à Aldershot, des stages dans la cavalerie, au camp de Longmore, des exercices pratiques de médecine ou de chirurgie à l'hôpital militaire de Netley.

Entr'autres communications de ce genre, une très aimable réponse du colonel, à une lettre de condoléance que je lui avais écrite, au sujet de la mort du roi Edouard VII, fit le meilleur effet. Dès les premières lignes, le visage de mes grands enfants s'épa-

nouit; bientôt même, plus d'un se redressa d'un air de fierté qui voulait dire : « A la bonne heure! le Père connaît le colonel; ça va bien! »

C'est alors aussi que, de temps à autre, en vue de relancer celui-ci, de retenir celui-là pour un mot plus intime, je passe dans les rangs avec une boîte de cigares. Chacun se sert et remercie d'une vigoureuse poignée de main, accompagnée d'un « Thank you, Father » des mieux sentis.

« Les soldats Anglais, m'écrivait, il y a quelques mois, le curé de Colchester, dernier chapelain du « Kings' Own » dans la métropole, ont le cœur le plus tendre et le plus aimant qui se puisse imaginer. »

Je crus d'abord à un chauvinisme de bon aloi.

Aujourd'hui, je sais, par expérience, l'exacte vérité de ce dire. Oui, le soldat Anglais a un cœur d'or. — Il ne dit pas grand chose, mais il sent beaucoup. La moindre attention le touche et le remue jusqu'au fond de l'âme. De plus, ce n'est pas là, chez lui, impression d'un jour. Le temps qui, à la longue, efface tant de choses, agit lentement sur ses souvenirs; il se plaît plutôt à les raviver. Dans sa mémoire, il repasse le mot de bienveillance que vous lui avez adressé, l'encouragement qu'à une heure d'épreuve vous lui avez offert; tout cela, il le savoure avec reconnaissance, je dirai presque avec une tendresse émue; bientôt même, il n'aura plus qu'un souci : témoigner sa gratitude.

Comment s'y prendra-t-il?

D'abord, il mettra en jeu sa bourse. — Sur ce point, il n'a pas d'efforts à faire. Généreux, prodigue même, par nature, souvent, dès le jeudi soir... ses 7 ou 8 francs de paye, reçus dans l'après-midi, se sont envolés. — Où? — Parfois ailleurs qu'à la cantine, grâce à Dieu. De tel ou tel d'entre eux, les camarades aiment à dire : « He is a good lad; — he sends all his money to his mother. » C'est un bon garçon, il envoie tout son argent à sa mère. »

D'économies personnelles, toutefois, il ne faut guère parler.

— Mettez-vous un peu d'argent à la caisse d'épargne, demandais-je, un jour, à un vieux soldat?

— Oh! oui, Père!

— Combien avez-vous?...

Tirant de sa poche un petit livret, plus que défraîchi, il l'ouvrit à la page des avoirs et je lus : « 18 shillings!... » — C'était tout le fruit de ses économies, après environ 15 ans de service... Grands enfants pleins d'imprévoyance autant que de cœur!

Aussi, l'idée, mise en avant par l'un des hommes du détache-

ment des Indes, de faire une surprise au chapelain, en lui laissant un souvenir, fut-elle accueillie avec enthousiasme. — Les pièces blanches affluèrent entre les mains de l'organisateur du filial complot; et profond fut mon étonnement lorsqu'après la messe qui précéda le départ, je vis un sergent retenir l'assistance et un autre s'avancer vers moi avec un superbe écritoire de métal et de cristal. Au nom de ses camarades, il me remercia et m'offrit le cadeau.

J'étais ému de cette délicatesse... mais beaucoup plus encore de la joie naïve peinte sur le visage de tous ces braves.

L'écritoire offert par les soldats anglais, aujourd'hui stationnés à Lucknow, près de l'Himalaya, orne la table du grand parloir de N.-D. de Bon-Secours.

Mais, pour le prêtre, une récompense infiniment plus précieuse que les présents matériels, c'est le retour à Dieu et l'amélioration des âmes. — Le soldat catholique anglais le devine, et quand vous avez pu le saisir, il cherche à vous procurer cette joie. Que la grâce descende alors sur cet homme riche de foi et de cœur, vous le voyez revenir au Bon Dieu avec l'humilité et la confiance du prodigue, ou bien s'élever à un degré éminent de vertu.

En quelques mois, j'avais la consolation d'inscrire au moins 75 retours de 2, 5, 8, 10, 15 et 18 ans.

Sans lutte? me demandera-t-on, peut-être. Non, pas toujours.

Parfois même, elle fut vive.

Tel dimanche matin, par exemple, je dus empoigner mon homme par le bras et, avec une douce violence, l'entraîner derrière le rideau. C'était un vétéran, revenu des Indes. Pour la première fois peut-être, il tremblait. « Père, murmurait-il d'une voix suppliante, il y a 7 ans que je ne me suis confessé, je ne suis pas prêt. »

— « Je vais vous préparer, cher ami...

— « Attendons encore un peu, Père!

— « Non, non, tout de suite, autrement le diable vous reprendra. »

Il dut céder et bientôt se retira heureux.

Un autre, vieux médaillé de la guerre du Transvaal, trouva, pendant six mois, le moyen de se cacher, chaque dimanche, au fond du dépôt d'armes, dont il avait la charge. J'ignorais totalement son existence.

Que se passa-t-il? Je l'ignore; mais un beau jour, il n'y tint plus et fit son apparition à la messe. Naturellement, je m'emparai de lui, aussitôt. Le voyant pris, ses camarades ne purent s'empêcher de rire.

— « D'où venez-vous donc, lui demandai-je?

— « D'ici, Père!

— « Où étiez-vous?

— « Dans le magasin, Père!

— « Comment se fait-il que je ne vous aie jamais vu?

— « Je ne sais pas, Père!

— « Ah! vous ne savez pas! — Je le sais bien, moi! Vous vous cachiez, n'est-ce pas? Je suis même convaincu que vous avez recommandé aux autres de ne me rien dire de vous? Est-ce vrai?

— « Oui, Père! »

J'avais devant moi un homme loyal. Cette fois, faute de temps, la causerie fut courte. Mais, j'allai le revoir, chaque semaine dans son « store. » Il me fallut, néanmoins, attendre trois mois encore la victoire définitive.

Aujourd'hui, c'est un des plus fidèles et des plus exemplaires. Il a quitté le magasin, où il passait des journées presqu'entières à dormir, près de ses carabines, et il a repris, malgré ses 38 ans, sa vie active de soldat.

Un troisième allait, le surlendemain, partir pour les Indes et je ne songeais nullement à m'occuper de lui. — C'était un charmant garçon, que je me figurais bien avoir vu, au temps de Pâques.

J'étais alors dans mon appartement de la caserne, en train d'écrire. Tout à coup, sans motif, je me lève et sors. Et me voici face à face avec le partant, aussi surpris de me voir, que moi de le rencontrer.

De but en blanc, je lui propose de communier, le lendemain, comme préparation au voyage.

A ma grande surprise, il hésite, se fait prier longtemps, accepte enfin :

— « Père, me dit-il en baissant la voix, cela me coûte... Il y a 10 ans que je ne me suis approché des Sacrements! »

Le lundi matin, assis à l'arrière du bateau de Southampton, un soldat anglais s'éloignait de Jersey, le front rayonnant. Il partait pour le long voyage des Indes, heureux et tranquille, l'âme sanctifiée par la grâce du Bon Dieu. — C'était lui.

Que d'autres détails encore s'offrent à mon souvenir! Mais, je m'arrête.

Le gros de la besogne était donc fait.

Il s'agissait maintenant de montrer à l'élite un idéal plus haut.

Dès la 1re année, à partir de Pâques, je lançai l'idée d'une communion mensuelle. Mais la tentative réussirait-elle? Venir pour rien, aux casernes, la veille du dimanche choisi, était inadmissible. Un caporal prévint toute déception par un ingénieux stratagème; le

dimanche précédent, il se mit près de la porte et après s'être inscrit le premier, il prit le nom de ceux qui voulaient me voir le samedi suivant. — Les débuts, il faut le reconnaître, furent modestes; 12, 16, 18 communions seulement. Ce nombre, grâce à Dieu, devait grandir, et au mois d'août de cette année, nous avons eu, sous la tente, pendant les manœuvres, jusqu'à 45 communions.

Les choses se passent avec une grande piété. Au « *Pater* » un soldat, presque toujours un gradé, lit à haute voix les prières avant la communion; après la messe, le prêtre lui-même se charge de celles de l'action de grâce. L'assistance entière s'y unit. A voir ces jeunes gens prosternés dans le plus profond recueillement, un étranger introduit à l'improviste, ne douterait pas que tous n'eussent reçu Notre-Seigneur.

Mais à combien de sacrifices donnent lieu ces communions!

Je n'en signalerai qu'un: le retard du déjeuner.

C'est presque au saut du lit que sa tasse de thé, ses tartines de beurre et sa tranche de jambon s'offrent au soldat anglais.

Attendre jusqu'à 9 h. ½ ce régal, dont le parfum le tente et, impérieusement, le sollicite, avouez que c'est dur pour un appétit de 20 ans!

Aucun de mes chers Tommies [1] ne recule.

Sont-ils peu nombreux? Leurs compagnons de chambrée tiendront au chaud, avec beaucoup de complaisance, la part des absents.

Dépassent-ils la dizaine? — Par mesure d'ordre, le déjeuner sera retardé pour tous les catholiques. — Il y aurait là encore, semble-t-il, de quoi ralentir les bonnes volontés! — Eh bien! non. Leurs camarades, ils le savent, se gêneront volontiers et jamais la moindre plainte, le plus léger reproche n'entravera leur élan. — N'est-ce pas vraiment chrétien et fraternel?

Par contre, tout autre motif de retard serait moins compris.

Je m'en rendis compte, un dimanche, où j'avais dû avancer l'heure de la messe. — Pris à l'improviste, mes soldats arrivèrent à jeun. Le sergent me dit alors, avec un malin sourire : « Père, si vous m'en croyez, vous ne les garderez pas trop longtemps aujourd'hui. Leur estomac est vide. Ils n'ont pas la tête à eux! »

Je dois dire que je ne m'en aperçus guère. Ils furent aussi édifiants que de coutume. — Mais, je me tins pour averti.

La sainte communion, (ces quelques détails permettent de le conclure) commence donc à être en grand honneur aux Barracks de Saint-Pierre et, sans témérité, ces vrais fils de l'Eglise pouvaient,

1. « *Tommy* » est le mot populaire qui correspond, en France, à celui de « *pioupiou* ».

il y a quelques semaines, dans une supplique présentée au souverain Pontife, par un de nos Pères (1), dire au Pape : « Les soldats catholiques de Jersey s'engagent à offrir, d'ici quelques mois, pour sa Sainteté, 250 communions, comme gage de respect et d'amour (2). »

Toutefois, pour entretenir le feu sacré, l'entrevue du dimanche serait trop peu. Heureusement, il m'est facile, une fois par semaine, pendant une après-midi, de retourner vers mes soldats.

Ils savent le jour et souvent l'un ou l'autre d'entre eux est aux aguets pour annoncer ma présence. Que si, par hasard, je ne vois personne, je vais moi-même frapper à la porte des chambrées et appeler mes gens. C'est à qui les avertira. Les protestants ne sont pas les moins empressés : « Votre Père est ici! » les ai-je plus d'une fois entendu crier à leurs camarades, « Sidney, Walter, Franck, Freddy (ils s'appellent en général par leur nom de baptême), venez vite, le Père vous demande! »

Nos conversations, en tête à tête, ne sont pas inutiles. Nous parlons de la famille, des avantages et des ennuis de la vie militaire, des exercices, des sports, enfin de l'âme, de la prière, de Notre-Seigneur, de la Sainte Vierge, presque toujours la confession suit et le cher soldat s'en retourne joyeux, après avoir averti le suivant qui attend, dehors.

Enfin, je ne m'éloigne pas sans avoir fait ma ronde d'hôpital où infirmiers et malades m'accueillent comme leur meilleur ami. Là, bien entendu, il faudra distribuer des douceurs et prêter des livres. Ce dernier point n'est pas sans importance. Malgré les règlements de l'armée, très stricts sous ce rapport, en Angleterre, il se glisse parfois, dans la bibliothèque des garnisons, plus d'un mauvais roman. N'ai-je pas surpris, un jour, entre les mains d'un enfant de troupe, un des plus ignobles ouvrages de Zola? Le pauvre petit malade, cacha le livre à mon approche; j'aperçus le mouvement : « Peut-être n'avez-vous rien, pour vous distraire? » lui dis-je. Trop franc, pour dissimuler davantage, il rougit et me montra le volume. L'enfant n'était pas catholique, je ne pus que lui donner quelques conseils. Mais la Providence permit qu'au sortir de l'hôpital, je rencontrasse le lieutenant de service. Je lui signalai le fait. Il me remercia et promit de redoubler de vigilance.

A l'hôpital encore, il faut s'intéresser à tout : aux fioles, aux potions, aux pilules, aux multiples ordonnances du major. Le soldat anglais se croit mal soigné, absolument abandonné, si l'on ne

1. Le Rév. Père Labrosse, auquel est due notre reconnaissance, à tant de titres.
2. Le Saint-Père a daigné remercier de sa main ses bien-aimés fils, comme il les appelle et leur envoyer la Bénédiction Apostolique

lui administre force remèdes. Donnez-les-lui aussi désagréables, aussi amers que vous voudrez, peu importe. Pourvu qu'il absorbe quelque chose, il est content.

J'en ai vu presque au désespoir, parce qu'on les mettait à la diète.

Les loustics, cependant, trouvent facilement moyen d'esquiver cet ennui.

— « Vous ne prendrez pas votre déjeuner aujourd'hui, » dit le Docteur, à la visite...

— « All right, sir! »

Voici l'heure du repas. « Franck, dit le malade, à son voisin de lit, passez-moi votre thé. Le major m'a dit de ne pas prendre mon déjeuner : je prends le vôtre. » L'échange se fait au milieu des rires, et la santé revient quand même.

Agir de près, par des entretiens intimes, c'est l'essentiel, évidemment. Mais l'action à distance n'est pas inutile non plus. Elle se fait par correspondance.

Combien de lettres, depuis deux ans, ont pris le chemin des casernes de Jersey, d'Angleterre et des Indes où le « King's Own » a des représentants?

Recevoir une lettre du chapelain est toujours un honneur et une fête.

Le destinataire le sent trop vivement pour n'en pas faire bénéficier toute la chambrée.

Aussi bien, les soldats anglais n'ont-ils presque rien de caché les uns pour les autres ; une lettre, à leurs yeux, est un bien commun.

Sans doute, être le dépositaire d'une confidence ou l'objet d'un conseil intime, est chose précieuse ; mais la joie de faire voir qu'on n'est pas oublié, qu'on mérite une attention, qu'on inspire de l'intérêt et de la sympathie, c'est bien doux aussi. Lequel l'emportera de ces deux sentiments? Le dernier, en général.

Voilà pourquoi, « pas trop de choses intimes par écrit, » telle est la consigne que volontiers, je donnerais à d'autres, après me l'être imposée à moi-même.

Malgré tout, le champ de l'apostolat est large encore. Est-il toujours nécessaire de toucher aux secrets, pour remonter une âme et la porter aux devoirs?

A ces diverses industries : entretiens fréquents, visites à l'hôpital, prêt de livres, correspondance, ajouterai-je les visites au collège?

Grâce au cœur généreux des RR. PP. Recteurs de Bon-Secours et de Saint-Louis, les soldats du roi ont leurs entrées libres chez nous. Mais il faut rendre hommage à leur extrême réserve.

Il est toutefois une circonstance où ils tiennent à se produire, c'est à la Fête-Dieu. Cette année une trentaine d'entre eux escortaient le Très Saint Sacrement et édifiaient tout le collège par leur belle tenue et leur attitude respectueuse. Les lettres des élèves se firent, paraît-il, l'écho de l'admiration générale.

Ces chers enfants se doutent-ils qu'à leurs sacrifices, à leurs prières et à leurs communions, le tout offert en abondance, pour cette œuvre, est dû, en grande partie, le modeste résultat de mes efforts près de nos chers catholiques.

Je n'ai parlé jusqu'ici que de l'*Infanterie*. Un mot de l'*Artillerie*.

Le château Elisabeth était, depuis longtemps, l'objet de mes préoccupations. Mais, sans titre officiel, comment m'y introduire? — Aux bureaux du gouverneur, je le savais, on donne des passeports pour la visite du donjon, mais seuls les sujets britanniques y ont droit.

Me présenter, en inconnu, était donc téméraire. Le curé de la paroisse auquel j'exprimai mes désirs et mes craintes, me répondit : « J'irai au château, et je me charge de vous préparer les voies. » Cependant, les jours et les semaines se passent et la démarche promise se fait attendre.

Une après-midi de marée basse, je n'y tiens plus; je m'arme de courage, et me voilà en route vers le château.

Naturellement, au corps de garde, le factionnaire m'arrête.

« Avez-vous un passeport? »

— « Non, mais je suis l'auxiliaire du chapelain catholique...; je désire voir le sergent X... veuillez me l'appeler... je le verrai ici. »

Le factionnaire est un jeune homme aimable et bien élevé; nous causons... et, au cours de l'entretien, je lui montre ma photographie, au milieu d'un groupe de soldats du « King's Own. »

— « Oh! alors! très bien; cela suffit! » et appelant un de ses camarades: « Conduisez le chapelain catholique chez le sergent X...

Me voici dans le château; désormais plus de barrières.

Le sergent X... surpris et heureux de ma visite convoque aussitôt ses camarades catholiques. Ils arrivent en hâte, se réunissent dans une salle et s'assoient autour de moi. — Je leur dis qui je suis, pourquoi je viens, et ce que j'attends d'eux.

— « Nous sommes bien délaissés, dit le sergent, si vous voulez vous occuper un peu de nous, vous n'en aurez pas de regret.

— « C'est mon plus grand désir. Mais nous sommes au temps de Pâques et il s'agit avant tout de remplir votre devoir. Je viendrai vous confesser le Lundi Saint; puis, le mardi, je vous apporterai le Bon Dieu. Est-ce entendu?

— « Oui! Oui! »

Le Mardi Saint, de grand matin, une voiture, suivant le flot qui se retirait lentement, cahotait Notre-Seigneur à travers les rochers et les flaques d'eau, jusqu'à l'intérieur du château Elisabeth.

Bientôt, après quelques prières préparatoires, Il daignait descendre dans le cœur de ces beaux jeunes gens dont la confiance et l'humilité devaient le ravir.

Les faire communier à Pâques était trop peu. J'eus alors l'idée d'écrire au commandant d'artillerie, pour lui demander l'autorisation de dire la messe à Elisabeth, le 29 juin. La réponse fut favorable et, en la fête des apôtres Pierre et Paul, le Saint Sacrifice était offert là où, avec les religieux Augustins, le culte catholique avait été proscrit, depuis près de quatre cents ans.

Depuis lors, visite hebdomadaire à mes chers artilleurs. — Comme catholiques, on s'en souvient, ils sont peu nombreux, mais les protestants viennent aussi vers le prêtre, dont ils se sentent aimés.

A voir leur confiance et leur simplicité respectueuse, on devine combien haut s'élèveraient ces hommes, s'ils possédaient la vérité.

Mais, n'est-ce pas le moment de parler plus en détail de mes rapports avec eux, aux casernes de Saint-Pierre, au fort Régent, au château Elisabeth?

2° Rapports avec les protestants.

Les protestants? Comment les aborder?

A chaque pas sur ma route, dans mes allées et venues, au début, ils passaient indifférents et raides, sans même me regarder. J'étais, le prêtre catholique romain, qu'ils ne voulaient pas connaître, c'était évident.

Une fois ou l'autre, j'essayai bien de jeter la ligne, mais le poisson ne mordit guère.

S'agissait-il d'un renseignement, on me le donnait avec complaisance, mais d'un mot.

Avais-je l'air de vouloir causer, aussitôt une attitude de port d'armes, et la phrase, pour ainsi dire stéréotypée : « I am of the Church of England. — Je suis de l'Eglise d'Angleterre », me rappelait à la réserve.

Après plusieurs de ces tentatives ou plus exactement de ces échecs, je résolus d'aller de l'avant quand même.

L'excuse accoutumée : « Je suis de l'Eglise d'Angleterre », ne m'arrêta plus.

— « Etes-vous un homme? » demandais-je de but en blanc..,

La question amena un sourire.

— « Yes, I am. » — « Oui, j'en suis un. »

— « Tous les hommes sont-ils frères? »

— « Yes, they are. » — « Oui, ils le sont. »

— « Des frères doivent-ils s'aimer? »

— « Yes, they must ». — « Oui... ils le doivent? »

— « Eh bien! alors, donnons-nous la main. »

Et toute la raideur militaire s'évanouit, après ce dialogue des plus simples. Je le répétai plusieurs fois, il plut et à partir de ce moment les saluts, accompagnés de regards de sympathie succédèrent à la froideur. Quand je me promenais devant les chambrées avec mes catholiques, les protestants regardaient par les fenêtres ou sur le seuil des portes, avec un certain air d'envie.

Plus tard, je comprendrai pourquoi, car ils me diront à l'unisson : « Jamais notre pasteur ne nous parle. Nous ne le connaissons pas; il ne nous connaît pas, il ne cherche pas à nous connaître. Nous ne l'aimons pas. »

A ces premières relations, s'ajoutèrent celles de l'hôpital. Là, j'allai de lits en lits... Je m'intéressai à chaque malade indistinctement. Tous eurent part à mes petites distributions; — tous reçurent des livres, des cigarettes, des cigares, des fruits, des gâteaux.

En hiver, je m'assis près du feu, ou plutôt ils m'invitèrent à m'asseoir, et ils firent groupe autour de moi. Grâce à la complaisance de quelques Pères et à la générosité de mes anciens élèves de France, je suis largement muni de cartes postales humoristiques de l'armée et de la marine Française;... je les leur montrais. Alors c'étaient des rires, des étonnements, des questions de tout genre.

— « Vos soldats sortent-ils en casque dans les rues!

— Oui... quand ils appartiennent à la cavalerie. Les fantassins n'ont pas de casques.

— Peuvent-ils dormir, dans l'après-midi?

—Oui, et même plus facilement que vous, car leurs lits ne se replient pas comme les vôtres, pendant la journée.

— Sont-ils bien payés?

— Un sou, par jour!

— Ah! un sou : « Half-penny a day! » On nous l'avait bien dit, mais nous ne voulions pas le croire! Un sou!

— En France, on sert pour l'honneur!

— En Angleterre aussi, mais l'honneur n'empêche pas d'être bien aise d'avoir de l'argent dans sa poche.

— Nous trouvons qu'un sou, ce n'est pas si mal... nos amis les Russes n'ont que quatre sous par mois!

Quatre sous par mois!

Et la joie était à son comble...... Je me retirais assez tôt pour provoquer le désir d'une nouvelle visite.

Les premiers temps, j'aperçus bien quelques sourires,... mon jargon en était la cause; je fis semblant de ne rien voir; et peu à peu tout cessa.

Pour être complètement maître à l'hôpital, une conquête restait à faire, celle du sergent, chef des infirmiers. La Providence sut y pourvoir.

Le sergent a deux petits garçons de 7 et 9 ans. Or, un dimanche matin, je les rencontrai sur la route; ils se rendaient au temple, à pied, sous la pluie. Le temple est à trois kilomètres; c'était loin, je les fis monter dans ma voiture. Au retour, cette bonne aubaine fut racontée, à la joie du père et de la mère. Le dimanche suivant, nouvelle rencontre, nouvelle invitation, nouveau plaisir dans la famille. Aujourd'hui, je n'ai plus besoin de faire des avances pour avoir ces enfants comme compagnons de route; ils sont chez eux dans mon landau; de mon côté, à l'hôpital, je suis chez moi.

Qui sait si la grâce du bon Dieu ne fera pas mieux encore?

Il y a quelques semaines, après ma visite des malades, le sergent m'aborde d'un air grave et me prie de le suivre dans son salon. Là, sa femme ne tarde pas à nous rejoindre. Alors s'engage la conversation suivante :

— « Nous avons à vous demander un conseil. — L'école protestante ne nous plaît pas, — nos enfants n'y apprennent rien. — Pourriez-vous nous indiquer quelque chose de mieux?

— Je ne connais, près d'ici, que l'école de Saint-Aubin, tenue par des religieuses catholiques. Peut-être en préféreriez-vous une autre?

— Pourquoi? — Si on s'occupe d'eux, elle nous irait très-bien.

— Oh! soyez sûrs que vos enfants y trouveront dévouement et affection; ils seront là très heureux! »

Aujourd'hui les deux jeunes garçons paraissent transformés. L'influence des sœurs est manifeste. Les parents le voient et s'en félicitent... Naturellement, je bénéficie quelque peu de leur contentement.

A l'hôpital, je peux, sans difficulté, avoir avec les malades des causeries intimes.

— « Pensez-vous quelquefois à Dieu et à votre âme? »

A cette question, que je pose souvent, je reçois des réponses variées. D'ordinaire cependant, c'est un « Oui » très simple, très convaincu.

— « Quelle prière dites-vous?

— « The prayer of the Lord! » La prière du Seigneur. Ils désignent ainsi le *Pater*.

— C'est bien, mon fils, mais vous vient-il quelquefois à l'idée de dire à Dieu : « J'ai beaucoup de regret de vous avoir offensé, parce que Vous êtes aimable et bon; ayez pitié de moi, pauvre pécheur, car je Vous aime?

— Non, il ne me vient pas à l'idée de dire cela. On ne me l'a jamais appris.

— Eh bien! voulez-vous que nous le disions ensemble?

— Volontiers! »

Plus d'un, alors, joint les mains, ferme les yeux pour mieux se recueillir, puis, après moi, répète la prière citée plus haut.

Dans une de ces circonstances, il m'arriva de faire une faute, ayant dit : « *vous* » au lieu de « *tu* », forme considérée, en anglais, comme la plus respectueuse vis-à-vis de Dieu.

Mon protestant eut soin de corriger ma phrase, et je l'en remerciai : « A la bonne heure! c'est vous qui m'apprenez à prier, comme il faut. Notre-Seigneur doit être bien content de vous! »

Le cher soldat parut visiblement flatté de la remarque.

Les malades vus, interrogés, quelque peu choyés à l'hôpital, seront désormais, presque tous, des amis. Dans leurs peines et leurs mésaventures, dans leurs joies aussi, ils m'écriront ou viendront me voir.

L'un d'eux terminait une lettre pleine de cœur par cette phrase peu banale :

« Père, plus je vais et plus je me rends compte que je n'ai sur terre que deux amis : ma fiancée et vous.

Votre affectionné fils.

Etait-ce flatteur?

Un autre me racontait ses ennuis, ses déceptions, ses difficultés morales. L'entretien prenait une tournure des plus intimes, lorsque, tout à coup, je l'interrompis par cette question :

« Votre ministre est-il au courant de vos affaires? Lui en avez-vous parlé? »

De ma vie, je n'oublierai l'air de stupéfaction avec lequel me fut donnée la réponse suivante :

« Le ministre? Ah! jamais! Je ne puis confier cela qu'à vous. »
Chose étrange! ces âmes, malgré leur esprit plus ou moins déformé par l'odieuse Réforme, comprennent encore, comme d'instinct,

ce qu'est le prêtre, et s'ouvrent à lui, lorsque Notre-Seigneur les en rapproche.

***

De l'hôpital, je passe d'ordinaire à la prison, ou plutôt à la « Détention »; car, le mot *prison* doit être soigneusement évité; il ne s'applique qu'aux bagnes ou aux grands pénitenciers d'Angleterre. Voulez-vous connaître la « Détention » de Jersey? — Représentez-vous une maison basse, un simple rez-de-chaussée... là, un corridor sur lequel ouvrent un certain nombre de cellules avec judas et solides verrous aux portes. A l'intérieur, une table en bois blanc, un escabeau, une planche et quelques couvertures; assez de lumière pour lire, fourbir et astiquer.

Près des cellules, une salle de bain très confortable; au dehors, un préau où les hommes doivent s'occuper à divers travaux. Tel est ici le séjour où les délinquants militaires purifient leur peine, dont le maximum ne peut dépasser huit jours.

Le service de la « Détention » est fait d'une manière sérieuse.

Chaque jour, un officier passe dans les cellules, voit chaque détenu, écoute ses réclamations et met sa signature sur un registre.

Chaque semaine, le prêtre catholique et le pasteur protestant sont également tenus à la visite et doivent inscrire leur nom à la suite de celui de l'officier.

Ne voir que leurs ouailles respectives, tel avait été jusqu'alors l'usage des ministres de chaque culte. Cette restriction était peu de mon goût. A titre de Français, d'étranger, dès le début, je pensai pouvoir m'en affranchir. S'en étonna-t-on? Je l'ignore. En tout cas, on eut la bonne grâce de ne jamais le laisser paraître. aujourd'hui, la situation est acquise, il n'est aucune cellule qui ne s'ouvre devant moi.

Une fois ouverte, en face de qui me trouvé-je?

Rarement, grâce à Dieu, en face de grands coupables. — Même de bons enfants viennent échouer là, pour des crimes fort légers à la conscience. Tel, par exemple, s'est endormi, au corps de garde, à l'heure où il devait veiller. A l'improviste, et fort mal à propos, survient l'officier, pendant sa ronde de nuit, Le soldat devra expier sa faute.

Tel autre est arrivé en retard, après l'appel. C'est un récidiviste, il a fallu sévir. Je dis « il a fallu »; car l'autorité militaire des régiments anglais est plutôt indulgente et douce. A maintes reprises, d'ordinaire, elle a essayé des avertissements et des réprimandes, lorsqu'elle punit.

Etre à la « Détention » n'est pas considéré comme un déshonneur.

Malgré tout, le soldat, sous les verrous, n'est pas très fier.

Est-ce dire qu'il redoute l'arrivée d'un visiteur? Pas le moins du monde; il aime tout ce qui rompt la monotonie de sa solitude. Au reste, il a vu d'un coup d'œil si l'on se présente en censeur ou en ami. Devine-t-il la sympathie? voit-il une main bienveillante se tendre vers lui? Aussitôt, il se rassure et s'épanouit. Parfois même, il s'émeut dès les premiers mots d'encouragement et de compassion.

C'est ce que je constatai, un jour, chez un fort gaillard, en apparence, des moins sensibles. J'eus à peine le temps de lui demander comment il se trouvait là, qu'il s'approcha de moi, mit sa tête sur mon épaule et pleura comme un enfant.

Quand le prisonnier est un catholique, (cela arrive de temps à autre), j'ai le droit de gronder. J'en usai, une fois, à l'égard d'une forte tête, comme l'on dit en France, la bête noire de son sergent et de ses caporaux.

— « Vous n'avez donc pas de cœur, mon pauvre William, lui dis-je?

Si vous pensiez à vos parents, à votre mère, seriez-vous, comme vous l'êtes, un pilier de cachot? — Vous n'aimez donc rien! — Voyons, aimez-vous quelque chose? »

— « Yes, Father, a lot of things! » Oui, Père, il est beaucoup de choses que j'aime.

— « Citez m'en une? Une seule! »

— « You, Father! — Vous, Père!... »

Pouvais-je n'être pas désarmé, quelle que fût d'ailleurs la sincérité de la flatterie?

On s'est débarrassé de ce grand garçon, en l'envoyant aux Indes. Moyen radical, pour avoir la paix. Les sous-officiers s'applaudissent de ce départ, quant à moi, je le regrette. C'était une mauvaise tête, oui, mais quel bon catholique, toujours prêt à lutter pour sa foi! — En voici la preuve. Un dimanche matin, à l'époque des manœuvres, il y avait grand tapage, au camp. — Un homme criait, tempêtait, menaçait. — Pourquoi? — Parce que le sergent lui avait donné une corvée à l'heure même de la messe : « J'ai le droit d'aller à mon Eglise et je veux y aller! » répétait-il dans sa colère!... William eut le dernier mot!

On le laissa partir, plus rouge que sa tunique. — Une fois aux pieds de N.-S. il redevint doux comme un agneau.

Il m'a promis de m'écrire quand il sera à Lucknow.

Encore un détail sur le régime de la « Détention. »

Les hommes n'y doivent lire que des ouvrages religieux. Je n'ai donc rien à prêter aux protestants. Mais les autorités y pourvoient par des livres moraux d'où j'ai relevé ces titres de chapitres :

« De la réforme de son caractère. »

« Comment lutter contre soi-même? »

« Des espérances de la vie future et des joies du Ciel,.. etc... »

A la disposition des catholiques, dans la bibliothèque des détenus, j'ai aperçu des vies de saints, d'auteurs très orthodoxes.

Les visites à l'hôpital et à la prison étaient un devoir officiel. Je rêvais mieux que cela : rendre aux soldats protestants, surtout aux sous-officiers les plus en vue, un service personnel qui fît d'eux mes débiteurs. Ce pouvait être, me semblait-il, un efficace moyen d'influence et d'apostolat.

Dans ce but, je suggérai l'idée de leçons de français. — Elle eut l'heur de plaire et bientôt, dans le local des casernes de Saint-Pierre, où le sergent maître d'école prépare les soldats aux différents brevets, je me vis entouré d'élèves d'un nouveau genre.

La plupart, bien entendu, vinrent par curiosité, pour se distraire, puis, prudemment, se retirèrent les uns après les autres, à la perspective d'efforts intellectuels, peu du goût des joueurs de Foot Ball et de Cricket.

Mais, un noyau d'élite tint bon.

Nous eûmes parfois de joyeux moments, grâce à des répétitions d'ensemble du plus heureux effet. La prononciation des mots de notre langue, les amusait beaucoup; elle leur paraissait si bizarre!

Que de fois, de mon côté, je l'avoue, je dus céder au fou rire, tant j'entendis, là, de choses drôles.

Vint l'époque des manœuvres. Je continuai mes leçons sous la tente, avec une installation des plus élémentaires : Un pliant pour le professeur...... autour de lui, ses élèves à plat ventre. — C'était vraiment original.

Au bout de quelques mois, par suite de multiples mutations, la classe de français prit fin; mais le but principal était obtenu : ceux qui ont été mes élèves, s'en souviennent avec reconnaissance et la classe est restée à mon service. J'en ai fait ma salle de réception.

Pour avoir mes entrées libres au Fort Régent, je m'y pris de la même façon, mais avec plus de solennité. Cette fois, le colonel lui-même intervint. Instruire ses soldats, leur donner de la valeur, mettre à profit une occasion unique, ces motifs le touchèrent et, bien-

tôt, un ordre spécial, lu au rapport et affiché dans les différents corps de garde annonçait que le « Révérend X.... s'offrait à donner « *gratis* » des leçons de français aux sous-officiers ayant au moins le second certificat d'éducation. »

Aux classes peuvent prendre part catholiques et protestants; ces derniers seuls, en fait, y viennent. Les catholiques, du moins, profitent de ma présence, au Fort, quand ils ont besoin de mes services.

Les choses en sont là! Mais, nous sommes à l'époque des vacances, j'ai donné congé à mes élèves, depuis près de deux mois. Ont-ils été oubliés, pendant ces jours de repos? — Il s'en faut de beaucoup; — la divine Providence m'a même offert le moyen de cimenter mes relations cordiales avec le King's Own tout entier. Voici comment; je le rappelle en quelques mots :

Une retraite à Edimbourg mettait sur ma route Lancaster, où se trouve, on s'en souvient, le dépôt du bataillon de Jersey. Le Révérend Père Recteur de Bon-Secours jugea qu'un arrêt dans cette ville serait utile aux âmes; et un beau jour j'arrivai à la caserne où ma présence inattendue causa de la surprise, presque de la stupeur. Vite tous les sergents et caporaux renvoyés de Jersey à Lancaster pour instruire les recrues apprennent ma présence, arrivent, m'entourent et s'offrent à me faire visiter les superbes Barracks, d'où la vue s'étend au loin sur la mer d'Irlande. Puis, on me présente les recrues, dont plusieurs sont heureux de connaître leur futur chapelain. Enfin, je ne poursuis pas mon voyage sans avoir visité les familles dont les fils sont à Jersey. Partout, accueil sympathique et reconnaissant, grande joie surtout chez une jeune mère, dont le « baby » n'avait que huit jours.

Quand le mari, un des caporaux du « King's Own », homme superbe, type du Saxon aux cheveux blonds et aux yeux bleus, sut ma visite, il fut presque tenté de jalousie :

« Et dire, m'écrivait-il à Edimbourg, que vous l'aurez vu avant moi! En avez-vous de la chance! — Vous avouerai-je que j'ai pleuré, en lisant votre lettre? »

Puis, j'eus à répondre à mille questions du genre de celles-ci : — « Ma femme a-t-elle l'air heureuse? — L'enfant est-il fort? A-t-il les yeux ouverts? Sont-ils bleus comme les miens?, etc... »

De retour dans l'île, j'ai dû, on le devine, raconter en détail ce que j'avais vu, entendu, admiré, car évidemment, tout est beau, merveilleux, incomparable à Lancaster!

Officiers et soldats sont au fait de mon passage là-bas, et com-

prennent que l'amitié des Français peut se traduire autrement que par des mots.

Une de mes premières visites, naturellement, fut pour l'heureux père de tout à l'heure. Il caressait un rêve charmant, celui d'obtenir une permission de six semaines et de voir enfin son nouvel héritier. Mais, hélas! cruelles déceptions de la vie! Il y a quelques jours, le caporal venait à moi, plus raide qu'à l'ordinaire, l'œil brillant, les pommettes colorées. Il se donnait une contenance, rien de plus manifeste. — Un instant, il s'arrêta, puis, le regard fixe et profond, « Refusé, Père... me dit-il, avec un effort d'impassibilité,... it is all right! » Et vite il passa, de peur de s'indigner ou de s'attendrir.

C'est un bon soldat, un homme de devoir, il ne connaît que l'obéissance. Mais dans son cœur, j'en suis sûr, chante le vieux refrain: « ah! quand donc reviendra la Christmass, où je pourrai revoir tous ceux que j'aime! »

Et maintenant, qu'est-il permis d'attendre, avec la grâce de Dieu, de si fréquentes et parfois si intimes relations avec ces jeunes gens, hérétiques par la naissance et par l'éducation? — Je résume ma pensée :

1° Eloignement de beaucoup de préjugés. Ils fourmillaient dans leurs têtes, contre les catholiques; aujourd'hui, la plupart de ces préjugés ont disparu.

2° Estime de la vraie Foi.

« J'apprécie votre religion; je ne serais pas surpris qu'elle fût la bonne. »

« Nous n'avons pas de religion en Angleterre; ou du moins, nous n'avons que des apparences de religion. »

Ces phrases m'ont été dites. Ne dénotent-elle pas des esprits qui se modifient et, peu à peu, se tournent vers la lumière?

3° Amour du prêtre catholique.

« J'ai toujours remarqué, m'avouait un brigadier d'artillerie, que vos prêtres aiment les soldats bien plus que nos ministres. Ils s'intéressent à eux, tandis que les pasteurs s'en occupent le moins possible. »

Un autre formulait ainsi son sentiment à quelqu'un qui me l'a rapporté :

« Nous voudrions bien que le chapelain des R. C. (Romains Catholiques) restât toujours attaché au « King's Own. »

4° Demandes de conversions.

Bien des fois, dans l'intimité, des soldats protestants, m'ont exprimé

leur désir en ces termes : « I want to change my religion. » « Je désire changer de religion. »

A cet égard, on le comprend, la plus grande réserve s'impose. Vouloir aller trop vite, serait tout perdre.

Plusieurs, toutefois, ont en main le catéchisme de Westminster ou d'autres exposés du dogme catholique. S'ils réfléchissent et prient, comme je le leur conseille, la grâce, je n'en doute pas, fera son œuvre [1].

En attendant, ceux-là et d'autres récitent chaque jour, m'affirment-ils, l'acte de contrition que je leur ai appris. Notre-Seigneur, dans sa miséricorde, ne le leur mettra-t-il pas aux lèvres et dans le cœur, pour leur salut, à l'heure de la mort?

Quoi qu'il en soit de ces espérances auxquelles s'ajoutent des déceptions et des amertumes que je dois taire, un grand nombre peut-être se souviendront que le prêtre catholique fut, aux époques les plus difficiles de la jeunesse, leur soutien et leur meilleur ami. Dieu veuille alors accorder à d'autres la consolation de cueillir des fruits mûrs, là où je n'entrevois encore que des bourgeons et des fleurs!

A. Bitot. S. J.
1er Octobre 1910.

CHINE. — MISSION DU KIANG-NAN.

Autour du Scholasticat.

QUELQUES NOTES AU JOUR LE JOUR.

Le Samedi-Saint, il y a eu 21 baptêmes d'orphelins à T'ou-sè-wè; le soir à Zi-Ka-Wei, 1 baptême d'adulte.

Le collège de Zi-Ka-Wei, au 16 mars compte 141 présents : 103 chrétiens, dont 33 nouveaux; 34 païens, dont 12 nouveaux; 39 étudient le latin; 21 le français; 50 l'anglais.

Au Lao-dang (Chang-hai, ville chinoise) il y a 116 élèves, dont 91 chrétiens. Dans les ateliers : 106 apprentis (30 cordonniers, 50 menuisiers, 15 vernisseurs, 11 sculpteurs, dont 1 païen; 17 maîtres ouvriers.

1. L'un d'eux a fait son abjuration depuis que ces lignes ont été écrites.

— Le *R. P. Van Hecke,* 11 ans Père maître et 10 ans supérieur de la Congrégation de Scheut, passait l'autre jour par ici. De sa résidence de Belgique à sa résidence de Mongolie, il a mis 15 jours. Il venait à Zi-Ka-Wei prendre des renseignements sur la nouvelle organisation des études chinoises en vue d'un collège central à fonder en Mongolie pour toutes les missions de la Congrégation de Scheut.

La société des établissements Krupp a doté de 500.000 marks l'école allemande de médecine de Chang-hai. — Le gouverneur du Chan-tong a transmis au gouvernement de Pékin une offre allemande d'enseigner gratuitement l'allemand dans les écoles du Chan-tong. Pékin a refusé l'offre, et réprimandé le gouverneur pour l'avoir transmise.

Le 28 avril, Zi-Ka-Wei a reçu la visite du prince Antoine d'Orléans et Bragance, 29 ans, troisième fils du comte d'Eu, arrière-petit-fils de Louis-Philippe, officier de cavalerie dans l'armée autrichienne.

Le dimanche 28 mai, procession de la Fête-Dieu à Zi-Ka-Wei. Le cortège a parcouru, hors de l'enclos, les rues longeant le mur à l'Est et au Sud pour se rendre dans la nouvelle église où un reposoir avait été dressé. Le second reposoir était élevé devant la résidence. Le trajet complet a duré environ 2 heures, par un temps magnifique, que ne faisaient pas espérer les averses sous lesquelles on avait dû achever les préparatifs.

La rentrée au collège St-Ignace de Zi-Ka-Wei, a eu lieu le 29 août; dès le 1er jour 126 élèves présents; le 31, 145 élèves (chiffre maximum du semestre dernier). — Le 4 septembre 151 élèves présents, dont 43 nouveaux; chrétiens 120 (nouveaux 31); païens 31 (nouveaux 12).

A l'Aurore, la rentrée a eu lieu le 1er septembre; 70 élèves étaient présents dès le 1er jour.

L'église de Zi-Ka-Wei, sera inaugurée le dimanche, 23 octobre.

LA FÊTE DU R. P. RECTEUR A ZI-KA-WEI.

(Extrait d'une lettre du P. Haouisée).

Zi-Ka-Wei, 25 mars 1910.

La fête du R. P. Recteur a duré trois jours. C'est que le R. P. Recteur de Zi-Ka-Wei n'a pas que des scolastiques sous sa houlette. Ce sont assurément les préférés du troupeau, et j'ajoute qu'ils le méritent, mais que d'autres le regardent et à bon droit comme leur père! Figurez-vous un seigneur du temps jadis protecteur de tout son village et vous aurez quelque idée de celui qu'on nomme en langue du terroir « *yeu tsang vou ta zeu* » « le P. Recteur, grand homme. » C'était donc le 19 mars fête pour tous et tous avaient à cœur d'offrir leurs souhaits, chacun à sa manière. La veille de la saint Joseph c'étaient les communautés de Zi-Ka-Wei et de T'ou-sè-wè. Le jour même au matin, les séminaristes y allaient de leur compliment. Puis, vers 11 heures, c'était un détachement de T'ou-sè-wè qui venait jouer une petite pièce en chinois pendant que la fanfare enlevait « Sambre-et-Meuse ». A midi les résidences de Chang-hai étaient toutes représentées et après le repas, une petite séance était offerte par les scolastiques. Au sortir de cette séance le R. P. Recteur se dirigeait vers T'ou-sè-wè. Là la fanfare tint à le complimenter dans ses propres appartements et un tableau exécuté par un des musiciens, dessinateur, lui fut gracieusement apporté : c'était son portrait agrandi.

Il passa de là, entraîné par les clairons et les tambours dans la grande cour où 3 compagnies d'orphelins en uniforme devaient manœuvrer devant lui, sous le commandement d'un caporal français. Il fit lui-même la revue des troupes avec le P. Bouvet et assista ensuite de l'estrade aux mouvements d'ensemble des 3 compagnies; aux exercices de boxe, à l'escrime à la baïonnette, à l'assaut d'escrime au bâton, enfin au grand défilé avec fanfare.

Le lendemain, dimanche, la fête recommençait de plus belle. C'était d'abord le collège où le chinois, le français, l'anglais, le latin, le complimentaient tour à tour, c'étaient les Benjamins de l'école externe (une centaine) qui venaient, accompagnés, je crois, de leurs plus petits frères, offrir leurs souhaits dans la grande salle; ils étaient remplacés par les domestiques (plus de 60) de Zi-Ka-Wei et ses dépendances, et 2 d'entre eux avec le chapeau de cérémonie, en un dialogue ému, souhaitaient au nom de tous la fête du R. P. Recteur. Un peu avant midi ce fut bien mieux encore : 34 vieillards dont l'âge additionné donnait le respectable chiffre de 2.309 ans

venaient à leur tour féliciter pour sa fête le Yeu-tsang-ziu-vou. Toute cette honorable députation du village de Zi-Ka-Wei était invitée à dîner; ils banquetèrent donc sous la présidence de leur doyen d'âge (81 ans) faisant au moins autant de bruit que des enfants. A la fin de leur repas les Pères les plus âgés (PP. Sedille, Ly, Rossi) s'en furent leur verser du vin, et la joie et le bruit furent à leur comble.

Le plus touchant reste à vous dire. Vous avez bien entendu parler des petits maçons du fr. Bidelle, des « Neu » ou des « Gabriels » comme on les appelle. Eux aussi sont du village au moins jusqu'à la fin des constructions. Ils vinrent donc au nombre de 39 jusque dans la salle des Pères. Tous païens, vêtus de trous, de guenilles du moins, du haut en bas, couverts du plâtre ou du mortier qu'ils transportent du matin au soir, ils se rangèrent en cercle. Mais il fallait leur apprendre ce qu'ils auraient à dire et à faire. Si vous croyez que c'était commode. Le compliment était court, il s'agissait de dire « *Kong hi, Yeu Tsang Ziu vou* » (nous vous félicitons, P. Recteur), cela en faisant une prostration. Le geste fut encore assez vite appris, mais le discours, c'était bien long. Pourtant la répétition finie, les 2 plus petits les joues tout enfarinées de plâtre s'en allèrent chercher le R. P. Recteur, qui vint s'asseoir devant le cercle des petits maçons. Et le discours demandez-vous? On n'entendit que les 2 premiers mots « Kong hi »! Mais comme leur bonne physionomie suppléait tout cela! Le P. Recteur leur montra toute son affection, les invita à penser dans leurs misères plus tard aux bonnes idées que leur suggérait fr. Maujay (Liang Siang Kong). Une distribution de bonbons termina la cérémonie et alors si vous les aviez vus entourant le P. Recteur et lui criant : Kong hi! Kong hi!

Cette fois c'était fini : les plus pauvres, les plus abandonnés avaient été le dernier bouquet.

UNE PREMIÈRE COMMUNION A ZI-KA-WEI.

(Du P. Haouisée.)

Zi-Ka-Wei, 12 avril 1910.

Dans ma dernière lettre, je vous parlais d'un adulte baptisé le Samedi-Saint à Zi-Ka-Wei. Dimanche dernier, ce même adulte faisait sa première communion. C'est un domestique de l'infirmerie qui, soit dit en passant, m'a soigné déjà plusieurs fois avec beaucoup de dévouement. Son histoire, que m'a contée le fr. infirmier (F. Pasquier) mérite bien quelques lignes. Elle vous montrera les

âmes généreuses que le Bon Dieu se plaît à cueillir au milieu du paganisme.

Wang Vè-seng, dont la répétition du 1er caractère a fait *Vèvè*, nom familier qu'il avait déjà chez lui et qu'il garde encore ici, est natif de la sous-préfecture de Tsao-wen préfecture de Sou-Tseu. Dans son petit hameau de « *Ba-mao-wei* » (le nid des mauves blanches), notre jeune *Vèvè* avait vécu de la vie païenne qui l'entourait, quand un jour — il avait alors 18 ans — il rencontre un « siésang » (maître. catéchiste) chrétien portant avec lui des livres de religion. Les livres attirent son attention, il y jette un coup d'œil et prie le siésang de lui en laisser un. La requête exaucée volontiers, *Vèvè* emporte le livre. le lit attentivement et en demande d'autres... Les parents, tous païens, n'avaient pas été sans s'apercevoir de ces lectures, mais ils n'y pouvaient rien faire, ne sachant point lire les caractères que *Vèvè* tout seul avait étudiés. Trois mois après, le jeune homme se hasardait à gagner l'église la plus voisine où des chrétiens, qui le connaissaient, ne furent pas peu étonnés de le voir faire le signe de croix et prier. Cependant des païens avaient remarqué son entrée à l'église. Aussi les parents ayant été mis au courant vinrent-ils le chercher la seconde fois qu'il fut à l'église, le faisant sortir de force et le reconduisant à la maison. Là, vertes semonces et menaces d'être battu ou même d'être conduit au mandarin s'il persistait à vouloir se faire chrétien.

Toutes ces menaces n'étaient pas pour changer les idées du jeune catéchumène qui s'abstint bien quelque temps d'aller à l'église, mais pour recommencer bientôt. A chaque fois que ses parents s'en allaient en ville, à 3 ou 4 kilomètres de là, lui, gagnait la résidence et l'église. Le soir les invectives recommençaient; ses camarades se le montraient du doigt, le traitant de « mangeur de religion. » Mais rien ne l'ébranla. Pourquoi aurais-je cédé, raconte-t-il maintenant, étant dans mon droit?

De fait, quand à la maison on devait faire des superstitions devant les « poussah », lui, s'esquivait, se contentant de répondre par le silence aux imprécations qui l'attendaient à son retour. Ces scènes se continuèrent 5 ou 6 mois. Mais la position ne pouvait durer, et un jour notre jeune *Vèvè* crut devoir s'évader. Mais que devenir alors? Non loin de là par bonheur il connaissait un chrétien. Il alla le trouver, lui fit part de son projet, fut approuvé et finalement fut confié à un chrétien employé à Zi-Ka-Wei... Informés de la fuite par des amis, les parents ne pouvaient pourtant satisfaire leur mécontentement. Et *Vèvè*, lui, entrait heureux comme domestique au col-

lège, espérant ainsi recevoir le baptême sans tarder. Mais voilà qu'il tombe malade. Retourner chez lui, il ne pouvait s'y résigner, ayant peur de mourir, disait-il, sans être baptisé. On l'envoya donc à l'hôpital d'où il revenait un mois après, guéri. Pendant ce temps le calme s'était fait dans la famille « du nid des mauves blanches ». Bien mieux, on donnait le consentement nécessaire au baptême. Un mois avant Pâques, *Vèvè*, tout heureux de voir arriver le jour tant attendu, s'en allait au catéchuménat du « Lao-dang » achever d'apprendre la doctrine, et le Samedi-Saint il était baptisé par le R. P. Recteur dans l'église de Zi-Ka-Wei : Wang vè seng s'appelait désormais Joseph Wang..... 15 jours après, il était admis à faire sa première communion. Le triduum qui précéda il se maintint dans un recueillement qui édifia profondément le fr. infirmier.

Oyez plutôt ce petit trait: Le samedi l'après-midi, pelant les pommes de notre marmelade du soir, lui, et les autres domestiques respectant son silence ne dirent pas un mot : vous auriez dit des novices en expériment de cuisine. La veille du grand jour il voulut jeûner... Le lendemain, il semblait tout transformé... Espérons que le bon Dieu touché de la correspondance généreuse de cette âme que la grâce a fait épanouir en pleine terre païenne, amènera un jour à la vérité toute la famille de notre édifiant *Vèvè*.

VISITE D'UN INSPECTEUR CHINOIS DES ÉCOLES A ZI-KA-WEI.

(Du F. Le Coq).

Zi-Ka-Wei, 26 mai 1910.

Mardi dernier pendant que les scolastiques fêtaient la Très Sainte Vierge, on négociait, ici, une inspection amicale de nos œuvres d'enseignement par un grand inspecteur chinois, Tai-Tchen-tcheng, qui aurait fonction d'inspecter toutes les écoles secondaires et supérieures dépendant des autorités chinoises. Il a déjà parcouru le Houpé, le Honan, le Kiang-sou. Il inspectait Nang-Yang, quand le P. Schérer fit des instances pour qu'il visitât Zi-Ka-Wei. On se fit bien un peu tirer l'oreille : « Vous autres missionnaires vous n'en avez pas besoin, etc... » Mais le P. Schérer tint bon. « Vous n'aurez rien vu si vous ne voyez Zi-Ka-Wei! » Finalement l'inspecteur accepte, mercredi. On est prévenu à 1 h. ½. La visite a lieu à 3 h. ½. L'inspecteur était accompagné de son secrétaire et de son interprète, lequel parle l'allemand, l'anglais et plus ou moins le français. Il visite la bibliothèque et s'extasie un peu devant

tout ce que nous avons de livres chinois. Il passe au collège : réception avec fanfare, visite de toutes les classes (sauf celles des petits), interrogations posées par les professeurs (tout a bien été), visite des cours, des réfectoires et du grand dortoir. — Goûter. — Coup d'œil sur l'Observatoire. — Visite de toutes les œuvres d'enseignement du Seng-mou-yeu. L'école des petits sourds-muets a spécialement fixé son attention. Ce doit être la première qu'il voit. Il a vu également toutes les classes de « l'Etoile du Matin », y compris la musique. De là il a passé au pensionnat, puis à l'orphelinat où les petites lui ont écrit au tableau en beaux caractères « bonjour grand homme ». La crèche n'a pas été oubliée et il s'est fait expliquer dans quelles conditions nous recevions ces pauvres petits êtres. — Plutôt hostile au début, il a semblé, malgré son masque officiel, bien impressionné. C'est donc en somme une bonne journée pour Zi-Ka-Wei.

PÈLERINAGE DE N.-D. AUXILIATRICE A ZO-CÉ.

(Du F. Le Coq).

Zi-Ka-Wei, 26 mai 1910.

La fanfare de T'ou-sè-wè était à son poste dès dimanche 22, fête de la Sainte Trinité. Ce même jour Tong-ka-dou y envoyait 1200 chrétiens pauvres. Vous vous rappelez le projet de pèlerinage exposé dans ma dernière lettre? Eh bien! l'éxécution en a été superbe. Quatre riches chrétiens de Tong-ka-dou (M. Tsu en tête) en ont supporté tous les frais : chemin de fer Tong-ka-dou — Song-kiang; barque Song-kiang — Zo-cé; vivres (européens, pour plus de facilité). Les pèlerins étaient recrutés partie sur la paroisse de Tong-ka-dou, partie aussi à Chang-hai et au Pou-tong. C'était en somme le pèlerinage des œuvres paroissiales. Presque autant de femmes que d'hommes. Beaucoup de communions. Impressions très favorables des PP. Allain, Monti, etc... de l'Aurore, eux aussi en pèlerinage le même jour. — Je crois savoir que le collège de Zi-Ka-Wei fera aussi son pèlerinage dans quelques jours. — Les scolastiques ont fait le leur lundi et mardi. Départ vers 6 h. ½, méditation *per viam*, embarcadère à Tsi-pao; débarqués à 1 h. ½. Chacun jusqu'au soir est laissé à ses propres inspirations, sauf quelques-uns, plus dévoués, qui préparent les illuminations. Déjà plusieurs milliers de chrétiens sont là, qui font par groupes leurs dévotions. Les Pères confessent. A l'église du haut le spectacle est très touchant de ces chrétiens psalmodiant tout ce qu'ils savent de prières à la

bonne Mère. Il y a de quoi attendrir et enthousiasmer, tant on sent de foi dans ces âmes! — Le soir, à 8 heures illumination, pétards et feu d'artifice sur l'esplanade (trop petite, hélas!) près l'église d'en-bas. Tout est très réussi. L'assistance se compose : 1° de Mgr Ramond (du diocèse de Rodez) vicaire apostolique du Haut-Tonkin, de passage à Chang-hai. 2° des PP. Lemercier, Lorando, etc... et de deux Pères des Missions Etrangères, Procureurs à Chang-hai et à Hong-kong, et compagnons de pèlerinage de Sa Grandeur. 3° du menu fretin des spectateurs, au nombre de 1000 à 1300 hommes et jeunes gens (les femmes n'étant pas admises). La vraie fête a eu lieu de bonne heure le lendemain. Dès 4 h. ½, il faut subir la discordante musique de l'école externe : les enfants crient leurs prières d'une voix à faire trembler pour leur santé. Chacun s'empresse d'entendre ou de dire la sainte messe et se rend à son poste. Les messes et communions se succèdent sans interruption jusqu'à 7 h. A 7 h. ½ départ de la procession pour l'Eglise supérieure. Un peloton de soldats ouvre la marche en tirant force coups de fusils. Suivent les bannières, les confréries, la fanfare, le clergé séculier et régulier, sa Grandeur, en chape. Toute cette longue théorie monte lentement, défile devant moi et s'entasse dans l'église déjà remplie. Messe, non chantée, avec seulement quelques cantiques et fanfare. Monseigneur a distribué longtemps la sainte communion et a donné pour finir la bénédiction du Saint-Sacrement. A 9 h. 1/2 les cérémonies avaient pris fin et le soir nous soupions à Zi-Ka-Wei.

Dans les deux seules journées de lundi et mardi plus de 3000 communions ont été distribuées. Mardi, le nombre des pèlerins (chrétiens et non chrétiens) atteignait 7 à 8000. Ces chiffres sont consolants en eux-mêmes; ce qui l'est davantage encore c'est la ferveur générale, un peu bruyante peut-être et remuante aussi, mais cela se disciplinera avec le temps.

Monseigneur Ramond, venant à Zô-cé par Song-kiang a été remorqué (aller et retour) par le canot automobile de M. Tsu. Il s'est arrêté, à l'aller dans trois petites chrétientés, et y a fait une sorte de visite épiscopale avec bénédiction, etc.

Excellente impression.

GUÉRISON D'UN PETIT CHINOIS, OBTENUE PAR LA TRÈS SAINTE VIERGE.

Au mois de mars dernier (1910), on vint au Seng-mou-yeu chercher la Mère européenne pour aller voir un enfant malade, de

11 ans environ, que deux médecins chinois avaient déclaré perdu. Il avait déjà reçu l'Extrême-Onction, lorsque nous fûmes appelées. Le pauvre petit Benoît était en effet bien malade; il avait la fièvre typhoïde avec des complications ataxiques; tout son corps était agité par les convulsions; la langue était sèche et noire; il paraissait n'avoir de connaissance que lorsqu'on lui parlait de Notre-Seigneur, de la Sainte Vierge, du Ciel; le reste du temps, il délirait. — Il croyait qu'il répondait la messe, ou bien il priait pour que ses parents persévérassent dans la foi parce qu'il pensait qu'on les conduisait au martyre. C'est que le petit Benoît était un pieux et bon enfant. Tous les jours, avant la maladie, il répondait la messe au R. P. Recteur; celui-ci lui donnait comme aux autres petits servants de messe des bons points qu'il pouvait aller échanger dans les boutiques de Zi-Ka-Wei contre toutes sortes de bibelots. Au bout de bien des jours Benoît rapporta au Père un gros paquet de bons points en lui disant : « Je voudrais que vous me disiez une messe, une messe pour moi! » Le Père le lui promit et lui laissa les bons points... Qu'allait-il en faire? Il les compta encore, puis alla acheter deux gros cierges qu'il mit à l'autel du Sacré-Cœur. Si Benoît savait prier, il savait aussi faire des sacrifices. Un ami lui avait donné un jeu de dominos et il jouait avec un de ses frères quand un jour la grand'mère leur dit : « Oh! mes enfants, vous vous amusez aujourd'hui, mais qui sait si un jour ce jeu ne vous fera pas commettre de péché! » Sans rien dire Benoît ramasse les dominos et vite court les jeter au feu, « vois-tu, dit-il à son frère un peu interloqué, cela pourrait nous faire commettre un péché! »

Le cher petit Benoît allait donc de plus en plus mal. Dans la chambre, tout était préparé pour la mort, les voisins étaient là chantant les prières des agonisants. Il vint alors à la pensée des parents que la Mère européenne aurait peut-être un remède qui pourrait sauver leur enfant et aussitôt on vint la chercher au Seng-mou-yeu. Hélas! la Mère était bien impuissante! mais la Sainte Vierge lui suggéra la pensée de donner de l'eau de Lourdes au petit moribond et s'il guérissait ce serait à la gloire de Marie, il consacrerait sa vie à la faire connaître et aimer dans ce pays païen.

La Mère s'y rend donc, s'approche du lit et voit l'enfant que tout le monde croyait vraiment aux portes du tombeau. Les mains jointes, il tenait entre ses doigts crispés un petit crucifix qu'il essayait de porter de temps en temps à sa bouche. Les traits contractés; les dents tellement serrées qu'on ne pouvait plus rien lui faire avaler; de la poitrine oppressée semblait sortir un commencement de râle.

Les parents avaient fait généreusement le sacrifice que Dieu semblait leur demander. Un Père du collège était là récitant son chapelet; « c'est un petit ange, dit-il, il est si bien préparé; je pense qu'il ira bien jusqu'à ce soir. »

C'était le moment choisi par la Sainte Vierge pour faire éclater sa toute-puissante protection. La Mère européenne donne alors quelques gouttes d'eau de Lourdes au petit malade qui les avala à l'étonnement de tous. Toute la famille commença une neuvaine, au collège les enfants s'y unirent et tous les jours une messe devait être dite à cette intention.

Dans l'après-midi vers 3 heures, la mère revint. L'enfant était mieux... Les remèdes commencèrent à faire quelques effets.

La convalescence fut des plus rapides et au bout de quelques jours l'enfant buvait, mangeait et était plein de gaieté. Tu as bien compris, n'est-ce pas, lui dit la Mère, si la Sainte Vierge te rend la santé c'est pour que tu aides l'Eglise, que tu fasses connaître et aimer la Sainte Vierge? — Oui j'ai bien compris, mais j'aurais été si content d'aller la voir au ciel! — et les yeux de l'enfant se remplirent de larmes. Et comme on lui demandait s'il ne s'ennuyait pas trop dans son lit. — Oh! non, je récite mon chapelet. — Pour qui? — Un pour les Pères, un pour les Mères, un pour les âmes du Purgatoire, et puis je regarde le petit Jésus et je fais la communion spirituelle. (Il avait toujours près de lui une image de l'Enfant Jésus de Prague). Quand je serai grand, dit l'enfant, je me ferai Père pour aider la Sainte Eglise et faire aimer la Sainte Vierge, seulement j'ai peur de n'avoir pas assez d'intelligence. — « Puisque la Sainte Vierge t'a donné la santé, elle te donnera aussi l'intelligence! — Ah! oui... »

Après la convalescence qui ne fut pas longue, le R. P. Recteur venait dire la messe dans le petit oratoire du Seng-mou-yeu, Benoît la répondait. C'était la première messe depuis la guérison, messe d'actions de grâces à laquelle le petit servant de messe assistait avec la ferveur d'un ange.

En reconnaissance de cette guérison obtenue les parents de l'enfant firent dire une messe pour la Mère européenne qui avait soigné le petit privilégié de la Très Sainte Vierge.

EMEUTES ET BRIGANDAGES

Extraits des « Nouvelles de Chine ».

9 avril. — A Nankin, à la suite de la neige, le prix du riz ayant augmenté, une émeute a éclaté. Des boutiques ont été pillées. Il a fallu appeler la troupe.

Quelques jours avant, à Ts'ing-kiang-p'ou, les soldats avaient fait une grande émeute.

Vers cette époque, à Nang-ling-hien (Ngan-hoei), émeute à propos du riz. Plusieurs milliers de paysans ont saccagé la chambre de commerce et assiégé le Ya-men, parce que l'exportation du riz a été interdite. — Le 24 mars, des marchands japonais de Hang-tchéou (Tché-kiang) ayant maudit et méprisé des chinois, une émeute a démoli 6 boutiques japonaises.

Une émeute vient d'avoir lieu à T'ai-yuen-fou (Chan-si) à cause de la prohibition de la culture de l'opium. 15 soldats et 100 indigènes ont été tués. — A Tch'en-théou-fou (Honan), à la suite des rumeurs sur le partage de la Chine, des placards disant qu'il faut tuer les européens ont été collés sur deux maisons de missionnaires protestants.

19 avril. — Par suite du recensement, les habitants de T'ai-tchéou (Kiang-sou) ont fait, vers le 10 avril, une violente émeute, brûlant des maisons de mandarins et de notables.

Emeute semblable à Ou-k'ang (Tché-kiang) vers le 13 avril.

A Han-k'éou, le 12 avril, la police a arrêté un commencement d'émeute provoqué par des étudiants.

A Tch'ang-cha, capitale du Hai-nan, une grave émeute a éclaté, le 3 avril, à cause de la famine et de la permission d'exporter le riz; il y aurait aussi mécontentement parce que, pour construire l'hôtel du consulat d'Angleterre, on a fait appel à des entrepreneurs et ouvriers d'autres provinces. Les faméliques, soulevés contre les mandarins et les notables, ont brûlé des tribunaux et pillé des boutiques de riz. Ils ont aussi détruit 5 missions protestantes situées près de ces boutiques, et la mission catholique des Franciscains. Les missionnaires se sont réfugiés au Ya-men du gouverneur. Ils ont ensuite assiégé ce Ya-men. Le consul et les étrangers se sont réfugiés sur des bateaux; vies sauves. 3 écoles chinoises ont aussi été brûlées; le télégraphe a été coupé. Le gouverneur aurait été tué ou se serait suicidé, ou aurait disparu.

5 mai. — A Tch'ang-cha, la cité était tranquille dès le 18 avril, mais les faubourgs étaient encore en effervescence. Le gouverneur, sain et sauf, a été destitué par décret du 18. Le tao-tai de la police est mort le 21, des suites de ses blessures. Quelques émeutiers ont été décapités. Devant la ville sont mouillés des navires de guerre chinois, anglais (2 canonnières), français (le « Doudart de Lagrée »), 1 allemand. Des navires américains allant de Hong-kong vers le

Nord, ont reçu l'ordre par télégraphe sans fil de se rendre à Yao-tchéou. — L'émeute, commencée pour obtenir une diminution du prix du riz, s'est vite transformée en soulèvement anti-étranger. De nombreux établissements européens, entrepôts, etc., ont été brûlés ou pillés. Les ministres des nations les plus atteintes (Angleterre, Japon) ont demandé que les autorités responsables soient punies et les meneurs décapités. Comme indemnités, le ministre d'Angleterre demande 30.000.000 de taëls; celui du Japon, 5.000.000; celui de France, 50.000. Le Régent aurait télégraphié au gouverneur par intérim de secourir les faméliques et de protéger surtout les chrétiens et les élèves. — On signale beaucoup d'autres émeutes : au Hou-nan, Ning-siang et I-yang (tribunaux, boutiques, églises détruits), T'ing-kiang (missions protestante et catholique détruites); au Chan-si, Hing-houo (à cause de l'interdiction du pavot); au Ho-nan, Mi-hien; au Kiang-sou, Tong-t'ai; Pao-ing, Jou-kao, Sou-ts'ien; au Koang-si, Yong-choen; au Se-tch'oan, Kia-ting; au Sin-kiang, Tié-fa-lou...

19 mai. — Le P. La Rivière écrit de Hoai-ngan, 28 avril : « Nous avons eu 2 petites émeutes en mars. A Ts'ing-kiang-p'ou à la fin de février, 30.000 soldats se sont révoltés parce qu'on ne les avait pas payés complètement. Le consul anglais de Tcheng-kiang, inquiet pour les étrangers, me télégraphia pour savoir ce qui en était. Ni à Ts'ing-kiang-p'ou, ni à Hoai-ngan nous n'avons couru aucun danger. » — La prochaine récolte s'annonce abondante à Ts'ing-kiang-p'ou, de même au Song-kiang-fou, où l'on reste calme quoique le prix du riz augmente chaque jour.

On signale d'autres émeutes : à Echen-tse-hien et Ou-hien, à cause du recensement. Les paysans croient que l'on prend leurs noms pour la construction du chemin de fer. Chaque traverse de la voie doit recevoir un nom, et la personne dont le nom est ainsi utilisé mourra immédiatement. Pour calmer la foule, un magistrat a dû signer une garantie déclarant que personne ne mourra dans la contrée pendant une période de 10 ans. — Le 9 mai, aux environs de Sou-heû, brigandages auxquels des soldats ont pris part.

Il y aurait eu aussi des émeutes au Ngan-hoei, à Kouo-yang-hien, au Chan-si, à Kiao-tch'eng et Wen-choei (à cause de l'interdiction du pavot); au Hai-pé, à Ou-hiaé et Nan-tchang, et à I-tch'ang parmi les ouvriers du chemin de fer, à cause de la cherté du riz et des exactions des surveillants de travaux; au Kiang-si, à P'ing-hiang-hien; au Koang-tong, à Sin-ning-hien (école pillée); au Tché-kiang, à Tsé-ki-hien, (8 écoles indigènes démolies), Chan-in-hien, Chang-

ya-hien, Hou-tchéou-fou. Au Yunnan, au Tchao-t'ong-fou, le mouvement, étouffé maintenant, a été xénophobe et anti-religieux. Le drapeau des rebelles (parmi lesquels se trouvaient des membres de la société des « Lanternes rouges », portait comme devise : « Suivre la dynastie, détruire les étrangers ». Des villages chrétiens furent détruits.

Le P. Richard, écrit le 2 mai : « J'ai été obligé de renvoyer tout mon monde, car je suis plus qu'à bout d'argent. Mes pauvres chrétiens meurent de faim, et je suis dans l'impossibilité absolue de les aider. Brigandages et pillages de toutes parts. Impossible de transporter du grain sans se voir aussitôt dévalisé. Les 2 minoteries du pays, celle de Hai-tchéou et celle de Sou-ts'ien, viennent d'être pillées. Au brigandage de la 1re il y a eu 22 hommes de tués. Le blé est la principale richesse du pays, et il n'y a qu'un petit nombre de propriétaires à l'aise. Ceux-ci vendent leur blé à la minoterie. La plus grande partie du blé s'en allant ainsi du pays, le peu qui reste est hors de prix... Comment faire vivre nos catéchuménats et nos écoles avec des prix si élevés? Que le Bon Dieu nous vienne en aide, car il y a un bien immense à faire dans cette région. Pour ma part j'ai des milliers de catéchumènes sans faire presque aucune propagande.

3 juin. — Un commencement d'émeute a eu lieu à la mission protestante de Hing-hoa-hien (Yang-tchéou-fou), une femme disant qu'on lui avait dérobé sa fille de 13 ans. Peu après l'enfant était retrouvée. Le sous-préfet fit promener la femme dans toute la ville, la cangue au cou, sa fille à la main, et avec un écriteau disant que les accusations contre les missionnaires étaient fausses. — Les 25 et 26 mai, émeute à Lieu-wou (à 10 milles de Ka-ding, 20 milles de Chang-hai), à cause du recensement. 2 écoles du gouvernement et quelques maisons furent détruites, ainsi que la palissade en bambou entourant la mission protestante. — Ces jours derniers, à Wou-sieh, commencement d'émeute à cause du prix du sel (le prix avait été baissé, mais pratiquement augmenté, parce qu'on exigeait de l'argent au lieu de sapèques).

A Haio-tchéou (Ngan-hoei) on a envoyé des soldats pour pacifier le pays. — Au Hai-nan, le 20 mai, de nouveaux placards annonçaient à Tch'ang-cha la fin de la dynastie et l'extermination des étrangers. Le nouveau gouverneur se montre très sévère. Le 21 mai, une mission norvégienne a été détruite aux environs de I-yang-hien, ainsi que des boutiques. — Emeute au Hou-pé, Tchong-yang-hien, à cause du riz. — Au Kan-sou les boxeurs se réveillent :

troubles à Ts'in-tchéou, Si-ning-fou, Ning-hia-fou. — Au Sé-tch'oan, les habitants de Long-liang-hien et de Ta-tchou-hien, se sont soulevés à cause d'une taxe très lourde. — Au Yun-nan, Tchao-t'ong-fou, les émeutes ne sont pas encore apaisées. Les émeutiers pris ont eu la langue coupée et le cou tordu. — En Mandchourie, les faméliques commencent à se soulever aux environs de Ngan-tong.

Lettre du P. Jos. Tsang. « Tout est rentré doucement dans la paix. Le licencié qui nous a demandé un professeur d'anglais est venu à la résidence avec 2 autres personnages, ils ont fait la même demande au P. Ministre. Ce licencié garde encore bon souvenir du P. Perrin, qui lui avait enseigné les hautes mathématiques quand il était missionnaire à Yen-t'eou. Ils désirent qu'un Père soit professeur dans leur école, ils veulent même que nous tenions la direction de l'enseignement, etc.

A travers le Kiang-sou.

L'ŒUVRE DES RETRAITES A T'SONG-MING.

Lettre du P: J. Vénel à son frère.

Cher Frère;
P. C.

T'song-ming, le 30 mars 1910.

Je viens me consoler avec toi de ne pouvoir faire donner aux enfants de mon district la retraite préparatoire à la première communion. La pluie, depuis quatre jours, tombe presque sans discontinuer et les chemins en quelques endroits de l'île disparaissent sous l'eau. Pourtant c'est ce soir que devait commencer la retraite. Je regrette d'autant plus ce déboire qu'il faudrait faire entrer ces retraites dans les habitudes des chrétiens du Zang-sô et que cependant les cinq qui y ont été données jusqu'ici ont toujours été gênées par les circonstances extérieures. Aucune n'a réuni un nombre suffisant d'auditeurs. Que Notre-Seigneur apporte donc, pour ce déficit, quelques compensations à l'âme de mes chers enfants!

J'ai été plus heureux avec les retraites d'hommes et de femmes. — Il y a une trentaine d'années qu'on a commencé ces œuvres dans mon district. La première année il y eut 72 retraitantes. Depuis, leur nombre est resté quelque peu inférieur. Cette année il y en a eu 71. La plupart de ces femmes sont mères de famille ou destinées à l'être, mais il n'en est pas moins vrai que la retraite forme parmi elles et parmi les retraitants une élite. Tu souris en enten-

dant parler d'élite avec des gens qui restent toujours quelque peu agrestes et ignorants. Mais tout est relatif dans ce monde. D'ailleurs voici des faits. Tel et tel catéchumène qui depuis plusieurs années remettaient toujours à plus tard leur instruction et par suite leur baptême sont venus cette année au catéchuménat. Pourquoi? Parce qu'un retraitant les y a déterminés.

Voici que m'arrête au catéchuménat un individu que je n'ai jamais vu. Le chrétien qui l'amène, raconte comment certain chevalier d'industrie voulant exploiter ce brave homme, il a été, lui, assez heureux pour le délivrer de ce vampire. Il lui en a coûté, il est vrai, trois jours de parlement sans fin et qui ont été perdus pour son commerce. Il est content quand même. Ce chrétien est un habitué des retraites. Si dans telle chrétienté le repos dominical est mieux observé qu'ailleurs, si l'école y est plus fréquentée, si les communions à la visite du Père y sont plus nombreuses, examinez et vous verrez que c'est là aussi qu'il y a plus de retraitants et de retraitantes. On trouve même des familles qui rappellent (oh! de loin), mais enfin qui rappellent nos bonnes familles patriarcales de Bretagne. La cause principale est toujours la même : il y a là plusieurs habitués des retraites.

Les chrétiens ici commencent à comprendre ces avantages de la retraite. Aussi, pour pouvoir la faire sans être obligés de demander au Père missionnaire l'aumône complète de leur nourriture, telle pauvre femme fera longtemps d'avance tourner plus vivement son rouet et jouer plus longuement son métier à tisser, tel petit cultivateur économisera son tabac et se privera de vin.

Il va sans dire que le silence est de rigueur pendant cette retraite. Le règlement, pour l'obtenir, est conçu de telle sorte que nos gens soient presque toujours occupés soit à entendre le prédicateur, soit à réciter le rosaire ou à faire le chemin de la croix, soit à entendre une lecture. Cette lecture a bien ici son prix : ne se l'accorde pas qui veut. Car pour comprendre un livre chinois, même le plus simple, il faut avoir étudié les caractères pendant plusieurs années, et nécessairement cette lecture est à moitié un commentaire. Car quelquefois le lecteur doit mettre une phrase là où il n'y a qu'un caractère, et souvent il doit ajouter d'autres phrases pour suppléer à la concision voulue du texte. Quelquefois les caractères chinois éveillent dans l'esprit de celui qui les voit et les connaît à fond l'idée d'une comparaison, sans qu'elle soit exprimée autrement que par le choix des caractères. Exemple : Il y a deux ou trois ans le chef des lettrés de Ts'ong-ming leur donnait comme matière de dissertation : « Difficultés de traiter des affaires liti-

gieuses avec les européens. » Les caractères, qui exprimaient ces difficultés, rappelaient l'homme qui est obligé de prendre des épines avec ses mains et qui nécessairement s'y pique quelque peu. Le bon lecteur, qui saisit cette comparaison tacite, l'exprimera formellement dans sa lecture et de ce chef ajoutera encore des phrases au texte.

Une source considérable de mérites pour nos retraitants est le dortoir. Ils y sont à peu près aussi au large que des harengs dans une caque. Pourtant ce n'est point cela qui les empêche de venir plus nombreux à la retraite, c'est la pauvreté. Car tout gain cessera pendant 5 jours, et à la place il faudra payer sa nourriture au moins en partie. Je dis en partie, car ce qu'ils donnent n'est jamais suffisant pour couvrir tous les frais du missionnaire. Mais, pour ceux qui avaient fait la retraite, tous ces ennuis matériels étaient sans doute compensés par les avantages spirituels, car tous rentraient chez eux la joie sur le visage. C'est qu'ils avaient l'âme en paix et qu'ils avaient conscience d'avoir augmenté leur bagage doctrinal. En effet le P. Mathias Tsang, le prédicateur, a donné un enseignement abondant et d'une façon intéressante et incisive. — Puis la Providence s'est chargée de donner un commentaire à ce qu'il avait dit sur la fragilité de la vie. Le dernier jour de la retraite une femme s'est trouvée si gravement malade qu'il a fallu lui administrer l'Extrême-Onction et le Viatique. On l'a fait en présence de toutes les retraitantes. L'effet a été visible.

Le jour même où sortaient les retraitantes, m'arrivait le soir la seconde bande des catéchumènes. Dans les deux bandes j'ai eu 47 hommes et 13 femmes avec 4 enfants dont trois à la mamelle.

Ces catéchumènes sont de provenances bien diverses. Les uns viennent sans affaire et uniquement parce que leurs parents ou voisins chrétiens les ont engagés à se convertir. Ce sont les meilleurs. — D'autres, sur le conseil des bonzes, se sont presque ruinés en offrandes faites à la pagode pour être délivrés de ce qu'ils appelaient une possession diabolique. Voyant qu'ils n'obtenaient rien, de guerre lasse ils sont venus au missionnaire et le jour où la foi s'est implantée dans leur cœur, ils ont retrouvé la paix. Voilà le fait. Mais y avait-il là vraiment possession diabolique? Pour ma part je n'ai encore trouvé aucun fait assez clair pour permettre de l'affirmer. — Il y a enfin des catéchumènes qui se convertissent parce qu'ils ont des affaires. Un aigrefin du voisinage trouve commode de vivre à leurs dépens et eux, qui savent combien les procès en Chine sont dispendieux et aléatoires, viennent se mettre sous la protec-

tion du Père missionnaire. Celui-ci avec l'aide de ses administrateurs, s'ils sont habiles, ou bien du garde-champêtre ou des fortes têtes de l'endroit, ou encore avec le secours du notable du bourg, réussit ordinairement à délivrer la victime qui du coup devient catéchumène. — En terminant ces sortes d'affaires, il m'est souvent arrivé de me dire : « Dans quelques générations, peu nombreuses peut-être, le descendant d'un de ces hommes, ainsi délivrés du bonze ou de l'escroc, ira dans le café du coin, le binocle sur le nez et le chapeau mou sur la tête, déclamer au nom de la science sur l'esclavage dans lequel l'église tient le corps et l'âme de ses adeptes », Ne fait-on pas l'équivalent en Europe? — Mais écartons cette pensée : « fais ce que dois, advienne que pourra ». C'est de ces gens venus pour affaires que le missionnaire doit se défier davantage. Tant que l'escroc sera à redouter, le catéchumène, le néophyte se tiendra bien... mais après!...

Chez tous les catéchumènes, il s'agit d'implanter la foi. — Œuvre difficile et à laquelle travailleront le missionnaire et trois catéchistes tout en se disant que ce qu'ils font n'est rien si Dieu ne se met de la partie.

Ils emploient deux moyens : ils expliquent un résumé du catéchisme et ils le font apprendre de mémoire.

Veux-tu assister à l'explication du catéchisme? Tout mon monde est réuni, mon catéchiste se tient auprès de moi et non loin est suspendue une image représentant la matière à expliquer, quand cette matière le comporte. Le rôle de mon catéchiste est de répéter l'explication que j'aurai donnée et qui sera le thème principal de l'enseignement des deux catéchistes auxiliaires. J'ai cru devoir employer ce moyen pour être sûr d'être compris des catéchumènes et pour les habituer peu à peu au langage de l'européen. Car nous avons beau faire, nous étrangers, notre manière de prononcer le chinois, la construction de nos phrases font toujours quelque difficulté pour ces paysans païens qui n'ont jamais quitté leur village. Puis par ce moyen, je me promets que l'enseignement des catéchistes ne sera pas erroné. Il y a un troisième avantage : on voit pratiquement ce qui dans la doctrine catholique fait difficulté pour une intelligence chinoise. Ainsi je n'ai pas cru pouvoir me dispenser d'exposer la preuve la plus simple de l'immortalité de l'âme, ni d'expliquer un peu, à cause de la présence des protestants, les quatre notes de la véritable église. Or je ne suis pas encore arrivé à faire répéter bien clairement ces deux articles par mes catéchistes! Puis le catéchiste qui me suit habituellement n'étudie pas.

Il est né fatigué et il croit que ce n'est pas trop de toute la vie pour se reposer.

Heureusement la plupart des autres matières sont plus faciles. — Ainsi nous voilà arrivés à l'article « Superstitions ». Il faut y insister, surtout sur la manducation du riz des morts (Kang-vai). C'est la grande superstition du pays. Demandez en effet aux païens pourquoi ils ne veulent pas se convertir et pourquoi ils sont devenus les ennemis de leurs parents ou voisins convertis. Ils vous répondront que, pour eux ils veulent que leurs fils leur donnent du Kang-vai à manger après leur mort et qu'ils détestent ceux qui manquent à la piété filiale en manquant à l'offrande du Kang-vai.

Qu'est-ce donc que le Kang-vai? C'est un repas plus ou moins plantureux que le païen offre à ses ancêtres soit devant leur tombeau dans la campagne, soit devant leurs tablettes dans la pièce principale du logis. Le nombre des tasses de riz et de vin de riz est égal à celui des personnes qu'on veut honorer et celui des mets est proportionnel à la richesse et à la dévotion de celui qui offre le festin. C'est celui-ci, presque toujours l'aîné de la famille, qui, une fois le repas servi, invite par ses prostrations ses ancêtres à vouloir bien venir en prendre leur part : M'adressant aux catéchumènes, je dis : « quelqu'un a-t il vu ses ancêtres venir manger le kang-vai? »

R. — « Non, Père ».

D. — « Et si vous attendez un jour, deux jours, viendront-ils? Le riz diminuera-t-il? »

R. — « Pas davantage. »

D. — « Et pourquoi les ancêtres ne viennent-ils pas jouir de ce festin? »

Pas de réponse.

D. — « Eh bien! je vais vous le dire. Si l'on n'a plus ni lèvres, ni langue, ni bouche, ni estomac, peut-on manger?

R. — « Non, Père. »

D. — « Mais après la mort tout cela ne pourrit-il pas dans le cercueil? »

R. — « Oui, Père. »

D. — « Et quand même vous n'avez que la fièvre, pouvez-vous manger?

R. — « Pas beaucoup, dit l'un; pas du tout, dit l'autre ».

D. — « Mais, s'il en est ainsi, il n'est pas étonnant que les ancêtres ne viennent pas manger le kang-vai. — En définitive qui est-ce qui le mange? »

R. — « Père, c'est la famille qui l'a offert. »

D. — « Alors ce ne sont pas les ancêtres que les païens honorent en offrant le kang-vai, c'est leur propre estomac. »

Un gros rire accueille cette conclusion. Mais quelqu'un demande la parole : « Ce n'est pas, dit-il, pour que les ancêtres viennent manger ce festin, ni même pour qu'ils viennent en flairer l'odeur qu'on le leur offre, c'est uniquement pour les honorer, en montrant qu'on se souvient d'eux. »

C'est en effet l'explication donnée par certains lettrés que la grossièreté de cette pratique embarrasse. Heureux de cette remarque, je demande aux plus avisés de mes auditeurs ce qu'ils en pensent. Chacun aussitôt manifeste son opinion plutôt bruyamment. Pour moi je ne puis m'empêcher de sourire. Enfin la très grande majorité des catéchumènes affirme que le païen en offrant le kang-vai entend bel et bien donner à manger à ses ancêtres, et que s'il craint de n'avoir personne qui le lui offre après sa mort, c'est qu'il craint d'avoir faim.

Je poursuis : « l'année qui suit immédiatement la mort de son père ou de sa mère, combien le païen lui met-il de fois le kang-vai ? »

R. — « Oh ! bien des fois, Père, au moins vingt fois. »

D. — « Alors les morts peuvent se rassasier : ils doivent être contents. — Mais la 2e, la 3e année ; que fera le païen ? »

R. — « A partir de la 3e année, on ne le cuit qu'une fois l'an, Père. »

A cette déclaration les bras me tombent. Puis avec un grand geste que je termine en joignant les mains : « Quelle piété ! Ces ancêtres pendant leur vie prenaient chaque jour 3 repas, agrémentés souvent de deux goûters. Et maintenant, ils n'ont plus qu'un seul repas par an ! Quelle pitié si le kang-vai est nécessaire ! »

Et l'auditoire rit à gorge déployée.

On dit que quand le chinois a ri d'une chose, il n'a plus ensuite que du mépris pour elle.

La suite nous dira si c'est vrai.

Mais on n'en finirait pas avec les superstitions si l'on voulait les réfuter toutes : le nombre en est si grand. Je dis pourtant : « quand le coq va chanter sur le toit de la maison (c'est un exploit que la hauteur des cabanes qui servent ici de maisons lui permet facilement), les païens disent qu'il va y avoir incendie ! Quand le chat se fait la barbe, ils disent aussi que les parents vont venir faire visite ». Et ici j'entends quelqu'un qui chuchotte à voix basse à son voisin. « Tiens ! le Père sait cela ! » — Puis j'ajoute : « Est-ce que vous croyez ces sornettes-là, vous autres ? » — « Oh ! non,

Père. » — « Vous avez raison. » . Et j'en donne le motif. « Mais il faut rester dans ces dispositions. »

Voyons à quoi vous oblige le premier commandement de Dieu?

R. — « A l'aimer par-dessus toutes choses, Père. »

D. — « C'est bien! Mais remarquez ceci. Quand vous vous êtes déclarés catéchumènes, vous avez renoncé au Poussah Fo, pour ne pas perdre l'honneur ou quelques piastres ou même quelques sapèques. — Maintenant, quand même vous devriez perdre tout votre honneur, tout votre argent, votre vie même, il ne faudrait pas renoncer à Dieu ni faire des superstitions. — Y êtes-vous disposés? »

R. — « Oui, oui, Père. »

Voilà un aperçu de ma façon de procéder avec ces grands enfants.

L'important est que la très grande majorité emportent chez eux une foi véritable. Ils se sont aussi habitués au langage du Père missionnaire et désormais quand ils l'abordent, ils ont comme on dit en certain endroit, le sourire, ainsi que la plupart des anciens chrétiens.

Mais la récitation du catéchisme?

Ah! voilà le meilleur moyen pour obtenir la discipline et le travail dans le catéchuménat. Pensez donc : paraître chaque jour devant le Père, les catéchistes et tous les catéchumènes pour réciter sa leçon! Si l'on allait rester court, si l'on allait passer pour un sot! Aussi il y a des catéchumènes qu'on ne peut décider à prendre leurs récréations : pendant ce temps, ils continuent à chanter leur leçon. Et le matin quelques minutes ont suffi à la plupart pour faire leur toilette et les voilà, même avant la prière, attelés à la besogne. Malheureusement comme dans toutes les choses humaines il y a le revers de la médaille. Je connais plusieurs femmes dont les familles sont toutes baptisées et qui diffèrent toujours de venir au catéchuménat achever leur instruction parce qu'elles ont peur de perdre la face à la récitation du catéchisme. Avouons aussi que pour quelqu'un qui jusqu'à 50 ans ou 60 ans n'a jamais mis le nez dans un livre (et c'est le cas de toutes les femmes chinoises) il est dur de fixer dans sa tête ces déconcertants caractères chinois.

Cette année, il est vrai, j'ai eu deux vieux de 65 et de 68 ans qui me récitaient chaque jour sans broncher leurs 2 pages de catéchisme. Mais c'est là une exception. J'ai rencontré aussi un individu qui dans les choses communes a au moins une intelligence ordinaire et qui devant son catéchisme s'est trouvé absolument hé-

bété... Rien n'entrait dans cette tête. Le catéchiste lui lisait trois caractères chinois, traduisant une expression courante du langage, et essayait de les lui faire répéter. C'était comme s'il eût soufflé dans un violon. Aussi le pauvre homme, en dix jours, n'a absolument rien appris et même malgré sa remarquable vigueur il a contracté une grosse fièvre qui a forcé à le reconduire chez lui en brouette. La plupart de ces travailleurs des champs ne peuvent guère faire que quinze jours de catéchuménat de suite. Au bout de ce temps ils sont ennuyés et même fatigués.

Précisément parce que le catéchuménat est pénible et qu'il y a des jeunes gens qui ne désirent pas passer leurs récréations à lire leur leçon ou à fumer leur pipe au soleil, j'essaie de rendre ces récréations intéressantes. Les pistolets Eurêka, que tu m'as envoyés autrefois avec un petit clairon, y ont beaucoup contribué. On tirait à la cible et le clairon sonnait pour celui qui avait atteint le but. Mais les pistolets sont hors d'usage et je n'ai trouvé à Chang-hai personne qui pût les réparer. Les balles de gomme ont aussi été fort cotées, car on pouvait se cogner à souhait et si quelqu'un avait le mauvais goût de s'en plaindre, on lui fermait la bouche en disant que c'est pour cela que le Père les avait données. Puis chez soi on en faisait cadeau aux petits frères et aux petites sœurs. Quant à les prêter uniquement pour le temps du catéchuménat et à les réclamer ensuite, ce n'est pas pratique. Aussi les balles sont-elles épuisées.

Alors je me suis rappelé les arcs et les arbalètes que nous fabriquions quand nous étions enfants et j'ai recommencé. Mais à 59 ans, je n'y ai pas trouvé le même plaisir qu'à 12 ans. Pourtant le tir à l'arc a eu, lui aussi, son temps de vogue.

Tu désires peut-être savoir à combien me revient la nourriture d'un catéchumène. A l'invraisemblable somme de 22 centimes par jour. Et l'ordinaire valait au moins celui que la plupart de ces catéchumènes trouvent chez eux, comme ils l'ont avoué sans y être provoqués. Et en voyant l'honneur qu'ils faisaient à leurs repas, j'ai cru à leur sincérité. Mais le mal est qu'il faut multiplier cette somme de 22 centimes par 803 journées. On arrive ainsi à la somme de 176 francs. C'est un gros trou dans mon budget.

Grâce au catéchuménat j'espère que cette année encore le nombre des baptêmes d'adultes dans mon district ne sera pas inférieur à 35, qui est la moyenne depuis 11 ans.

Au moins ces néophytes se montrent-ils dignes de leur baptême? Oui, très généralement et il y en a qui ne sont pas loin de valoir les anciens chrétiens.

Mais trente-cinq baptêmes d'adultes par an, que c'est peu auprès de ce qu'obtenaient les Saints! Aussi je te demande de prier pour moi afin que je puisse faire davantage.

FAMINE ET BRIGANDAGES AU SIU-TCHEOU-FOU ORIENTAL.

(Extraits de diverses lettres du P. Jos. Tsang.)

Mon Révérend Père Recteur.
P. C.

Su-ts'ien, 7 avril 1910.

Depuis le dimanche des Rameaux, nous avons jusqu'aujourd'hui toujours mauvais temps : la neige ou la pluie... Pour le jour de Pâques beaucoup de chrétiens ne pouvaient pas venir; je n'ai eu ce jour-là que 204 communions. Ces jours-ci c'est la rougeole qui attaque les enfants de ce pays. Dans un village 60 enfants en sont morts le même jour. Dans mon école interne de garçons, j'avais 55 élèves; chaque jour 3 ou 4 tombaient malades, j'étais obligé de les renvoyer chez eux.

Pour éviter une contagion universelle, le 1 avril, j'ai renvoyé tous mes petits étudiants; voilà tout mon petit collège évacué. Et la contagion va attaquer l'école de filles, où il y a environ 60 élèves. Faudra-t-il les congédier? je verrai. Les garçons rentreront dans quelques jours, quand il fera beau et que le mal sera passé. Depuis la 1re lune jusqu'à la 4e, c'est l'époque des catéchuménats. Il y a dans deux catéchuménats successivement, presque 80 personnes pour apprendre le catéchisme et les prières. Le samedi-saint j'ai baptisé 16 adultes : dans le courant de ces dernières lunes j'ai baptisé en tout 28 adultes; je prépare une autre bande au baptême.

Le 3 avril, veille de l'Annonciation, j'avais 3 adultes à baptiser. Avant les cérémonies j'ai dit quelques mots pour les exciter à la contrition. Un d'eux, âgé de 62 ans, se mit à pleurer abondamment, en disant : « Moi, j'ai déjà 62 ans; quels péchés n'ai-je pas commis! Ah! Est-ce que le bon Dieu me pardonnera encore! Malheureux, je connais cette religion trop tard! Je ne savais pas qu'il y a une religion si bonne, etc... »

Au moment de recevoir l'eau baptismale, il a renouvelé encore ces cris lamentables.

Hier, 5 avril, assez beau temps. Tous les Pères de la section,

excepté le P. La Rivière, se sont réunis à Yao-wan en famille pour la fête patronale du P. Ministre,. Joseph Thomas. Chants... pétards,, etc...

Aujourd'hui la pluie recommence. Il fait bien froid encore. Ici c'est la misère et la famine depuis l'année dernière : au nord de Su-tsien beaucoup de pillages et de brigandages causés un peu par la faim : beaucoup de familles n'ont rien, absolument rien à manger. Le prix pour n'importe quoi augmente toujours. On m'a affirmé que les prix n'étaient pas si élevés pendant la grande famine, il y a 6 ou 7 ans.

Qu'est-ce que je donne à mes catéchumènes et à mes élèves? Vous ne pouvez pas deviner. Je leur donne actuellement du riz mêlé avec un gâteau de pois (dont on a tiré de l'huile), ce qu'on donne ailleurs aux cochons! Ils en mangent avec beaucoup d'appétit. J'en mange aussi, de temps en temps, et je trouve que ce n'est pas si mauvais.

Un licencié, directeur d'une école de Su-ts'ien, voudrait ouvrir une école pour enseigner l'anglais; il est venu il y a 4 ou 5 jours me prier de lui procurer un professeur d'anglais. Il savait bien qu'il y a ici deux ministres protestants qui pourraient lui rendre ce service; mais il préfère recourir à nous, en disant qu'on a plus de confiance en nous qu'aux protestants. Qui voudra donc venir? Parmi les élèves du F. Horan, y a-t-il quelqu'un qui pourra venir après les vacances pour enseigner l'anglais?

26 avril.

La famine est de plus en plus accentuée? Ce qu'on vendait autrefois 3 sapèques, maintenant se vend 9 ou 10 sapèques! Que de brigandages, que de pillages ces derniers jours!

Un chrétien de Su-ts'ien, revenait, il y a trois jours, de Kao-liéou; il a rencontré en route vers le soir 3 individus, qui lui ont lié les mains et les pieds, et enlevé tout ce qu'il portait : habits, sapèques, etc., en échange ils lui ont donné une misérable culotte pour ne pas le laisser entièrement nu.

Le même jour tout près de la ville et de ma résidence, en plein jour, une foule de faméliques ont pillé un convoi de vivres; dans la ville même on a pillé hier une huilerie, on s'empara des gâteaux de pois pour les manger. A l'ouest de la résidence on a bâti dernièrement 3 fours pour faire des briques : un d'eux a été dévasté ce matin et on a volé tout.

On a affiché des placards partout pour inviter le peuple à aller piller le 25 de la 3e lune (4 mai) la minoterie européenne, bâtie

l'année dernière, à 5 ou 6 lys au nord de la résidence, à côté de la verrerie; on excite les habitants, en disant, qu'elle porte malheur, qu'à cause d'elle le blé coûte si cher et est si rare. Il paraît qu'il y a là 10.000 tan de blé déposés. Il y en a qui disent qu'il faudrait aussi piller la résidence de la mission catholique et celle de la mission protestante : « Car ils sont, disent-ils, de la même famille. »

Actuellement, j'ai dans l'école de filles 60 élèves, dans celle de garçons 40 élèves; je leur donne à manger des gâteaux de pois, un peu de riz liquide, et une espèce de pain fait de blé, et deux fois par jour; toute ma provision est presque épuisée. Demain je commencerai par renvoyer les filles : car si on vient nous attaquer (ce qui est très possible, même probable, car on croit toujours que le T'ieu-chou-t'an est très riche) que feront ces pauvres filles qui ont encore les petits pieds? Je vois maintenant que je suis vraiment dans un pays de brigands. Mes Présentandines ont une peur terrible. Je les ai consolées en disant qu'il n'y a rien à craindre, etc., mais au fond j'ai peur aussi!

Que nos bons anges nous protègent! Hier ou avant-hier il y a eu un trouble sur les confins de Su-ts'ien et T'ao-yuen, à propos d'une digue, que les gens de Su-ts'ien voulaient ouvrir et que les gens de T'ao-yuen voulaient au contraire garder intacte; aujourd'hui, le sous-préfet et les autres mandarins militaires sont allés arranger l'affaire.

Malgré tout cela je suis très heureux ici, je ne pense plus à retourner à Chang-hai. Si l'obéissance me le permet, je resterai volontiers même pendant les vacances. Que le Sacré-Cœur de Jésus nous donne la paix! Que nos bons anges gardiens nous gardent bien!

27 avril.

Aujourd'hui, c'est un jour critique pour nous. D'après les placards affichés partout, il faudrait piller toutes les familles riches ou les boutiques de la ville et surtout le 25 de la 3e lune (4 mai), la minoterie européenne.

Hier soir on a pillé quelques barques chargées de blé, à 2 lys de la résidence. Ce matin à 10 h. ½ une foule innombrable passait devant notre porte pour aller piller une petite minoterie qui se trouve à quelques pas de notre résidence. Quelques mandarins sont venus à cheval, en disant au peuple : « Ne blessez personne, ne prenez pas le mobilier, contentez-vous de prendre quelque nourriture ».

Ainsi les pillages deviennent comme officiels!

J'ai fait venir tous nos fantassins pour garder notre porte.

J'ai vu des femmes, des enfants, des mendiants retourner, chargés chacun d'un paquet de vivres, ayant l'air heureux. Puis vint un grand mandarin militaire d'infanterie qui m'a fait une visite et il m'a donné encore 9 soldats pour protéger spécialement le Tien-chou-t'an.

Deux heures après, ceux qui n'avaient rien pris dans la minoterie sont allés vers le sud-est de la résidence pour piller une boutique de vin. A 3 h. après-midi, ils revenaient pour piller une famille voisine de l'école de filles, dont elle n'est séparée que par un mur! Près de nos portes, heureusement il y avait des soldats, le fusil à la main. On nous regardait et personne n'a osé entrer: La foule allait toujours en grossissant. Les 60 petites filles entendant tant de bruit, tant de cris, se sont sauvées presque toutes; il ne restait que 12 ou 13 trop petites qui priaient les bons anges, à genoux, les mains jointes. Enfin vers 4 heures un grand mandarin militaire de cavalerie, est venu et a commandé à ses soldats de faire partir tous ces gens, en frappant quelques-uns s'il le fallait et il m'a fait aussi une visite avec celui qui est venu déjà ce matin; ils m'ont assuré qu'ils prennent grand soin pour nous protéger. Une demi-heure après, les mandarins sont partis et notre rue était déjà évacuée; la foule était partie, probablement pour piller ailleurs; ainsi on nous a laissés en paix, au moins pour aujourd'hui.

Probablement il n'y aura plus de danger pour nous : j'ai entendu quelqu'un dire « piller T'ien-chou-t'an, ce serait une trop grande affaire. » Surtout la plupart savent que nous n'avons pas de provisions. Pendant qu'on pillait, j'ai vu un pauvre vieux qui portait un gilet assez long, mais n'avait pas de culotte, car il s'en servait pour envelopper son butin. Actuellement presque pas de commerce : la plupart des familles n'ont rien à manger, ce qu'on a pillé, a à peine suffi pour 1 ou 2 jours. Tout coûte encore très cher. On ne pense qu'à piller; jusqu'à quand alors?

Personne ne distribue d'aumône. Comment faire? On a faim cependant.

28 avril.

Hier donc dans la ville il y a eu 7 ou 8 familles pillées, et dans les campagnes on n'entend parler que de pillages ces jours-ci!

On n'a pas eu la patience d'attendre le 4 mai pour brûler la minoterie européenne. Voilà qu'elle est tout en feu, encore main-

tenant à 3 h. 1/4 après-midi; je viens d'assister à cet effrayant spectacle.

L'incendie a commencé à 9 heures du matin : les révolutionnaires ont pris avec violence dans un magasin du pétrole, 20 caisses, dit-on, et ainsi ils ont mis le feu à un immense bâtiment, de 5 étages, achevé depuis quelque temps seulement. Dans ce grand bâtiment il n'y a que des machines; mais à côté il y a d'autres maisons qui renferment dit-on, 60.000 tan de blé. Pendant que le grand bâtiment est en feu, on pille d'autres maisons à qui mieux mieux, les uns prennent un sac chargé de blé, d'autres 2 ou 3. De tous côtés. on va, on court au pillage.

La minoterie se trouve au nord du canal impérial.

Les gens du nord donc pillent le plus; la ville se trouve au sud du canal; pour passer le canal il n'y a pas de pont, on se sert ordinairement des barques de Pa-dou. Or les hommes robustes, avides de butin, n'ont pas peur de se mettre dans l'eau pour passer plus rapidement : heureusement le canal est bas, l'eau atteint la poitrine; toute la ville est sortie ou pour piller, ou pour voir.

Personne n'a pitié de ce malheur, au contraire tout le monde a l'air heureux, en croyant qu'on a enlevé ainsi la cause de la famine pour les gens de Su-ts'ien.

Voudriez-vous prier et faire prier, pour nous?

J. Tchang.

TRAITS DE MŒURS.

(Lettre du P. J. Vénel aux élèves de Notre-Dame de Bon Secours.)

Chers enfants,

T'song-ming, le 3 juin 1910.

J'aurais voulu vous remercier plus tôt pour votre première aumône, mais le temps m'a manqué. Et cependant votre seconde m'arrive pour me reprocher mon retard. Recevez, s'il vous plaît, mes remerciements avec mes excuses. Ces aumônes m'ont été particulièrement agréables, car elles m'ont permis de bâtir une école dans une chrétienté qui en était privée depuis 6 ans. Il s'agit d'une chrétienté située au sud de la ville de T'song-ming, dans une île récemment formée par les alluvions du fleuve Bleu. Oh! cette école n'est point un monument : l'état de mes finances m'a forcé à me contenter de treillis de roseaux entrelacés au lieu de murs en briques, et les tuiles qui la recouvrent reposent non sur des briques

minces mais sur un treillis de roseaux semblable à celui qui compose les parois de la maison. On fait comme on peut. « A petit mercier, petit panier. » Ou plutôt comme dit le proverbe chinois, « Le lion des champs saute en lion des champs. »

Vous désirez connaître les us et coutumes des chinois. Malheureusement mes 30 ans de Chine font que je suis de moins en moins frappé de leur singularité. Pourtant je puis poser en principe que les chinois ne font presque rien comme les européens. Ainsi les chinois commencent leur dîner par le vin et les desserts. A cheval ils mettent dans l'étrier non le bout du pied mais le talon. En guerre la place de l'officier est non à la tête de ses hommes, mais derrière eux. Ils écrivent non par lignes horizontales allant de gauche à droite, mais par lignes verticales allant de droite à gauche, de sorte que la dernière page de leurs livres serait pour nous la première. En Europe on exige de l'élève le silence à l'étude et l'on croit qu'il travaille d'autant mieux qu'il est plus silencieux. Ici l'élève doit en apprenant sa leçon crier à pleine tête et plus il crie, plus il est studieux. L'européen qui bâtit, élève d'abord les murs puis la charpente, qui supporte la couverture de la maison. Le chinois élève d'abord une espèce de hangar qu'il recouvre de briques minces et de tuiles, puis il construit les murs. — Quand vous parlez, vous exprimez d'abord le sujet, puis le verbe et enfin l'attribut. Le chinois, lui, très généralement, commence par l'attribut. L'européen place l'intelligence dans le cerveau et le chinois dans le ventre. Ainsi dites de quelqu'un « que c'est une bonne tête : » vous ne serez pas compris. Dites de lui « qu'il a le ventre intelligent » vous lui aurez fait un gros compliment. De même pour la générosité : elle réside non dans le cœur mais dans le ventre.

Mais pour vous faire connaître les chinois rien ne vaut les faits. Au centre de mon district il y avait l'an dernier dans une pagode une école dite sino-européenne. Que ce nom ne vous fasse pas croire qu'on y enseignait les sciences ou même les langues de l'Europe. On n'y enseignait que des livres chinois, mais ces livres ont été composés par des japonais et forment un cours gradué et proportionné à l'intelligence des enfants. Voilà en quoi consiste la nouveauté de la plupart de ces écoles. De plus, pour mériter ce titre de sino-européenne, l'école affublait ses élèves de vêtements à peu près européens avec brandebourgs rouges au pantalon et galons jaunes à la casquette et aux manches. Enfin les élèves se livraient à certains exercices corporels qu'avec de la bonne volonté on aurait pu qualifier de militaires.

En s'installant dans la pagode, professeurs et élèves avaient dû faire bon ménage avec les poussahs qui la décoraient; car le peuple veillait. Mais voilà qu'en juillet et août dernier se produit une sécheresse qui compromet les récoltes. Les paysans des environs se rappellent alors qu'ils ont dans la pagode un certain dieu du tonnerre qui pourrait bien leur donner de la pluie. Au nombre de plusieurs milliers ils déterminent un jour où ils viendront prendre ce poussah dans la pagode, le mettront sur un brancart et le promèneront à travers leurs champs désolés. Mais ils avaient compté sans les hôtes de la pagode. Au jour dit professeurs et élèves déclarèrent au nom du progrès et du sous-préfet de T'song-ming que le cortège n'aura pas lieu. En effet les sous-préfets de T'song-ming ont à maintes reprises défendu ces cortèges au nom de la morale. Les paysans envahissent alors la pagode et se disposent à enlever de force leur poussah. Maîtres et élèves ont alors recours à un moyen radical : ils brisent le poussah. Ils croyaient en avoir fini par là. C'est pourtant ce qui achève d'exaspérer les paysans. En un clin d'œil ils portent devant la pagode les tables, les bancs de l'école, les lits, les habits, les malles des professeurs et des élèves, en forment un tas et y mettent le feu. Jamais, disait ensuite certain paysan, je n'avais autant ri qu'en voyant la mine que faisaient professeurs et élèves devant ce brasier. Et chacun voulut y allumer sa pipe en signe de triomphe.

Mais le feu n'était pas encore éteint que deux ou trois professeurs étaient partis pour la ville de T'song-ming raconter leur déconvenue au sous-préfet. Aussi le lendemain arrivent deux conseillers du mandarin avec quelques autres personnages conduits par les professeurs. Sur ce, les paysans s'assemblent de nouveau et pendant que ces Messieurs à l'intérieur de la pagode délibèrent sur les moyens de punir au moins le boutefeu, ils ferment les portes, les clouent par dehors avec des barres transversales et quelques-uns, armés de longs bambous, montent la garde autour des murs de la pagode pour que personne n'en sorte. Devant de tels procédés les envoyés du sous-préfet furent médusés : leurs robes de soie, leurs lunettes d'or, leur titre était donc de nul effet sur ce peuple! Et pourtant à eux tous ils n'avaient pas même un banc pour s'asseoir. Bien plus le besoin finit par les rendre suppliants : ils demandaient en grâce un bol de riz, au moins une tasse de thé. Mais les paysans ne leur répondaient que par des éclats de rire. La nuit se passa ainsi. Au point du jour les paysans ouvrirent les portes et disparurent.

Vous croyez peut-être que le sous-préfet va venger ses conseil-

lers et les professeurs qui enseignaient avec son approbation. Détrompez-vous. Plus de dix mois se sont écoulés depuis cette affaire, les organisateurs de la résistance sont connus, mais nul n'a été inquiété. C'est que le sous-préfet sait que tous ces paysans ont fait entre eux la convention que si l'on touche à l'un d'eux, trois mille se rendront au tribunal du mandarin réclamer la même punition. Le mandarin a subi un premier échec : il se gardera bien de courir au devant d'un second.

C'est ainsi qu'en Chine le peuple et l'autorité ont l'air de jouer continuellement au jeu de l'escarpolette : chacun est tantôt en haut tantôt en bas de la course. Le plus souvent ce sont les mandarins et les notables qui grugent le peuple, mais celui-ci a ses reprises tantôt gaies souvent terribles.

Les mandarins, du moins ici, interdisent, pour la raison que j'ai dite, les cortèges où l'on porte les poussahs pour obtenir de la pluie. Les malins ajoutent une autre raison. C'est, disent-ils, que les mandarins se croient assez puissants sur le ciel pour en obtenir à eux seuls ce bienfait. Pourtant leurs efforts ne sont pas toujours couronnés de succès. Ainsi l'an dernier, pendant la sécheresse dont je parlais plus haut, le général de Ts'ong-ming, le sous-préfet, le chef des lettrés, etc., après avoir défendu à tous les bouchers de vendre de la viande pendant au moins trois jours, se sont un beau matin rendus à la pagode, chaussés des énormes bottes ferrées, que l'on porte ici en temps de pluie et armés du gros parapluie chinois à manche en bambou et à couverture de papier huilé. Malgré tout la sécheresse continua encore de longs jours.

Vous avez sans doute entendu parler du louable effort fait par la Chine pour extirper l'habitude de fumer l'opium. Elle a obtenu quelques résultats dans certaines provinces et l'on n'y cultive plus le pavot. On dit même que dans quelques endroits les fumeurs ont diminué. Ici on s'est borné à augmenter le prix de l'opium. L'habitude de fumer cette drogue est si difficile à déraciner! En voulez-vous une preuve? Certain fumeur invétéré ne trouvant plus d'argent pour acheter de l'opium finit par vendre sa femme. Il devait la livrer dans deux jours. Mais celle-ci eut vent de l'affaire. Son mari étant parti au bourg pour y fumer, il voit à son retour que le seul pont qui donnait accès à son logis a disparu. Car comme toutes les maisons chinoises qui se respectent, la sienne était entourée d'un fossé profond et large de 7 à 8 mètres. Il appelle, il supplie; mais personne ne répond et force lui fut de retourner coucher au bourg. Le lendemain et les jours suivants il recommence les mêmes manœuvres, mais tout fut inutile. Et

la terrible drogue avait trop ruiné son énergie pour qu'il employât d'autre moyen que la diplomatie. Ainsi il envoya un beau matin l'un de ses amis dire à cette femme : « Ton mari ne fume plus l'opium, il fait maintenant un petit commerce au bourg et il y a gagné quelques sapèques. Il ne demande qu'à vivre en paix avec toi. »

Et la femme de se dire : « Si pourtant c'était vrai!! » — Le lendemain le mari fumeur reparaît lui-même. Il tenait à la main un gros morceau de viande fraîche et crie à sa femme en le lui montrant : « Je t'apporte de la viande que j'ai achetée avec mes économies. Viens la prendre et la faire cuire ». La femme se montre, mais, toujours défiante, elle refuse de remettre en place la longue planche qui sert de pont. « Eh bien! dit le mari, fais-moi au moins passer la marmite pour que je mette ce morceau de viande dedans. » La femme va chercher sa marmite, la fait flotter sur l'eau du fossé et avec un bambou la pousse vers son mari. — Quand celui-ci put la saisir il dit: « Je n'avais plus avec quoi acheter de l'opium: j'aurai maintenant le prix de la marmite ». Et la femme, n'ayant plus avec quoi cuire sa nourriture, dut bientôt se rendre à discrétion.

Vous vous intéressez aux enfants qu'a sauvés l'œuvre de la Sainte Enfance. J'ai à ce propos à vous présenter une famille de mon district qui sur 15 membres actuellement vivants, compte 8 pupilles de cette œuvre. Cette famille était bien pauvre autrefois et cependant pour élever chacun de ces enfants trouvés, elle n'a reçu que deux piastres par an à partir de 18 mois qui est l'âge ordinaire pour l'adoption, jusqu'à 15 ans révolus. La piastre vaut maintenant 2 fr. 30. Eh bien! cette famille possède maintenant 6.000 pas carrés de terre, ce qui ici constitue une large aisance. (Le pas carré à 1 mètre 70 de côté). Parmi ces 8 pupilles de la Sainte Enfance il y a deux garçons dont l'un vient de faire ses vœux dans la Congrégation des Petits Frères de Marie et dont l'autre est administrateur de sa chrétienté. Etre administrateur signifie, entre autres choses, qu'il est le conseil du missionnaire pour les affaires de la chrétienté et que l'année où vient son tour d'exercer sa charge, il pourvoit à la nourriture du missionnaire lorsque celui-ci vient dans cette chrétienté. Et pour cela, il n'a guère que ses ressources personnelles, car la contribution des autres chrétiens est presque insignifiante. — Parmi les filles élevées par cette famille l'une est entrée dans la Congrégation de la Présentation et est actuellement maîtresse d'école dans une partie de la mission récemment ouverte à l'évangélisation. Deux autres sont maîtresses d'école dans mon district. L'une notamment enseigne dans la ville de T'song-ming où

elle a une trentaine d'élèves dont quelques-unes ont 18 ans. Elle fait ainsi une rude concurrence aux écoles officielles de la ville, car peu de femmes sont aussi lettrées qu'elle et pour ses élèves elle ne ménage ni son temps ni sa peine. Cela ne l'empêche pas de tenir la comptabilité de l'orphelinat. — Voilà les fruits de l'œuvre de la Sainte Enfance.

J'ai écrit cette lettre pour vous témoigner ma reconnaissance. Pourtant il n'y a que Dieu qui puisse vous récompenser pour le bien que vous avez permis de faire aux enfants de cette pauvre chrétienté dont j'ai parlé plus haut. Je le prie donc de tout cœur de répandre sur vous ses meilleures et ses plus abondantes bénédictions.

Tout à vous en N.-S.
J. Vénel.

MISÈRE ET SUPERSTITIONS.

(Extrait d'une lettre du P. Doré au P. Maujay).

District de Kao-liéou.

« ... La misère est au comble dans nos contrées; une petite moitié de la population est partie vers le Sud-Ouest, pour quêter un peu de pain, et ceux qui restent, souffrent beaucoup de la famine... Les mandarins ont annoncé à grand son de trompe qu'ils allaient distribuer d'abondants secours à tous les malheureux. Les délégués ont succédé aux délégués; des commissaires ont été nommés pour parcourir les campagnes, et notables en tête, ces envoyés spéciaux tracèrent solennellement un cercle à la chaux sur le mur des maisons dont les habitants devaient être secourus. Ces bons paysans jubilaient déjà; les promesses étaient merveilleuses. Hélas! le temps s'est chargé de montrer jusqu'à l'évidence toute la fourberie de cette administration véreuse. D'abord on élimina la moitié des familles désignées par le délégué, sous prétexte que l'argent ne suffisait pas; ceux qui donnèrent de l'argent aux tipao (maire, garde-champêtre) et aux sbires des tribunaux furent inscrits sur la liste définitive; les autres furent rayés. Premier mécompte. L'argent promis fut plus du triple de l'argent donné. Second mécompte.

» Enfin pour clore sans dissonance cette campagne charitable, on vient d'envoyer des céréales imbibées d'eau; les paysans réquisitionnés pour le transport des grains, chargent sans méfiance, blé, maïs, et..., puis après 2 journées d'un voyage pénible, les voilà arrivés aux marchés désignés. On décharge les céréales, on les

mesure, il manque plusieurs boisseaux par char. Les satellites hurlent, font main basse sur les chars et les bœufs des paysans pour suppléer au déficit constaté. Le soleil avait tout simplement séché ces grains et nos pauvres campagnards victimes de la fraude des gens des tribunaux se voient poursuivis, molestés après avoir peiné jour et nuit pour ces transports. On accuse aussi le sous-préfet de Chou-yang d'avoir forcé moralement tous les gros propriétaires de sa sous-préfecture à lui verser de très grosses sommes d'argent, soi-disant pour secourir les affamés. On porte à 60.000 piastres au moins l'argent ainsi recueilli. Il a exigé d'un seul richard 8.000 piastres et d'un autre 4.000. Tout cet argent entré au tribunal n'en sortira plus. On a attendu les secours promis de Nanking pour en distribuer une partie plutôt en guise de trompe-l'œil. En attendant, la population meurt de faim et en haut lieu on écrit des relations superbes sur les distributions en argent et en nature, prodiguées sans compter aux populations rurales. Il me faudrait au moins 500 piastres pour porter secours aux familles chrétiennes les plus miséreuses et je n'ai que le désir hélas! Mes pauvres chrétiens errent jour et nuit par les chemins pour trouver un maigre morceau de pain; après eux se traînent nombre de petits enfants déguenillés et pour trouver leur subsistance, ils doivent s'en aller au loin, car dans toute notre région personne ne fait d'aumône. Je connais des richards qui possèdent 4 ou 500 arpents de terre qui n'ont pas assez d'argent pour nourrir leur famille et relever leurs maisons rasées par l'inondation.

» Mes écoles sont combles; aujourd'hui, 15e jour de la rentrée, tout est plein comme un œuf et plus d'un tiers reste à venir. En guise de dortoir, j'ai une seule travée de maison, c'est-à-dire une seule chambre de 15 pieds de large sur 11 de long. Dans cet espace resserré se trouve : le lit du catéchiste et plus de 50 élèves : comptez les puces si vous pouvez! Une couche de paille étendue sur la terre et recouverte de vieilles nattes sert de couchette à mes pensionnaires; de lits, il n'est plus question : tout a été emporté par l'eau et je ne sais quand nous pourrons réparer ce désastre.

» ... J'ai fait ici la connaissance d'un nouveau poussah, nouveau pour moi, s'entend; c'est le fameux « *Yen Koang pou sah* » : « *la lumière des yeux.* » J'avais bien vu ce nom-là, mais je n'avais pas encore étudié la pratique de son culte. Pendant la quinzaine qui a précédé le nouvel an chinois, j'ai comme par le passé parcouru les rues de la ville, fouillé toutes les boutiques des marchands d'images pour voir si je ne trouverais pas quelque spécialité dans ces nouveaux pays. J'ai été frappé par cette représentation de Yen-

Koang-pou-sah tenant entre ses deux mains un œil. J'ai fait l'emplette d'une image de ce personnage fort vénéré ici pour les maux d'yeux.

» Il suffit de lui brûler de l'encens, d'allumer deux bougies devant son image et de se prosterner en demandant son assistance, pour être guéri radicalement, disent les païens. C'est probablement pour cela qu'il y a dans nos contrées tant de gens qui ont mal aux yeux. C'est surtout à l'époque du nouvel an que son culte se montre dans son universalité. Presque chaque famille plante une longue perche ornée de branches de sapin; à cette colonne de verdure on suspend quelquefois une lanterne. Pourquoi ces frais de décor? Voici: ceux qui ont les yeux en bon état et qui recommandent à Yen-Koang-pou-sah la conservation de leurs yeux érigent une colonne de verdure devant leur porte, mais n'y suspendent pas de lanterne pour la raison bien simple qu'ils y voient clair! Ceux au contraire qui ont les yeux malades font vœu à cette divinité d'allumer chaque soir une bougie dans la lanterne suspendue au mât enguirlandé de verdure et cela pendant 32 jours, à partir du dernier jour de l'an jusqu'au 2e jour de la seconde lune. Cela s'appelle le vœu des 32 bougies en l'honneur de Yen-koang. Près de Kao-liéou, à 10 lys au nord, se trouve une pagode du Pousah de lumière oculaire. Une bonne moitié de la population élève un mât d'honneur à l'époque du nouvel an; j'ai vu des villages entiers ainsi pavoisés... »

Pour vous montrer que certains Pères sont pratiquement plus éloignés de Chang-hai que les scolastiques d'Ore, dans cette même lettre le Père écrit :

« Votre carte postale a mis *51* jours pour faire le voyage à Kao-liéou; quant à l'image que vous avez eu la charité de m'envoyer elle est restée en route. Jusqu'à Sou-tsien, tout va bien; mais à partir de là, c'est la vieille Chine : chacun veut voir la correspondance; mes lettres m'arrivent éventrées, mes paquets allégés, etc.... »

A travers le Ngan-hoei.

PREMIERS MINISTÈRES D'UN DÉBUTANT.

(Du P. Couturier).

Avril-mai, 1910.

CECI n'est pas un journal; ce sont quelques impressions d'un nouveau missionnaire.

Samedi 23 avril. — Je suis seul au T'ien-tchou-t'ang (temple du Seigneur du ciel) de Ngan-k'ing. Le P. Lémour désirait faire la visite complète de sa section, mais des affaires et la prochaine arrivée de Monseigneur qui s'arrêtera ici au retour du Synode de Han-keou l'ont empêché de mettre son projet à exécution. Cependant comme on annonçait que la façade de l'Eglise de Ts'ien-chan avait besoin de réparation, le Père Ministre est parti hier vendredi et ne doit revenir que mercredi prochain.

Bien que je ne sois qu'un très modeste petit vicaire, je suis donc depuis hier maître de céans, et je puis faire faire aux amis que j'appelle des extrémités de l'Europe la visite du beau T'ien-tchou-l'ang de Ngan-k'ing. Commençons par l'Eglise. A l'intérieur, elle est tout entière aménagée à la chinoise; avec son chœur surélevé de 3 marches au-dessus de l'espace réservé aux fidèles, avec ses cinq autels, et ses vingt colonnes de bois qui soutiennent le plafond artistement divisé en caissons, l'église de la capitale du Ngan-Hoei a vraiment grand air.

La maison est grande et bien construite : qu'on en considère les matériaux ou l'ordonnance, il faut la placer immédiatement après les maisons de Chang-hai et celle de Ou-hou. C'est une maison double à un étage, qui comporte au rez-de-chaussée : salle à manger, quatre chambres, une petite chapelle, la chambre du séminariste en expériment, un magasin; moyennant finances, les missionnaires des districts peuvent ainsi s'approvisionner de nombre d'objets utiles. Au premier, un autre magasin, six chambres, une salle de récréation et une tribune qui communique avec l'Eglise.

Devant la maison, il y a un beau jardin, dont la perspective se termine par un kiosque, un T'ing, qui abrite une statue de l'Immaculée-Conception.

Je suis seul, et passablement muet. Mais malgré l'absence du Père Ministre, à côté de moi, la maison est bien vivante, et la ruche bourdonne. Les élèves de l'école, petits et grands, sont plus de 60; ils ont quatre maîtres ou Sien-cheng; pour compléter le personnel du T'ien-tchou-t'ang, il faut ajouter le catéchiste du Père, le sacristain, qui est en même temps mon professeur, et 8 domestiques dont un portier, trois cuisiniers, quatre hommes à tout faire : ceux-ci font le jardin, soignent les mules, accompagnent le Père dans ses voyages et portent ses paniers. Comme de juste l'un d'eux est absent et accompagne le P. Lémour à Ts'ien-chan.

Donc le matin de ce jour, 23 avril, pendant que, dans le chœur de l'Eglise, agenouillé à mon prie-Dieu, je commence mon action de grâces, les trois Présentandines qui dirigent l'école de filles,

me font demander de les confesser. Confiance! mon bagage chinois est encore bien léger, et puis ce sont de bonnes chrétiennes qui peuvent attendre le retour du Père. Déjà, il est vrai, j'ai baptisé trois enfants et un adulte; j'ai donné la bénédiction nuptiale à un jeune ménage chinois. Mais ce n'est pas la même chose. Aussi ma réponse est vite donnée : Je ne puis confesser.

Toujours, samedi 23 avril, leçons de chinois, le matin; leçons de chinois, le soir. Je travaille spécialement l'examen de conscience en suivant l'ordre des dix commandements.

Il est environ cinq heures, quand un grand élève de l'école, un futur séminariste, arrive dans ma chambre et me dit : « Cheng-fou pan chen kong; Père, je me confesse. »

Après quelques hésitations, je me décide et lui dis de se trouver à la petite chapelle à 6 h. 20.

A 6 h. 1/4 on vient me chercher : « Père, voulez-vous descendre? » J'entre à la chapelle; une dizaine d'enfants, à genoux sur de petits bancs sans accoudoirs, m'attendent pour la confession. Je fais une petite prière avant de commencer. Avant de m'asseoir je leur recommande de parler lentement.

Ils passent tous; — et ce n'a pas été trop mal, Dieu merci!

Dimanche soir. Le temps est gris; il pleut à verse; j'ai promis au cuisinier d'aller voir sa femme qui est malade. Un peu avant 4 heures un courrier arrive : « Père, la femme de Siao-Wang est très malade; il faut aller la voir. » Je fais séller « Capricieuse »: un domestique prend le panier à Extrême-Onction; j'emporte ma roupe d'hiver; mon casque colonial m'abrite la tête; vite en route sous la pluie.

A la sortie de la ville, je suis poursuivi par un gamin en haillons qui ne cesse de me répéter pendant dix minutes : « Vieux monsieur, donnez-moi des sapèques. » La pluie est toujours forte; les chemins sont de boue; je pense à la brave femme que je vais extrémiser et n'ai guères le goût de faire de la poésie en longeant le beau Kiang qui devant Ngan-k'ing a bien un mille de large.

7 lis sont vite parcourus; j'arrive à la maison de la malade, une sorte de paillotte qui comprend trois pièces. Dans la première, il y a plusieurs hommes, et plusieurs femmes; j'ouvre le panier à Extrême-Onction. La femme de Siao-Wang est sans connaissance; elle est couchée dans le lit chinois classique, avec ses montants, son plafond de bois, sa moustiquaire, et roulée dans sa couverture. L'endroit est obscur; la fenêtre, étroite; le jour baisse. Siao-Wang m'éclaire avec une lampe fumeuse qui ne donne guères de lumière.

Je donne l'absolution, l'Extrême-Onction, et l'indulgence *in articulo mortis.*

Après une prière des assistants, je bois quelques gorgées de thé chaud et reprends sous la pluie la route de ma capitale.

Depuis la malade va mieux.

30 avril. C'est le 30 avril que « l'Alger », commandant Delzons, est arrivé devant Ngan-k'ing; il en est reparti au matin de l'Ascension.

Les officiers, dont deux anciens de Jersey, ont vu le gouverneur le lundi matin, puis sont venus à la résidence. J'ai assisté à la visite rendue au commandant sur l'Alger même par Tchon-kia-pou, gouverneur de la province du Ngan-hoei. Donc, le mardi 3 mai, vers 3 heures de l'après-midi, la canonnière du gouverneur, à laquelle était pour ainsi dire soudée une grande barque chinoise, quittait le ponton qui touche la ville, et traversait le fleuve pour rejoindre « l'Alger », embossé non loin de la rive opposée.

Le commandant attendait ses hôtes à la coupée; un piquet de marins étaient là pour rendre les honneurs. Le gouverneur avait comme suite officielle : le Tao-tai des affaires étrangères à Ngan-k'ing, M. Yu, interprète, et un préfet en exspectative, actuellement en résidence dans nos murs.

Tous ces messieurs et le P. Lémour étaient en habits mandarinaux de printemps, où domine le violet foncé, et portaient le chapeau chinois, très léger, blanc, avec, comment dirai-je, un flot d'aigrettes rouges retombant librement sur la coiffure.

Et moi! j'étais simplement en soutane et en roupe d'été. On entrevoit le moment où, la soutane dominant de plus en plus, les habits mandarinaux feront place au manteau ecclésiastique romain. Malgré mon pauvre costume, au milieu de la conversation très aimable, mais banale, le gouverneur demanda au P. Lémour qui j'étais; quelle face pour moi! j'ai vu un gouverneur...... de près... et il a parlé de moi.

On a parlé marine, baromètres, électricité, observatoire de Zi-ka-wei. Puis on est passé à la salle à manger, pour boire le champagne. Le gouverneur a souhaité au commandant d'être amiral; et le commandant a fait des vœux pour que le gouverneur devienne vice-roi. Après quoi on revient encore passer quelques instants au salon du commandant; puis départ des invités. Le gouverneur repasse sur sa canonnière. Pendant qu'il s'éloigne, il est salué de 15 coups de canon.

Depuis mes premières confessions, depuis « l'Alger », j'ai été voir les imposantes collines de Koang-tsuen (300 mètres environ, à 35 lis d'ici).

Je fais toujours des progrès en chinois; en voici la preuve : « Lao-pan, ma vieille planche » veut dire mon mari : et « Chao-kouo, qui chauffe la marmite », veut dire ma femme, n'est-il pas vrai que le langage familier ne m'est plus tout à fait étranger?

UN CIMETIÈRE CHINOIS.

(Extrait d'une lettre du P. de Lapparent.)

Chang-hai, 19 avril 1910.

... Le 7 avril une dizaine de cercueils étaient déposés en désordre à 100 mètres de ma fenêtre; (il faut savoir que j'habite une maison située sur le bord d'un immense cimetière pour indigents). Pourquoi? Parce que le 7 est le lendemain du 6; or le 6 c'était le *h'ing-ming* (brillante clarté), une des principales divisions de l'année chinoise. C'est au h'ing-ming que recommencent activement les travaux des champs. C'est au h'ing-ming que les païens vont faire des sacrifices devant les tombeaux, et y brûler des taëls en papier pour enrichir les morts. C'est aussi à cette date qu'il faut renouveler les baux dans les dépôts de cercueils.

Les dépôts de cercueils sont d'immenses hangars où sont alignés, dans leurs cercueils, les morts qui n'ont pas encore été enterrés pour des causes diverses, par exemple parce qu'il faut attendre une occasion pour les transporter dans leur province, ou bien parce qu'on n'a pas encore acheté un terrain pour la tombe, ou bien parce qu'on attend qu'il y ait un autre mort dans la famille pour faire les deux enterrements à la fois, etc... etc.

Il faut payer chaque année une somme assez élevée à l'administration du dépôt. Si la somme n'est pas payée, l'administration met les cercueils dehors, comme on met à la porte des locataires insolvables. Ces 10 ou 12 cercueils étaient donc expulsés d'un dépôt. Je me demandais si on allait les laisser là longtemps, mais dès le soir, il est venu des fossoyeurs. Fossoyeurs, c'est une manière de parler, ce serait plutôt montoyeurs qu'il faudrait dire, car ils ne creusent pas de fosses, ils font des montagnes en prenant de la terre tout autour du cercueil déposé sur le sol et en le recouvrant plus ou moins. Pour les riches, ces montagnes dépassent la hauteur d'un homme. Pour les indigents, ce n'est guère plus haut que des taupinières; 8 à 10 centimètres de terre tout au plus au-dessus du couvercle; et souvent quand tombe une forte pluie avant que le gazon ait eu le temps de pousser, les planches apparaissent.

Je vois aussi çà et là, dans ce cimetière, où parfois je vais

dire mon bréviaire en méditant sur la mort, des cercueils éventrés, des crânes ou des côtes qui se promènent. Mais c'est plutôt l'exception; en somme le cimetière est suffisamment bien tenu, et il n'y a pas à se plaindre qu'on ne fasse pas assez pour les corps. Pour les âmes c'est autre chose, hélas!

Cette route, où je demeure, conduit aussi au cimetière des mahométans. Là pas de cercueils. On porte le cadavre (recouvert d'étoffes) sur une civière et on le jette dans une fosse commune, paraît-il. Je n'ai pas vu. J'ai vu seulement passer les civières, et les porteurs interrogés ont répondu : « *Wei-wei-kio* » (religion de Mahomet).

Le long du cimetière des indigents, il y a un fossé plein d'eau. Il faut le longer pour aller à un hôpital voisin. Quelle eau! Je passe là chaque dimanche matin en allant dire ma messe à l'hôpital, et j'ai peur d'y prendre un bain depuis que l'aventure est arrivée à un de mes collègues. Lui, c'était un soir d'hiver, à 8 h., il revenait de donner l'Extrême-Onction à un mourant. Il était accompagné de deux domestiques sans lanterne. Nuit noire; pire que cela, une lampe électrique brillant sur la route voisine lui aveuglait les yeux et l'empêchait de voir à ses pieds. Aussi il tomba dans ce fossé très profond, aux bords abrupts. Un des domestiques se mit à pousser des cris d'effroi; l'autre se jeta courageusement dans ce liquide sale et glacial pour sauver le pauvre Père qui en avait déjà bu, était embarrassé dans sa robe de fourrures et ne touchait pas le fond. La Providence a fait qu'ils ont pu tous deux remonter sur le bord et qu'il n'en est résulté ni fluxion de poitrine, ni congestion. Alors, même en plein jour, je me tiens sur mes gardes...

JAPON.

HUMBLES DÉBUTS.

(Du P. Boucher.)

To-kio, 1er avril 1910.

LE jour de Pâques, il y avait 33 chinois à la messe de 9 h., dite pour eux, avec sermon. A 10 h. j'ai aussi prêché en français pour les européens, et un bébé chinois, dont la mère était restée là pour avoir la journée complète, a fait un tel tapage au moment le plus pathétique que j'ai dû m'arrêter.

Nos deux nouveaux Pères étudient le japonais avec ardeur. Le P. Engelen va enseigner l'allemand six heures par semaine à l'école allemande « Middle-School ». C'est excellent pour l'initier au caractère japonais. Le T. R. P. Général pousse à ce que l'on se hâte, et prépare les fonds pour cela.

Une douzaine d'étudiants viennent le dimanche, en bande, parler religion en français ; et quelques-uns viennent pendant la semaine. Le P. Dahlmann en reçoit un ou deux pour l'allemand ; ce sont d'humbles commencements.

VISITE DE MGR CHATRON A ZI-KA-WEI.

(Du P. Haouisée.)

Zi-ka-wei, 10 mai.

Vous aurez vu signalé dans les « Nouvelles de Chine » le passage à Zi-ka-wei, de Mgr Chatron, évêque d'Osaka. Il rentrait de Hong-kong où il avait passé quelque temps au sanatorium pour soigner *le béribéri*, et le soir même il se rembarquait pour le Japon. J'ajoute quelques bribes de conversation : sur sa maladie d'abord... Le béribéri est généralement peu à craindre pour les européens : lui, il l'a gagné, nous disait-il, pour avoir mangé pendant 30 ans du riz. Cette maladie, qui fait déjà tant de ravages en Chine surtout pendant les mois de août-septembre-octobre, en fait encore bien plus au Japon. Monseigneur prétendait que durant la dernière guerre le béribéri avait fait plus de victimes que les balles russes : des régiments entiers étaient mis dans l'impossibilité de marcher. Le frère infirmier me disait l'autre jour avoir vu à l'hôpital un jeune homme atteint de la maladie : on l'aurait cru paralysé de tous les membres ; impossible de porter sa main à la bouche. Monseigneur nous avouait avoir beaucoup souffert ; pendant la demi-heure de la messe il lui semblait n'avoir plus de peau sous les pieds... Dernièrement dans une conférence de médecins d'extrême Orient on a étudié spécialement le béribéri, cherchant ses causes et les moyens d'y remédier. Monseigneur s'est fait envoyer la consultation mais pour constater qu'on ne savait pas ce que c'était au juste...

Sur l'apostolat au Japon, dans sa mission... Il devient de plus en plus difficile... la vie matérielle est très chère ; par suite difficulté de joindre les deux bouts et de développer les œuvres. Ils reçoivent par mois 21 piastres, là-dessus il faut en défalquer 10 pour un boy ; reste 11. Or le prix des denrées est fort élevé (un poulet, 1 piastre ; un œuf, 4 sous). Aussi, disait Monseigneur, regarde-

t-on à deux fois avant de se payer un poulet. Pourtant, ajoutait-il, cela n'est rien. Si le côté spirituel était plus consolant, on se contenterait volontiers de riz. Mais, hélas! c'est tout le contraire, c'est terriblement ingrat. L'orgueil aveugle ces pauvres japonais : les russes sont chrétiens et pourtant nous les avons battus, à quoi bon embrasser la religion chrétienne? Leur dieu, c'est l'épée. Il nous citait tel Père qui après avoir prêché toute une année, avoir vu beaucoup d'auditeurs remplir son église, n'avait administré que deux baptêmes. Dans tout le diocèse d'Osaka on compte à peine 4.000 chrétiens, chiffre dépassé ici dans tel simple district... Les écoles marianites sont pourtant très prospères, mais la bonne influence qu'elles exercent sur leurs enfants est hélas bien contrecarrée par le milieu des écoles supérieures où ils doivent terminer leurs études et plus encore par les familles elles-mêmes. Et dans les campagnes, pourquoi l'évangélisation n'est-elle pas plus facile? C'est que les pauvres catéchumènes qui ne demanderaient qu'à se faire chrétiens, sont victimes d'un vrai boycottage par les gens influents de l'endroit. Ce n'est plus la persécution sanglante mais une autre pire encore.

On laisse de moins en moins les chinois s'introduire dans le pays : on les redoute comme accaparant l'influence où ils se trouvent, comme réussissant mieux, pour l'agriculture tout spécialement.

NÉCROLOGIE.

QUELQUES SOUVENIRS DU P. LÉARD

Le vendredi 3 juin, fête du Sacré-Cœur, le Père ayant eu un premier crachement de sang, demande qu'on veuille bien l'avertir à temps, quand le danger viendra.

Le docteur ayant déclaré que le danger n'était pas immédiat, le Père ajoute : « J'aurai ainsi le temps de mieux me préparer. »

Il dit aussi ce jour-là : « C'est aujourd'hui la fête du Sacré-Cœur, il m'accorde une grande grâce... »

Il demande au P. Recteur la permission de léguer à sa mère son crucifix et son chapelet; puis il reprend :« Est-ce mieux de ne rien demander?... »

Le lundi, 6 juin à 9 h. du matin, il reçoit le Viatique et l'Extrême-Onction. Averti dès avant la cérémonie que toute la communauté n'y assisterait pas, pour lui éviter à lui-même toute fatigue, il prie

le P. Recteur de communiquer à tous les Pères et Frères ces quelques mots :

« Je demande pardon pour mon défaut de charité — pour mes manquements aux règles, — pour tout ce qui dans mes conversations a pu scandaliser. Si je meurs, j'offre ma mort pour l'Eglise — pour la Compagnie, pour la Province, — pour la Maison Saint-Louis. Si je souhaite de vivre, ce n'est que pour servir l'Eglise mieux que je ne l'ai fait. »

Pendant sa maladie, il parla souvent de l'Eglise et de la docilité que lui doit un enfant de la Compagnie.

« Il y aurait un bel ouvrage à composer, dont le titre serait « Les bienfaits intellectuels du Magistère de l'Eglise, au point de vue philosophique ». Si je vis, je voudrais le faire ».

« Que c'est mal de critiquer l'Eglise, le Pape, les Congrégations romaines, la Commission biblique!... — L'Eglise, tout est là!... J'aime l'Eglise, j'aime le Pape... »

Il répéta souvent : « Cupio dissolvi et esse cum Christo. »

« Aidez-moi à prier! Je ne puis pas prier. Je voudrais prier, prier toujours, prier jusqu'à mon dernier soupir. Et lorsque j'aurai perdu connaissance, je voudrais que mon dernier mot soit un acte d'amour et de contrition. »

« J'ai honte! On m'a frictionné avec de l'eau de Cologne! Notre-Seigneur sur la croix n'a pas été traité ainsi. J'ai honte! Il vaudrait mieux me laisser souffrir... » — Il dit cela avec larmes.

« J'offre ma vie pour la Maison Saint-Louis, pour que l'amour et la charité y soient de plus en plus grandes. » — Puis se reprenant : « Oh! ce n'est pas une critique! »

« Je me détache de tout; je pense au ciel. J'y pense trop peut-être. — Est-ce une imperfection? »

Après un petit accès de toux, il demande : « un peu d'eau! — Est-ce une imperfection que d'en demander de moi-même? »

Après avoir pris sa potion : « Ce n'est pas du vinaigre, cela, comme en a eu Notre-Seigneur. »

Le soir, veille de sa mort : « Je suis tout heureux! Je meurs dans la Compagnie, je meurs sur le sein de la Compagnie, avec toutes ses idées, toutes, sans exception! — Ce sont celles de l'Eglise. »

QUELQUES DÉTAILS SUR LA MORT DU P. JOACHIM CHEVALIER.

Le dimanche, 31 juillet 1910, le P. Joachim Chevalier ne se portait pas moins bien qu'à l'ordinaire; après les offices de l'Eglise

et un peu de repos, il avait déjeuné dans la famille de M. de la Touche, son ami, assistant de la douane et temporairement commissaire. Dans la soirée, avant le souper, le Père avait reçu chez lui quelques amis pour la fête de St-Ignace.

Le lendemain matin, 1er août, il écrivit un billet à M. de la Touche, lui disant que la nuit avait été mauvaise, et le priant de venir en compagnie du docteur; il resta dans sa chambre et ne célébra pas la messe.

Le docteur, amené par le commissaire, jugea que la digestion du souper n'avait pas été bien faite; il ordonna un vomitif et une purgation.

Dans la journée, il n'y eut rien d'extraordinaire, sinon que le Père souffrait, était faible et ne respirait qu'avec peine. Le docteur vint plusieurs fois, ainsi que M. de la Touche. Jusqu'au soir aucun symptôme inquiétant ne se manifesta; aussi personne n'eut l'idée de faire venir de Tai-yang le P. Laurent Tsang, ni d'arrêter à la station le P. Gibert qui, revenant de Chang-hai se rendait à Nan-king.

Le soir, le Père tomba dans un état comateux. Le docteur lui fit des injections, et par un mouvement des mains sur la poitrine. chercha à faciliter la respiration; il déclara que le mal était très grave, que la mort n'allait pas tarder, et que si le Père revenait à la santé ce ne serait que pour 2 ou 3 ans; encore resterait-il en partie paralysé.

Vers 10 h. 1/2 le docteur constata la mort.

Le lendemain, dans l'après-midi, le P. Lemercier, assisté du P. Gibert et du P. Laurent Tsang, mit le corps en bière: le cercueil fut déposé dans l'église.

Le mercredi, à 8 heures, le P. Platel célébra la messe de requiem: les trois autres Pères y assistaient en surplis. Le consul d'Angleterre, le commissaire de la douane, le général tartare, et tous les mandarins de Tcheu-kiang: tao-tay, préfet, sous-préfet, etc., étaient présents en habits de cérémonie; huit belles couronnes étaient déposées sur le cercueil.

Le F. Joseph Cloérec.

(1829-1910).

Le 5 mars, 1910, au collège N.-D. de Bonsecours, mourait pieusement le F. Joseph Cloérec. Il était né à Arradon (Morbihan) le

20 février 1829; il venait donc de commencer sa 82e année. Il n'y a dans cette longue vie aucun événement extraordinaire à signaler; il convient cependant de consacrer quelques pages à cet humble frère qui a servi Dieu avec tant de courage, et qui au dire de tous ceux qui l'ont connu, mérite bien d'être appelé un saint Frère.

Joseph Cloérec entra au noviciat d'Angers, le 28 septembre 1855, et deux ans plus tard, il prononça ses premiers vœux à Laval, le 29 septembre 1857.

Dès le commencement de sa vie religieuse, il se fit remarquer par son esprit surnaturel, et par son ardeur au travail. Avant d'entrer en religion, il avait été boulanger; dans la Compagnie il remplit surtout l'office de cuisinier, ainsi que celui d'acheteur et de dépensier. Il était du reste prêt à se rendre utile en toutes choses et bon à faire tous les métiers : maçon, charpentier, forgeron, peintre, jardinier.

Jamais il ne craignait sa peine : un soir, comme il avait fait de la pâtisserie très tard, ce qui lui arrivait de temps en temps à cause de ses multiples occupations, vers minuit, il voulut rentrer dans sa chambre. Arrivé à sa porte, il essaya mais en vain de mettre la clef dans la serrure; accablé par la fatigue, il tomba à terre et s'endormit profondément. Par bonheur un de ses voisins. ayant entendu du bruit, se leva et trouva le bon Frère étendu. tenant encore sa clef à la main; il lui ouvrit sa chambre et le fit coucher.

Ce fut le 2 février 1866 que le F. Cloérec prononça ses derniers vœux à la rue de Sèvres entre les mains du R. P. de Ponlevoy, Provincial. Quelques jours plus tard il était envoyé à Angers, où il devait rester douze ans de suite.

En 1871 il fut nommé manuducteur des novices coadjuteurs : dans cette charge, il montra sa bonté et sa fermeté, sachant reprendre les frères avec douceur. Il allait à leur récréation les jours de congé, et causait avec beaucoup de simplicité: il parlait surtout de l'aveuglement des gens du monde qui ne veulent pas voir la vérité, oublient leur créateur et ne vivent que pour eux-mêmes. Au milieu des frères anciens il se livrait davantage et souvent avec gaîté, racontant de petites histoires édifiantes et amusantes.

Chargé de commander aux autres, il entendait bien pour sa part se montrer toujours très obéissant; si on lui disait : Le P. Ministre a dit de faire telle chose, il répondait invariablement : C'est bien. il faut toujours obéir.

Un Père qui arrivait à Angers en 1876 pour faire sa retraite

d'élection, conserve encore l'impression profonde que lui avait causée la vue du F. Cloérec. « J'allais, dit-il, d'après le règlement faire une visite au Saint-Sacrement à 5 h. 25 le matin, dans la tribune de la chapelle domestique. Le F. Cloérec servait la messe de 5 h.; j'étais toujours saisi en voyant ce grand frère tout habillé de noir. avec une grande redingote aux pans flottants, un gilet cachant toute la chemise, et une grosse cravate noire laissant dépasser simplement un petit bord de col blanc. Dès le premier jour, j'eus la curiosité de chercher au tableau des messes le nom de ce vieil enfant de chœur: Cloérec. — En effet, me dis-je, il a l'air d'un vieux druide breton! »

En 1878, il fut nommé acheteur et dépensier au collège de Poitiers. C'est là qu'après quelques années, Dieu lui réservait une douloureuse épreuve. Un jour qu'il travaillait à la forge, un morceau de fer l'atteignit à l'œil droit qui fut bientôt perdu. On pensa qu'en extrayant l'œil malade l'autre serait préservé: le bon Frère avait peu d'espoir, il laissa faire par obéissance.

Le 1er juillet 1888, il écrivait au R. P. Provincial : « J'ai attendu un peu longtemps pour vous donner des nouvelles du résultat de l'opération : je voulais savoir s'il y aurait du mieux ou du pire, mais je crois qu'en réalité, il n'y a ni l'un ni l'autre. Je peux encore remplir mes différentes fonctions, mais c'est tout à la rigueur et avec grande difficulté. S'il survenait tant soit peu de baisse, je ne sais à quoi je serais bon, sinon à exercer ma patience et celle des autres. Déjà la mienne est vigoureusement exercée par moments : la volonté inférieure est parfois comme submergée et écrasée d'ennui, de dégoût, d'inquiétudes au milieu des difficultés où elle se trouve et au souvenir de bien plus grandes encore dont elle se voit menacée. Mais grâce à Dieu la volonté supérieure est toujours sereine, contente et heureuse. La volonté de Dieu est pour elle le point de mire et la languette de la balance qu'elle veut toujours suivre et préférer à tout. — S'il est vrai que tous doivent porter leur croix, d'une manière ou d'une autre, il me semble que celles qui nous viennent directement de la divine Providence, tout embaumées de la main qui nous les envoie, sont préférables à celles de notre propre choix. »

Le bon Frère avait entrevu la terrible épreuve; son œil gauche peu à peu perdit la vue à son tour. Au reste la cécité était une infirmité de famille, son père en avait été atteint. En 1889, le F. Joseph devint donc complètement aveugle : il allait vivre ainsi, privé de la lumière, pendant vingt ans.

Cette année même, il passa du collège à la résidence de Poi-

tiers, puis à Angers; de là, en 1901, au moment de la dispersion, il fut envoyé à Jersey, au collège N.-D. de Bon-Secours, où il restera jusqu'à sa mort.

Sa cruelle infirmité allait devenir pour lui une occasion de sainteté. « Le Bon Dieu, disait-il, me l'a envoyée pour me forcer à être un homme intérieur; j'aimais trop la vie extérieure. »

Homme intérieur, homme de Dieu, homme de prière, il l'a été dans toute la force du terme. De plus en plus, il s'est détaché de la terre, et il a fixé sa pensée et son cœur dans l'éternité. L'éternité! c'était l'objet de ses méditations continuelles, il aimait à en parler en récréation, et surtout dans ses entretiens particuliers avec ceux qui le visitaient, Si ceux-ci, trouvant le sujet un peu austère, essayaient d'autres pensées, bientôt le F. Cloérec y revenait. Lorsqu'il apprenait que quelqu'un avait quitté la Compagnie, il disait gravement : « Il n'a donc pas médité sur l'éternité! »

Pour lui, il tenait à sa vocation et il l'estimait comme son grand trésor; mourir dans la Compagnie, c'était la grâce des grâces. Il était particulièrement heureux quand il apprenait qu'un frère coadjuteur partait pour notre mission de Chine. « Je ne me rappelle pas, disait-il, qu'un seul des frères qui y sont allés soit sorti de la Compagnie. »

Lorsqu'il devint aveugle, il fut tenté de se rassurer à ce sujet. « Je suis sûr maintenant, pensa-t-il, de mourir dans la Compagnie, parce que aveugle comme je le suis, la Compagnie ne serait pas assez dure pour me renvoyer. » Mais, il s'aperçut vite qu'il pouvait y avoir là quelque présomption, renvoya cette pensée et accepta joyeusement l'épreuve, résolu à se sanctifier pour obtenir de Dieu la grâce de la persévérance.

Le bon Frère se jeta donc en Dieu : insensible désormais à toutes les choses de ce monde, il ne trouva plus de bonheur qu'à prier. S'unir à Notre-Seigneur, méditer sur les mystères de sa vie et de sa mort, demander son secours divin pour lui demeurer fidèle, ce fut là jusqu'au bout, le grand exercice de son activité. Il déclarait qu'il ne pouvait vivre sans penser à la croix du Sauveur et sans la porter avec lui. « Comment pourrais-je me réjouir quand je vois mon Sauveur sur la croix? » disait-il. — Le « *Gloria Patri* » était une de ses prières préférées; il s'en servait pour repousser les tentations. Souvent on l'entendait répéter cette prière, à haute voix même, car il se croyait seul. Après ses confessions, quand il reprenait son bâton et se dirigeait vers la porte, il commen-

çait tout de suite : *Gloria Patri et Filio et Spiritui Sancto.* Il avouait que cette prière lui revenait sans cesse à l'esprit.

Mais de plus le F. Cloérec avait une prière large, apostolique, qui embrassait tous les grands intérêts de Dieu et de l'Eglise. A son lever, qui avait lieu vers 2 h. 1/2 du matin, il disait tout de suite : « Cœur de Jésus, répandez vos bénédictions sur l'Eglise, sur le Pape, sur la Compagnie, sur tous ceux qui m'ont contrarié en quelque façon. » Sa toilette faite, il se rendait à la chapelle : ceux qui ont vécu avec lui se rappellent le bruit du bâton qui troublait le grand silence de la nuit, frappant les murs à intervalles réguliers et guidant le saint aveugle. Alors il faisait le chemin de la croix. Rentré chez lui, il récitait des chapelets jusqu'à sa méditation qu'il commençait à 4 heures : Chaque jour il disait trois rosaires, un pour le Pape, pour le P. Général et le P. Provincial; un autre en l'honneur des SS. Anges, de tous les saints et en particulier des saints de la Compagnie; le troisième était dit pour remplacer le Petit Office que le Frère récitait autrefois. Après sa méditation, il assistait à la sainte messe et faisait la sainte communion. Le dimanche il l'offrait en l'honneur de la Sainte Trinité aux intentions du Pape, le lundi en l'honneur du Saint-Esprit aux intentions du P. Général, le mardi en l'honneur des SS. Anges aux intentions du P. Provincial, le mercredi en l'honneur de saint Joseph aux intentions du P. Recteur; le jeudi il communiait pour honorer le Saint-Sacrement et priait pour ceux de ses frères qui lui avaient rendu le plus de services; le vendredi, c'était en l'honneur du Sacré-Cœur et pour les agonisants, le samedi en l'honneur de la Sainte Vierge et pour les âmes du Purgatoire. — Après le petit déjeuner, il retournait encore à la chapelle, car son désir était d'assister au plus grand nombre possible de messes. Il avait en effet une extrême dévotion à la sainte messe; il considérait avec admirtaion la vertu surabondante de ce grand sacrifice. Au *Sanctus*, il demandait à Notre-Seigneur de déposer sur l'autel tous ses péchés, tous ceux du monde entier, et surtout ceux des agonisants, afin que tout fût effacé par le sang divin. Désireux aussi d'aider, autant qu'il pouvait, les âmes du Purgatoire, il avait abandonné pour elles entre les mains de la Sainte Vierge toutes les indulgences qu'il pouvait gagner, et même les suffrages qu'on lui accorderait après sa mort. — Telle était la vie de prière de ce simple frère coadjuteur; aussi les supérieurs qui l'ont eu dans leur communauté avaient bien soin de lui recommander leurs intentions importantes, et ils le considéraient comme un homme précieux qui attirait sur leur maison les grâces et les bénédictions de Dieu. Pour

lui, il objectait que ses prières ne valaient rien, mais il suffisait de lui rappeler que nos prières n'ont de valeur que par les mérites de Jésus-Christ.

Au reste, non seulement ses exercices de piété, ses règles, tout l'ensemble de sa vie religieuse le pressaient de se sanctifier, mais encore les beaux exemples de foi que lui donnaient les membres de sa famille. En mai 1899, il perdit son frère Michel, qui avait été maire d'Arradon; voici ce que le Recteur de cette localité écrivait à ce propos au F. Joseph : « Dieu seul connaît le bien qu'il a fait dans la paroisse... Impossible de trouver un homme plus dévoué aux intérêts de l'Eglise. Je ne crains pas d'avouer qu'il a été mon bras droit pour toutes les œuvres religieuses de la paroisse. Toujours j'ai trouvé en lui un conseiller judicieux et un puissant auxiliaire. Aussi sa mort m'a profondément désolé; de pareils hommes ne se remplacent pas. Et comment exprimer sa piété? qu'il faisait beau le voir prier! Il passait presque toute la journée à l'église. Il entrait dès le son de l'*Angelus* et commençait son oraison; il communiait chaque matin et assistait à toutes les messes. Puis venaient les lectures pieuses, le chemin de la croix, le rosaire. L'après-midi était consacrée aux mêmes exercices. La visite au cimetière et la prière pour les morts avaient aussi leur heure marquée. Et cette piété ne s'est jamais démentie... Aussi le 12 mai on n'entendait qu'un cri général: Michel est mort! le saint est mort! »

Neuf ans plus tard, en février 1908, le F. Joseph apprenait encore le décès de sa sœur Mathurine, chrétienne admirable elle aussi, vrai modèle de piété, d'humilité et d'abnégation. Et le même Recteur d'Arradon qui lui communiquait les détails de sa pieuse mort, concluait son récit par ces paroles : « En vérité je serais tenté de vous féliciter d'avoir tant de saints dans votre famille. Le bon Michel, votre frère, quelle belle figure! sa sœur Anna, quelle personne également simple et droite! Et votre frère Julien, c'était le modèle du paysan breton, plein de foi et de piété. En Mathurine s'éteint une lignée de patriarches, inébranlablement attachés à l'Eglise et à notre sainte religion. »

On devine quelle ardeur généreuse le bon Frère devait puiser dans de si beaux exemples. Si ses frères et sœurs, restés dans le siècle, avaient servi Dieu avec tant de courage, que ne devait-il pas faire, lui, le dernier survivant de la famille, que Notre-Seigneur avait appelé à une vie de perfection? Aussi, fidèle à la prière comme il l'était, et le cœur tout rempli de l'amour de Jésus-Christ, il croissait de vertu en vertu. Quelle charité par exemple pour ses frères!

Il était attentif à ne les blesser jamais; si parfois quelqu'un lui tenait tête en récréation, il se taisait pour ne pas disputer.

Il remerciait avec effusion des services qu'on lui rendait; quand un frère lui servait de secrétaire pour sa correspondance, il lui promettait une communion ou un chapelet. — Vrai religieux, il veillait à garder les règles qu'il est si aisé de violer, la règle du silence par exemple, les petits détails de pauvreté et d'obéissance. Etant aveugle, il a toujours balayé sa chambre; si on s'offrait pour lui rendre ce service, il remerciait et disait qu'il pouvait très bien le faire lui-même. Il faisait son feu, et renouvelait lui-même sa provision de bois et de charbon. Un jour, à Jersey, il demanda au P. Ministre de faire sa photographie pour l'envoyer à sa sœur; ils ne s'étaient pas vus depuis cinquante ans, depuis son entrée au noviciat. Le P. Ministre se prêta bien volontiers à son désir; il le prit d'abord au repos, puis marchant, et il tira deux photographies de chaque pose. Mais le Frère n'en voulut recevoir qu'une seule, parce qu'il n'en avait demandé qu'une. Le Père eut beau lui dire qu'il lui permettait d'envoyer tout ce qu'il voulait : « Non, disait-il, j'ai demandé une photographie pour ma sœur seulement, pas pour mes nièces; ne m'en donnez pas d'autres. »

Que dire de son humilité? Il demandait quelquefois pardon à genoux au P. Ministre de ses divers manquements aux règles. — En récréation il était si ennemi de toute ombre de mensonge, qu'il était presque scandalisé quand un frère, par pure plaisanterie, déguisait sa pensée. Pour lui, il n'affirmait rien sans être bien sûr de ce qu'il avançait.

Tous ont remarqué et admiré son amour du travail. En dépit de sa terrible infirmité, il essaya toujours de se rendre utile. Non seulement il se chargeait de couper le petit bois qui sert à allumer le feu, mais à force de patience et de persévérance, il arrivait encore à façonner le bois ou le fer, à faire par exemple des chaises de jardin: Au collège de Bon-Secours, dans la plupart des chambres les boîtes à charbon sont l'œuvre du vieil aveugle. On devine que bien souvent, travaillant toujours dans la nuit, il se donna de rudes coups de marteau sur les doigts; mais cela rentrait dans l'exercice de la patience et de la pénitence, deux de ses vertus favorites. Les Frères qui ont vécu avec lui se rappellent avec admiration n'avoir jamais entendu une plainte sortir de ses lèvres: jamais de plainte sur sa cécité pourtant si pénible. Que de fois, circulant seul dans la maison, il s'est heurté la tête contre une porte! C'est à peine si l'expression de la douleur paraissait sur son visage, il s'arrêtait un instant, rectifiait sa marche et repartait.

Deux fois il lui est arrivé de tomber dans un escalier en pierre, il aurait pu se briser tête, bras et jambes : bien sûr les bons Anges veillaient sur lui! Ces tristes aventures ne l'ont jamais découragé d'aller et venir dans la maison. Jamais de plainte sur ses nuits sans sommeil qui étaient une de ses grandes épreuves. Jamais de plainte sur les souffrances que lui causait un eczéma qu'il a enduré pendant près de vingt ans. Jamais de plainte quand la fatigue se faisait sentir : au mois d'août 1908, il suivit la retraite annuelle donnée pour les Frères coadjuteurs à la maison Saint-Louis : il devait donc aller pour chaque exercice du collège de Bon-Secours à Saint-Louis, et remonter ensuite la colline. La distance n'est pas grande, mais ce voyage plusieurs fois répété pendant huit jours était fatigant pour un vieillard. Une fois, le Père qui le conduisait lui dit : « Vous devez être fatigué? » — « Oui, répondit-il, mais le Bon Dieu en a souffert bien d'autres. » C'est ainsi qu'il soutenait son courage. Au reste il ne se ménageait pas lui-même, il traitait sévèrement son corps et ne lui laissait guère de repos. Chaque jour, sauf les dimanches et jours de fête, il portait le cilice, et en dehors des grandes chaleurs il le gardait toute la journée. En outre il usait chaque soir et rudement d'une discipline de fer; mais son besoin de pénitence n'était pas satisfait : il imagina une autre discipline en fer également, effrayante, faite à la fois pour meurtrir et pour déchirer; c'était l'instrument des grands jours, il s'en servait pour s'offrir à Dieu en victime la veille des grandes fêtes.

Malgré cette dure vie, le F. Cloérec à 80 ans, conservait encore sa vigueur : il allait, gardant sa haute taille toujours droite, son pas ferme; sa démarche n'avait rien d'un vieillard; quand il entrait à la chapelle, on s'étonnait de le voir faire sa génuflexion d'un mouvement si aisé, menant le genou jussqu'à terre. Tel il sera encore trois jours avant sa mort. Sans une bronchite chronique qui le faisait bien souffrir de temps à autre, il était taillé pour vivre cent ans.

En juillet 1909, nous eûmes une alerte : la bronchite l'avait repris, il étouffait, se sentait épuisé, à bout de forces; le cœur était en mauvais état. On était à 8 jours des grandes vacances; le bon Frère ne demandait qu'à partir pour le ciel. Il disait au P. Recteur : « Ah! mon Révérend Père, je désire bien m'en aller avant le départ des élèves, car sans cela, si je meurs pendant les vacances, je vais vous causer bien de l'embarras! » Quel moribond fut jamais aussi accommodant?

Pourtant son heure n'était pas encore venue : le bon vieillard se remit, recouvra ses forces peu à peu; il quitta même l'infir-

merie, reprit son ancienne chambre, se remit à circuler comme avant, reparut encore au bûcher et à son atelier. Cependant la fatigue se faisait souvent sentir, on voyait bien que les forces baissaient; lui, qui était toujours si exact aux exercices de communauté, il arrivait en retard au réfectoire, oubliant l'heure ou surpris par le sommeil. Le jeudi 3 mars 1910, comme il se sentait plus affaibli, le médecin le mit au lit : le pouls était mauvais, une pneumonie était déclarée. Le soir, à 9 h., le bon Frère fit appeler le R. P. Recteur : il se sentait si faible qu'il craignait de s'en aller dans la nuit, il se demandait donc s'il n'était pas plus prudent de recevoir les derniers Sacrements. Cependant comme rien ne pressait, le R. P. Recteur le rassura, et pour le calmer il lui proposa une absolution. Le malade accepta bien volontiers. Le lendemain matin, vers 3 h. 1/2, il se leva encore et se rendit à la chapelle pour adorer le Saint-Sacrement, mais ses forces le trahissaient : il dut rentrer et se recoucher. Le médecin fut d'avis de ne pas différer davantage les derniers Sacrements; la cérémonie fut fixée le soir à 6 h. 1/2. La communauté se réunit à la chapelle pour accompagner le Saint-Sacrement jusqu'à la chambre du malade. Le bon Frère, qui avait toute sa présence d'esprit, avait eu soin de s'enquérir auparavant à quel moment précis il devait demander pardon de ses fautes. Aussi, avant de recevoir le Saint Viatique, il prononça distinctement ces quelques paroles : « Mes Révérends Pères et mes chers Frères, je vous remercie de la grande charité que vous m'avez toujours témoignée, et je vous demande pardon de toutes les fautes que j'ai commises contre mes règles et mes vœux, et de la mauvaise édification que je n'ai cessé de vous donner. Je me recommande bien à vos prières. » Le R. P. Recteur lui répondit quelques paroles d'encouragement, l'engageant à avoir une pleine confiance dans la bonté de Notre-Seigneur, puisqu'il avait été si patient dans l'épreuve et si fidèle à servir Dieu. Après quoi, il le communia et lui donna l'Extrême-Onction.

La nuit suivante, le malade fut calme, mais ne put dormir. Le lendemain matin, samedi 5 mars, la faiblesse était plus grande, la parole plus difficile : le cher malade baissait. Le R. P. Recteur lui demanda s'il pouvait s'unir au Bon Dieu par quelques prières, il répondit : « Oh! oui, continuellement! » Et en effet, on le voyait remuer les lèvres, tandis que sa main droite posée sur le lit égrenait son chapelet. Sa mémoire lui rappelait les mérites infinis de Notre-Seigneur en qui seul il mettait sa confiance, et la persévérance dans la Compagnie, grâce des grâces qu'il attendait de la miséricorde de son Sauveur. Un Frère coadjuteur l'invitant à

prier pour lui, quand il serait au ciel; le F. Cloérec lui dit : «Ah! c'est qu'il faut être pur pour entrer au ciel! » — « Vous pouvez avoir confiance! » — « Oui, j'ai bien confiance dans la miséricorde du Bon Dieu. » — Puis il exprimait sa reconnaissance d'avoir vécu dans la Compagnie : « que de grâces reçues! tant de messes, tant de communions! » Le R. P. Provincial se trouvait alors à Jersey, à Saint-Louis, mais empêché par la maladie, il ne put lui porter sa dernière bénédiction. Le P. Recteur dit donc au Frère : « Le R. P. Provincial est malade, il ne peut venir, mais il prie bien pour vous. » — « Je le remercie, reprit-il; oh! s'il eût pu venir jusqu'à moi, c'eût été une grande joie! » — En ce dernier jour, il eut un souvenir ému du livre du P. Jacques Terrien sur la mort dans la Compagnie. Tout ce qui avait fait sa vie : la pensée de la miséricorde infinie de Notre-Seigneur, l'amour de sa vocation, soutenait son âme dans le dernier combat.

Quand on lui disait : « Courage, mon bon frère, le Bon Dieu va vous délivrer bientôt! » il répondait avec calme : « quand le moment sera venu; » ou encore : « comme Il voudra! — quand Il voudra! » Il s'abandonnait pleinement à la volonté de Dieu. Le R. P. Recteur lui demanda s'il avait quelques recommandations à transmettre à ses neveux et nièces. « Oui, vous leur direz de prier pour moi! » — « Vous leur recommanderez aussi, n'est-ce pas, de vivre toujours en bons chrétiens? » — « Oh! oui, cela en première ligne; et puis qu'ils vivent toujours bien unis entre eux. »

Cependant la mort approchait; ce samedi, vers 5 heures du soir, le malade était plus assoupi et abattu, il entendait difficilement, la sueur perlait sur son visage, ses mains déjà se refroidissaient. A 8 h. 1/4, au lieu de se rendre aux Litanies, la communauté se réunit autour du mourant pour réciter les prières des agonisants. On venait de les terminer, quand il poussa deux ou trois légers soupirs; le saint aveugle venait de passer au lieu de l'éternelle lumière. Il mourait sans secousse, sans agonie, la main droite posée sur son crucifix des vœux, après avoir reçu tous les sacrements de la Sainte Eglise, qu'il avait tant désiré ne pas manquer, et entouré de ses frères en religion. Après avoir prié quelques instants, ceux-ci se retirèrent, touchés par le souvenir de cette vie si sainte et par le spectacle de cette mort si douce.

Quand il eut rendu son âme à Dieu, sur les lèvres de tous on ne recueillait que des paroles comme celles-ci : « C'était une vertu plus qu'ordinaire, — c'est un saint Frère, — c'est un saint qui vient de nous quitter! » Un de ceux qui l'avaient bien connu écrivait: « quel homme, ou pour mieux dire quel saint homme, et quel

modèle de frère coadjuteur! je n'en connais pas actuellement qui le surpassent en humilité, en simplicité, en recueillement. » Et un autre, qui l'avait souvent visité à Jersey, ajoutait : « Depuis que je suis dans la Compagnie, j'ai connu de bien saints frères et j'en connais encore. La race des saints n'est donc pas tarie; le F. Cloérec est bien l'un de ceux-là, et du haut du ciel il priera pour ceux qui l'ont aimé et aidé sur la terre! »

Le R. P. V. Delaporte.

Les lecteurs nous excuseront sans doute, si nous accordons à cette notice une ampleur un peu anormale. Le Père Delaporte n'est-il pas le fondateur des *Lettres de Jersey?* Il leur a donné la forme et l'allure qu'elles ont conservées après bientôt trente ans. Il en fut le premier rédacteur. Mais aussi la notoriété du poète et de l'écrivain, les exemples de piété et de patience, qui, durant sa longue maladie ont tant édifié la ville de Rennes, la grande affection dont il fut partout l'objet, exigent, ce semble, que nous dépassions un peu les limites d'un simple article nécrologique. On pardonnera aussi les longues citations empruntées à des œuvres inédites : ce sera une façon de remercier le poète du concours infatigable apporté à tant de fêtes intimes, où ses vers étaient le régal nécessaire, toujours attendu, toujours imprévu.

I

Marie Victor naquit à Saint-Vandrille (Orne) près de Séez, le 6 décembre 1846, dans un milieu modeste et chrétien. Il aimait plus tard à se redire qu'il avait, dès avant sa naissance, été consacré par sa mère à la Très Sainte Vierge. Il notera que, dans sa famille, on avait choisi le jour de l'Immaculée-Conception pour offrir le pain bénit: « Je vois là une des mille bontés de la Mère Immaculée sur moi et sur ma vie. » « Vous êtes vraiment l'enfant de la Sainte Vierge », lui dira au troisième an son Père Instructeur.

Discerné pour son intelligence et sa piété, entre les enfants de son âge, il fut envoyé au petit séminaire. Il y retrouva Marie. Le sanctuaire de N.-D. de Séez était à deux pas. La chapelle était la première église consacrée à l'Immaculée-Conception après la définition du dogme. La maison était célèbre dans tous les départements

de l'Ouest. C'était un des séminaires les plus florissants de France. Plusieurs des professeurs ont laissé un nom dans l'histoire de la pédagogie cléricale.

Il suffit de rappeler le fameux chanoine Maunoury, l'auteur d'une *Anthologie* grecque, aujourd'hui démodée, mais durant un demi-siècle classique dans tous les séminaires de France. Dès la sixième, Victor était signalé par lui comme « helléniste de grand avenir. » Il l'eut pour professeur de rhétorique, et noua avec son maître de cordiales relations que, seule, la mort interrompit longtemps après. Ce fut un élève brillant. Quand, trente ans plus tard, parurent ses premiers vers, un critique normand, le poète Gustave Levavasseur, n'eut qu'à prêter un peu l'oreille aux échos des presbytères. On lui parla de l'ancien séminariste comme d'un ardent écolier, à la fougue juvénile, à l'esprit indépendant, à la sève exubérante. Déjà il versifiait avec abondance. Rhétoricien, il était, dans les fêtes, les académies, les réceptions, l'interprète quasi officiel de ses camarades. Il garda longtemps rancune à Mgr Rousselet qui, après un compliment, lui demanda : « Est-ce bien vous qui avez fait ces vers là ? »

Grand liseur déjà, le poète Turquety l'enthousiasmait. Un jour on saisit parmi ses livres un André Chénier. Le cas était grave. Mais comment sévir ? Tout ce qu'il y avait de répréhensible avait été biffé par lui impitoyablement. Un brin romantique, comme il convenait, il saluait en V. Hugo son maître, mais aussi Ronsard, et plus encore... Millevoye. Et il chantait la lune, la mort, le crépuscule, les sylphes du soir, le désespoir, le doute, pêle-mêle avec l'ange gardien, la Sainte Vierge, les martyrs, l'Eucharistie. Ajoutons d'honnêtes épigrammes décochées aux héros du jour, Edmond About et Renan. — Tout cela était soigneusement copié en de petits recueils — l'un d'eux était intitulé, les *séminaristines* — qu'il conserva jusqu'au bout.

D'où lui vint la vocation religieuse ? Il ne s'en explique pas nettement dans ses notes. Mais on entrevoit l'influence de retraites prêchées par les Pères Chaignon et Foucault, la rencontre d'autres jésuites, la lecture d'une histoire de la Compagnie reçue en prix de catéchisme, l'influence de quelques condisciples. Le séminaire fournissait en ce temps-là de nombreuses recrues aux ordres religieux. Pour ne parler que des morts, les Pères Prampain et Bienvenu étaient condisciples et à peu près contemporains de Marie Victor. A ce dernier, son compagnon de troisième an, partant pour la Chine, il dira un jour :

Voilà vingt ans, un soir, sur la route fleurie,
A l'ombre des pommiers parfumés du printemps,
Nous cheminions, plongés dans notre causerie;
Nous cheminions tous deux, un soir, voilà vingt ans.
Au loin, sur les toits bleus, avec joie et mystère,
Trente cloches tintaient, deux à deux, trois à trois;
Les vieux clochers de Séez, immense monastère,
Semblaient des mâts géants à l'ancre sous la Croix.
Près des pommiers en fleurs, — corbeille rose et blanche —
Nous devisions du jour qui venait de finir;
Puis, dans ce tête-à-tête où l'enfance s'épanche,
En songeant au passé, nous parlions d'avenir.
Et vous disiez : « J'entends au cœur la voix divine;
Saint Ignace m'appelle et m'offre ses combats;
« Je pars... La foi m'affirme et mon âme devine
« Que, s'il est un bonheur, ce bonheur est là-bas!... »
Loin des pommiers normands tour à tour nous partîmes;
Car, moi, je vins aussi quand la voix m'appela.
Et nous avons trouvé, nous proscrits, nous victimes,
Que le bonheur existe, — et le bonheur est là!
Et déjà vétérans sous la sainte bannière,
Nous redisons, ensemble, en ce jour de l'adieu,
Une dernière fois, — hélas! c'est la dernière! —
Qu'il fait bon, qu'il fait beau, sous le drapeau de Dieu!

C'est le 24 décembre 1866, que Marie Victor s'enrôla « sous le drapeau de Dieu. »

II

Il eut pour maître des novices, à Angers, le Père Fréchon. Six ans plus tard, au cours d'une retraite désolée, il écrivait : « Celui que j'aimais le plus dans la Compagnie est mort. Il me semblait que le voir, l'entendre me rendrait l'espérance et la force, et il n'est plus. Celui qui m'a fait jésuite, celui qui dernièrement encore a dit de moi : « Je l'aime de tout mon cœur! » mon Père Fréchon est parti pour le ciel... Mon Dieu! il n'y a plus que vous à qui je puisse m'ouvrir le cœur! »

Pour les années qui suivent, nous n'avons qu'à enregistrer quelques dates. En octobre 1868, il fut envoyé au juvénat de Saint-Acheul; il fit ses premiers vœux le 25 décembre, et, en janvier s'en alla remplacer à Vaugirard le professeur de troisième. Au status suivant, nous le trouvons en quatrième, à Poitiers. Il garda la même classe jusqu'en rhétorique inclusivement. Puis, deux années de philosophie à Laval, octobre 1874 et août 1876. En 1876 et 1877, il revient à Vaugirard professer deux ans la réthorique. En 1878, il redescend en humanités. Enfin en 1879, il rentre à Laval pour sa

théologie : il a déjà 33 ans, en a consacré huit à l'enseignement. Un dernier stage lui sera imposé en 1885 au collège de Poitiers.

Comme professeur, le Père Delaporte a laissé un grand souvenir chez ses anciens élèves. Le maître était brillant. Sa riche mémoire lui fournissait en abondance anecdotes et citations. Pour les séances il avait vite fait d'improviser de petites comédies, prose ou vers, dont Voltaire faisait les frais, ou notre ancêtre le singe. Puis, il était bon, accueillant, dévoué : ses élèves sentaient qu'il se plaisait parmi eux. Un jour, dans une retraite, pour s'exciter à mieux aimer le roi Jésus, il se disait : « Si j'avais pour Jésus, dont je suis le compagnon, l'amour que par exemple je témoigne à mes anciens élèves!... Pour un bon sentiment de leur part, je leur en rendrais volontiers dix (1880) ». Il aimait son métier, et s'y donnait avec âme. Ses notes de ce temps-là montrent un homme d'ordre, tenant rigoureuse comptabilité de tout, associant les élèves à la bonne administration de son petit département. Ses cours, soigneusement rédigés, étaient bourrés de faits, d'allusions, et attestaient une vaste lecture. Beaucoup d'esprit : l'esprit fut toujours un peu son péché mignon. Il est difficile de parcourir ces vieux cahiers sans regretter l'époque où le professeur de rhétorique avait le loisir de dire tant de choses, et si piquantes sur la parole publique, sur l'éloquence parlementaire, sur les journaux, et jusque sur la prédication.

Faut-il parler des principes qui inspiraient le Père Delaporte? On sait s'il fut patriote et dans quel sens. Il n'y avait de vraie France pour lui que la France chrétienne : mais celle-là, il l'aimait avec ce parti pris des fortes passions qui, dans l'objet aimé, ne voient que le beau côté. Mais là encore, cette simplification n'est-elle pas une nécessité de pédagogie? L'heure de la critique devra bien sonner un jour, mais il importe qu'elle ne sonne pas trop tôt.

Quelques années après être sorti du collège, le Père eut à défendre les traditions de la Compagnie contre des réformateurs aventureux. Oui ou non, l'enseignement des auteurs païens est-il un enseignement païen? On avait osé, à propos du prêtre qui explique les classiques de Rome et d'Athènes, dénoncer l' « ignominie de son rôle », et déclarer : « Il ne sera jamais qu'un instituteur plus ou moins païen, rien de plus. »

Pour répondre à ces outrances le Père n'avait qu'à faire appel à ses propres souvenirs. Bien loin de sentir l'ignominie de son rôle, il le définissait : « L'école du beau, enseigné par un maître qui croit à des élèves qui prient. » (*Classiques chrétiens*, p. 131). Il avait

ses raisons personnelles de soutenir que, même en expliquant Virgile, on peut être apôtre. Le professeur chrétien, disait-il, « apprend, non seulement à parler et à écrire, mais à raisonner, à juger, à vivre. Il fait sentir, admirer, aimer, imiter, les belles pensées, le beau langage, les belles actions, les belles œuvres, les belles vies, toutes les belles choses où se reflète le beau divin; et par lui, avec lui, comme lui, les enfants s'élèvent. » (p. 133). Et il assurait, fort de son expérience, que les plus intelligents étaient ceux qui réussissaient le mieux dès qu'il s'agissait « de tourner à la chrétienne et à la française, les idées qu'ils venaient d'applaudir chez Horace, Virgile, Eschyle, Homère ». (p. 135.)

Relevons une autre confidence échappée au professeur au cours de cette polémique. Les années de collège, disait-il, avaient été les plus heureuses de sa vie (p. 134). Ses notes intimes nous attestent qu'il disait vrai; il écrivait en 1886 : « Il m'en coûte beaucoup, beaucoup, de quitter Poitiers et la vie de collège. C'est un vrai sacrifice. Saint Joseph, je vous l'offre, *in odorem suavitatis* ». Et en 1887 : « Ce m'est une désolation de songer qu'il n'y a plus pour moi de vie de collège. » Le plus qu'il put dans la suite, il essaya de continuer son apostolat auprès de la chère jeunesse en écrivant pour elle des drames, des vers, des livres, des cantiques. Il aura là toujours son public de prédilection. Sa poésie est scolaire : que de pièces dans ses premiers recueils ne sont que des « corrigés » de narrations données en classe. Les meilleures semblent, comme on l'a noté ailleurs, composées pour la déclamation. Il n'est pas jusqu'à sa critique littéraire qui ne trahisse cette influence pédagogique. S'il est si sévère parfois pour certains auteurs, sévère jusqu'à une sorte de parti pris, c'est que, derrière la valeur littéraire, qu'il sentait tout comme un autre, il discernait le mal qu'avec leurs audaces, ils pouvaient faire aux jeunes imaginations. On ne comprendrait rien, pensons-nous, au Père Delaporte, à son talent, à ses goûts, à ses lacunes même, si l'on ne voyait en lui l'homme grandi dans les collèges, vivant pour les collèges, et se faisant des collèges son horizon moral et intellectuel. Ce fut dommage peut-être à certains points de vue : mais son apostolat n'en fut-il pas plus suivi et plus efficace?

III

En 1879, le Père Delaporte commença ses études de théologie à Laval. Les expulsions de 1880 l'exilèrent à Jersey. Le 10 septembre 1882, il fut ordonné prêtre, et, le lendemain, dans la chapelle du collège de la marine, il disait sa première messe. Il avait trente-six ans.

A cette époque de sa vie, il nous apparaît comme un homme heureux. Il écrivait dans le journal de ses retraites, l'avant-veille de son ordination, résumant les bienfaits de Dieu à son égard : « Je suis: Créature de Dieu; — Français et fils de parents chrétiens; — catholique; — enfant de la Sainte Vierge avant ma naissance; — enfant choisi et voué à l'Immaculée-Conception, à Séez; — Jésuite! — dans la Compagnie, privilégié, ayant des postes que j'aime, d'excellents supérieurs, réussissant à mes examens, bien vu de mes frères, aimant la vie de communauté et le travail, recevant surabondance de travail de mes supérieurs, ayant le P. M... pour aider mon âme; — exilé, — et, après demain je serai prêtre! »

En somme tout lui réussissait. Ce n'est pas qu'il n'eût ses épreuves. L'exil lui pesait : il lui fallait la France. Mais la France elle-même, qui s'enfonçait chaque jour dans l'apostasie, le torturait. Le patriote, en lui, était blessé, et aussi le royaliste, et plus encore le catholique. Puis son âme était ouverte aux scrupules, aux inquiétudes vaines : il fallait souvent le remonter. C'était un peu la rançon de son tempérament de poète. Et cette souffrance intérieure s'exaspérait à certains jours par suite de fréquentes insomnies. Le pauvre père avait le sommeil si léger qu'il n'était pas facile de lui trouver dans la maison un coin où il pût dormir en paix. Pour lui enlever le repos, il suffisait d'un souffle, d'une respiration un peu bruyante dans une chambre voisine, d'un père se rasant de bonne heure à l'étage au-dessus. Et les coqs, et les moustiques, et les sifflets lointains de locomotives! A Paris, il fallut compter avec le paon de M. Cochin, et les chats de M. Coppée. M. Cochin envoya son paon à la campagne, mais le poète — il n'était pas converti alors! — déclara que ses chats étaient trop bien élevés pour troubler le sommeil de qui que ce fût. De tous ces mécomptes, les bons dormeurs pouvaient bien plaisanter le père, qui en riait avec eux : il n'en était pas moins à plaindre. A cela près, il se portait bien, travaillait dur, et sa bonne humeur était inlassable.

C'était, dans la force du terme, un homme de communauté. L'affection qu'il avait pour ses frères, il la traduisait, en notant ce qu'il remarquait d'édifiant dans leur conduite et leurs paroles. Il reste quelques débris de ces charitables « fiches ». Exemples : « 10 février; le F. de Bénazé, aujourd'hui, m'a prié de faire disparaître des *Lettres de Jersey*, le titre que le P. Gain lui donne, « ancien officier du génie maritime. » — 18 mars; le P. Houget m'a dit aujourd'hui qu'il lisait Suarez comme un roman. — 24 mars; le F. de Bénazé vient de me demander un memento pour demain, *pro pauperculo fratre*. C'est l'anniversaire de ses vœux. — 7 avril, hier soir, le F. St. L...

m'a dit qu'il attend, désire, réclame le sacerdoce... N'être pas prêtre! il disait gaîment qu'il en ragerait pendant l'éternité! — 8 mai; pendant la récréation du soir, on félicitait le F. de Bénazé du problème qu'il avait fait en public, en l'honneur du R. P. Recteur. Il répondit d'un air sérieux : « C'est demain l'anniversaire de la mort du P. Jeantier. » — 4 juin; le P. Hirgair m'a dit qu'il doit offrir demain la sainte messe en première intention pour mon examen, par la raison que j'avais travaillé pour le bien public. — 5 juin (jour de ses points); beaucoup ont prié pour moi. Le P. D.... me disait: « Je chapelète en masse. Et le P. Pottier et le P. Pennors et les autres. Le P. Pottier m'a dit qu'il avait dit à la Sainte Vierge que si elle ne me faisait pas recevoir, il ne l'aimerait plus... Et combien d'autres! — Merci mon Dieu! Merci, ô Marie! Je désirais être interrogé sur le Purgatoire et je l'ai été. »

IV.

Ce « bien public » qui valait au Père Delaporte les prières de ses frères, c'était, entre beaucoup d'autres choses, la façon dont, pendant quatre ans, il avait contribué, par ses pièces de vers, à la joie commune. Depuis longtemps, à Séez, à Poitiers, à Vaugirard, à Laval, chez les amis de la Compagnie qui hébergeaient les scolastiques en vacances, il était le poète des fêtes de famille : mais son talent, tout de gaîté et de verve, prit alors un développement nouveau. Ses pièces de circonstance étaient la conclusion nécessaire, attendue, escomptée, des « *Deo gratias* » traditionnels. Jusqu'au jour où la maladie le réduira à l'impuissance et tarira sa verve joyeuse, il versera sans compter ses vers et ses chansons.

Poésie fugitive dont il est difficile de faire des extraits. Mais rien ne lui manquait de ce qui soulevait l'applaudissement et déchaînait les tempêtes de rire, l'imprévu des périphrases et des rimes, la drôlerie des rapprochements, le lyrisme comique, les allusions aux événements journaliers, et aussi l'impeccable charité qui était l'âme de toutes ces improvisations. Le Père Delaporte a écrit là, au jour le jour, une sorte d'histoire intime et joyeuse des maisons par lesquelles il a passé.

Voici Jersey par exemple. Les expulsés de 1880 regrettaient Laval. La fête de saint Michel fut une occasion de rappeler ce qu'on avait perdu. « Un de ces jours passés, raconte le poète,

Assis sur le tapis du gazon limitrophe
J'aperçus au passage un petit philosophe.

Je n'accoste jamais l'autre division
Mais ce jour-là c'était un jour de fusion...
Le pauvre enfant pleurait, car on pleure à cet âge!
J'approchai. « Qu'avez-vous? » lui dis-je avec douceur.
Teigny (car c'était lui) leva son front penseur :
« Je songeais, me dit-il de ce ton qui fend l'âme,
» A notre Saint-Michel que ma douleur réclame :
» Saint Michel de Laval!... blanche et large maison...
» Saint Michel!... »
Près de lui, je m'assis au gazon :
Il parla, j'écoutai. Car au printemps de l'âge
C'est en parlant beaucoup que le cœur se soulage.

Et le philosophe de décrire Laval « ville diluvienne. »

« Cette grande maison, ces corridors splendides,
Où gravement passaient, auprès des fronts candides,
Les crânes dénudés, aux plis intelligents...
Je n'ai rien oublié. Tout vit dans ma mémoire;
Je revois ma cellule avec sa grande armoire,
Le papier gris collé sur la table et le mur,
Ma roupe au dos blanchâtre avec son collet mûr,
Le meuble où l'on prenait les clous et la chandelle,
Le latin affiché par le frère Bidelle,
Laconique latin, maigrement imagé,
Qui supprimait un cercle ou baillait un congé,
Très prodigue d'avis, mais très sobre d'éloge...

Tout y passe, le cercle, le jardin, la promenade.

« Où sont nos vieux pépins, pavillons portatifs,
Si larges et si lourds, mais si récréatifs?
O parapluie antique! ô mon fidèle Achate!
O mes sabots de frêne!... ô terrestre frégate,
Où, passager hardi, notre pied embarqua!
Oh!... »
L'orateur se tut, l'haleine lui manqua.
Je parlai, je fus bref, car en théologie
Nous abhorrons tout net la phraséologie...
Je dis :
« Tout Saint-Michel, sauf les murs, sont ici:
La matière est là-bas, la forme, la voici : »
La forme c'est nous tous.

On devine le développement : Elèves et professeurs sont là; avec leur génie et « leurs feuilles ».

... Même on dit (pour qu'il n'y manque rien)
Qu'au fin fond des cartons du bon père Terrien
Parmi les arguments et les textes sévères,
On lit sur des cornets « graine de primevères ».

... Enfin considérez, admirez les essaims
Venant de tous côtés repeupler ces lieux saints :
Voyez ces fronts blanchis et ces crânes qui luisent.
Après avoir instruit, les voilà qui s'instruisent,
Qui courbent sur les bancs leurs trente-cinq hivers,
Près de ces jeunes fronts pareils aux arbres verts.
Quelle collection à mettre sous vitrines !
Cœurs ardents, palpitant dans de vieilles poitrines,
Vieux jeunes gens, usés au harnais, basanés,
Graves, pour la plupart, désillusionnés.
Vous regrettiez Laval et sa température,
Mais, au ciel de Jersey, vous l'avez en peinture,
19 jours sur 23, l'horizon s'est grisé ;
Il pleuvait à Laval, il déluge à Jersey ;
Si bien que le soleil, hier, se montrant, — de suite
Nous avons eu congé pour fêter sa visite.
Vous regrettiez Laval et ses petits chemins,
Et le lourd pavillon qui nous chargeait les mains ?
Mais, ici, vous irez, l'été comme l'automne,
Par des trottoirs lustrés voir la mer qui moutonne,
Droit, raide, gentleman, comme ayant avalé
Une décoction de manches à balai.
Puis, dans deux ans, après des efforts athlétiques,
Vous pourrez lire un peu d'anglais sur les boutiques,
Et, fortement stylé par *Power* ou *Manning*
Répondre à tout hasard : *No, yes* ou *good morning.*

C'est sur sur ce ton que pendant quatre ans le Père Delaporte écrivit la chronique du scolasticat. Citons encore. En ce temps-là l'ancien *Imperial hôtel* était bondé de la cave aux toits. Il fallut loger jusqu'à 180 pères et frères ; et le *bâtiment Bélanger* n'existait pas encore ; et le « *kraal* » n'avait qu'un rez-de-chaussée.

Voyez : du bas en haut notre ruche fourmille !
Du toit jusqu'au sous-sol (dont je suis châtelain)
On va, vient, passe, court : tout est vivant .. et plein.
Ouvrez un des boudoirs et voyez le ménage :
On est deux : mais chacun vit dans son apanage :
Près des jaunes rideaux, tous les deux ont leur coin
Pour la table, la chaise et pour la boite à foin.
Le saint Thomas commun dort sur la cheminée.

La « vie à deux » ! dans ses notes intimes, le poète avoue qu'elle lui coûte fort. Mais, pénible ou non, il la chante, et ceci est à l'adresse de son conchambriste, le P. Leblond.

« Etre deux, vivre à deux dans la même chambrette,
Deux, chacun en son coin, comme un anachorète ;
Etre deux, — mais chacun avec son mobilier —
(Sauf pour le saint Thomas et pour le chandelier),

Et pour ces crins, ou poils, d'un animal féroce
Qui sont cloués sur bois et qu'on nomme *la brosse*;
Etre deux, deux grognards de l'arrière saison,
Séparés seulement par des points de raison;
Avoir deux cœurs battant dans une seule vie,
C'est le sort le plus beau, le plus digne d'envie.

Dès l'aube, à la même heure, on fait son petit train;
On s'attife chacun sur son propre terrain,
Terrain large environ d'un pied et long d'une aune,
Dessiné par les plis d'un grand baldaquin jaune;
Ensuite on va, vient, court, chacun de son côté,
Comme une double abeille autour des fleurs d'été;
On descend, on remonte, on regagne la ruche;
On prie à deux, à deux l'on se chauffe, et l'on bûche;
On creuse ses auteurs, les vieux de « *ce temps-là* »
Et parfois l'on fait « *hum!* » pour dire : je suis-là.....
On voyage tous deux dans les champs de l'éther...
Puis, quand on en est las, on dit : « *Salve frater!* »
On glisse un mot latin, pour rire, entre deux thèses,
Pour se donner le temps de remuer ses chaises,
De bâiller, d'allonger ses jambes et ses bras,
En pratiquant la règle *ultra duas horas*...
Mais, comme c'est toujours en latin que l'on cause,
Bien souvent on n'a pas à se dire grand'chose;
Donc le mot est bien court, mais enfin on le dit,
Et du prochain d'ailleurs jamais on ne médit.

Citons, pour terminer, quelques fragments d'une étourdissante fantaisie. 2 février 1883, grands vœux d'un professeur.

« Notre bibliothèque *ad usum* est déserte;
Le silence envahit les deux étroits salons
Où dort la foule docte et la foule diserte,
Ici des Cajetans, et là des Fénelons.
Car nos livres chez nous font deux catégories;
Les uns sont instructifs, les autres amusants.
Ici c'est la pratique, et là les théories;
Presque tous sont le fruit du génie et des ans.
— Il fait nuit. Tout à coup, étrange phénomène,
Le jour roule en flots d'or le long des noirs lambris,
Chaque docte bouquin prend une voix humaine;
Ils parlent, et j'entends, et même... j'ai compris.
« Vive Billot! » s'écrie un tome vénérable;
« Vive Billot! » répond le peuple bigarré.
— « Laisons-lui, dans nos rangs, un accueil favorable! »
— « Oui, oui, oui, dans nos rangs *dignus est intrare!* »
Et la poussière vole, et maint bouquin s'agite;
L'in-folio bondit près de l'in-octavo;
L'in-douze cartonné, plus léger, sort du gîte,
Et tend sa main agile aux reliés en veau.

*
**

Les mains cherchent les mains : une ronde commence,
Tout ce peuple se meut dans une valse immense;
Les jeunes et les vieux, les maigres et les gras
Sortent de leurs rayons et poussent des hourrahs!
Tous disent : « Prenons l'air! l'occasion est bonne! »
Tous ceux de Salamanque, et ceux de la Sorbonne,
(*Avec accompagnement de piano*).
Et Para du Phanjas avec Busembaum
Puis *un* autre jouaient : Tsin, tsin, laïla, boum.

*
**

On avait oublié le temps et les distances;
Terrien dansait avec le Maître des sentences;
Et l'on se pardonnait les coups qu'on se donna;
Bañes tournait gaîment autour de Molina,
Sans lui dire un seul mot du traité de la grâce.
Et Durandus criait: « Aujourd'hui, qu'on s'embrasse!
(*Piano*).
Et Quintanadvenas avec Busembaum
Puis *deux* autres jouaient : Tsin, tsin, laïla, boum!...

Les bons Wissembourgeois tournoyaient par centaines;
Tous valsaient, gros, petits, soldats et capitaines,
Contenson et Sanchez, Billuart et Petau.
Vasquez et Cajetan, Suarez et Soto,
Et Sylvestre Maurus, et... Leguicheux-Gallienne (1)
Tous chantaient d'une voix le « psaume après l'antienne (2)
(*Piano*).
Et Para du Phanjas avec Busembaum
Puis *trois* autres jouaient : Tsin, tsin, laïla, boum.

Et la sarabande continue. Pour conclure :

« Les orateurs couchés dans la salle adjacente
Chez leurs voisins alors firent une descente.
Billot, leur criaient-ils, du haut de leurs poumons,
C'est aussi notre frère, et nous le réclamons!
Comme vous, de science il porte un fier bagage
Mais il le fait valoir avec notre langage

Et Para du Phanjas, avec Busembaum
Puis *vingt* autres, jouaient : Tsin, tsin, laïla, boum.

On s'assit. Bourdaloue, en deux heures d'horloge,
De l'orateur, son frère et rival, fit l'éloge.

---

1. Imprimeur de Maurus, édition Houget.
2. Allusion à un mot du P. Billot sur le *chœur* des théologiens.

Tout le monde écouta, tout le monde applaudit;
Puis en rang, sur sa planche, un chacun se rendit.
Mais, avant de rentrer dans leur mutisme antique,
En l'honneur de Billot tous dirent un cantique.
Et... plus rien!... tout s'éclipse en un nuage d'or...
Et nos Frères causaient le long du corridor :
« Quel homme, disaient-ils! quel Père! et comme on l'aime!
» C'est la grâce en personne et c'est la vertu même;
» Cœur, savoir, éloquence, il ne lui manque rien;
» Sauf l'âge on le prendrait pour le Père Terrien. »

L'on comprendra maintenant qu'à Jersey, en ce temps-là, il ne pouvait pas y avoir de fête sans poème, — long poème — du Père Delaporte. Il n'était que juste de réciter des chapelets pour qui travaillait ainsi « au bien public ».

V

La théologie terminée, le Père s'en fut à Angers préparer sa licence ès lettres. Ce devait être un jeu pour lui. Il eut cependant à subir, comme plus d'un vétéran du professorat, certaine petite épreuve traditionnelle. Laissons-le conter la mésaventure. Les vers sont tirés d'un cahier intitulé Ἐπινίκια, les « hymnes de triomphe », adressés aux lauréats de la licence. Les anciens d'Angers se rappellent que, tous les jours, il fallait aller des internats à la maison Saint-Aubin pour la correction des thèmes grecs et dissertations françaises.

Ah! quel plaisir de voir le boulevard des Lices,
Les grosses tours d'ardoise et le bon roi René,
Quand on va recevoir le salaire (ô délices!...)
D'un beau thème grec nouveau-né!

L'espoir vous met au front des rayons d'arrogance :
Quel succès!... Dès la veille on n'en a pas dormi;
On a pris tant de soins, et fait tant d'élégance!
Quelle note?... un 5 ½!

Pauvre enfant! au retour, on serre sa copie,
Et, sous son bras, on serre aussi son parasol;
Et le passant vous croit atteint de myopie,
Tant vos yeux sont collés au sol.

L'espoir revient : huit jours, sur une œuvre française,
On a sué, glanant Sainte-Beuve et Nisard;
Pour le coup, l'on est sûr d'un 17 ou d'un 16;
15 serait un vrai hasard.

« Hein!... Monsieur... *dans ce but*, et, *sous ce point de vue!*
Et puis, *ces résultats*, et puis, *sous ce rapport...* » (1)
Vous regardez au coin; ô fortune imprévue!
Total : 5 3/4 au report.

Les 5 3/4 du P. Delaporte ne l'empêchèrent pas, en Sorbonne, d'arriver le premier de la liste, avec une forte avance.

Enfin, les palmes conquises, il ne restait plus au vieil étudiant de 38 ans que d'aller se reposer à l' « école du cœur ». Le status de 1884 l'envoya à Slough faire son troisième an sous le Père Fessard.

A la première page d'un mince recueil de vers daté de cette année-là, nous lisons, en manière d'épigraphe, cet extrait des chroniques du Carmel : « Notre sainte mère dit un jour à une religieuse de ce monastère de Ségovie de copier quelques vers pour les lire aux sœurs, en récréation et les réjouir par les choses agréables et spirituelles contenues dans ces vers. La religieuse commença par discourir en elle-même sur l'ordre qu'elle avait reçu, et il lui sembla qu'une pareille occupation était bien peu sérieuse. Elle s'étonna qu'une si grande sainte lui eût commandé chose semblable. Or, tandis qu'elle était en cette pensée, la sainte passa près de sa cellule et entr'ouvrit la porte : Ecrivez, ma fille, lui dit-elle, tout cela est nécessaire pour aider à passer la vie. Ne faites pas d'autres réflexions. »

Le R. P. Fessard jugea sans doute que l'esprit de sainte Thérèse n'était pas contraire à celui du troisième an, car, trois ou quatre fois dans l'année, le P. Delaporte put revenir à son rôle de poète officiel. Il convenait que l'inspiration fût plus exclusivement pieuse; et, en fait, ses vers ne sont le plus souvent que l'écho des allocutions vibrantes, lyriques, du Père Instructeur. Ceci par exemple :

Quand Jésus, Fils de Dieu, Lumière de Lumière,
Voila sous notre chair, dans une humble chaumière,
Les splendeurs de sa gloire et de l'éternité,
Sa charité de Dieu ne put rester voilée;
Et, cherchant de Joseph la demeure isolée,
Les gens de Nazareth ou de la Galilée
Disaient entre eux : « Allons à la suavité! »

Et quand Jésus passait dans la cité fleurie (2),
Les enfants souriaient à l'Enfant de Marie,
Les vieillards admiraient sa douce gravité.
Sur toute affliction et sur toute souffrance
Tombait, de son regard, amour et délivrance;

1. Expressions auxquelles le correcteur déclarait une guerre à mort.
2. Nazareth, *fleur*.

Les cœurs morts à la joie ou morts à l'espérance
Puisaient au sien la vie et la suavité.

Quand, plus tard, vrai Prophète, il sema ses oracles,
Sur ses pas tout un peuple affamé de miracles
Marchait jusqu'au désert, par l'amour invité.
« Venez, disait Jésus, d'une voix ferme et grave,
» Amis, — car sous ma loi je ne veux point d'esclave —
» Venez! mon joug est doux et mon fardeau suave!... »
Et les foules venaient à la suavité.

Et nous, voilà trois mois, troupe heureuse et choisie,
Nous accourions de France, et d'Afrique, et d'Asie
A l'Ecole du cœur et de la charité.
Ah! sous le ciel du Nord que la brume recouvre,
Nous aussi, nous cherchions en ce modeste Louvre
Dans les bras et le cœur que le maître nous ouvre,
La vérité, la vie et la suavité.

Tout ici nous la donne, ici tout nous la prêche;
Tout, le Dieu de la Croix et l'Enfant de la crèche,
L'autel, centre de joie et de fraternité.
A cette source vive, où l'amour nous réclame
Ensemble, ou tour à tour, nous nous reposons l'âme;
Le prêtre y prend son zèle et l'apôtre sa flamme;
Tous y prennent la force et la suavité.

Puis, dans le corridor voisin de la chapelle,
Un autre sanctuaire est là qui nous appelle,
Où l'on entre un par un; ... où, dans l'intimité,
Pareils à des enfants, (on l'est même à notre âge)
On demande lumière, on demande courage...
On sort, le rire au front et le cœur à l'ouvrage,
En répétant : « Je viens de la suavité. »

Mais le poète ne s'interdisait pas les malices. Le jour de la saint Michel, fête du Père Instructeur, ayant réuni toutes les communautés, novices, juvénistes, tertiaires, le Père Delaporte fit une description humoristique des habitants de la maison, empruntée, naturellement, à un vieux grimoire. Il s'agit d'un couvent très ancien,

Digne de saint Pacôme et de l'abbé Cassien...

Pour un, deux, trois, quatre ans, des moines de tout âge
Venaient là se bâtir leur petit ermitage;
Ils accouraient (spectacle aussi beau qu'étonnant,
D'outre-mer, du midi, du levant, du ponant;
Les levantins ornés d'une barbe superbe,
Plusieurs au front chenu, bon nombre à face imberbe,
D'aucuns tout dépouillés déjà par les autans!
Mais tous au fond de l'âme enchaînaient le printemps.

Or, dès qu'ils franchissaient la porte et la clôture,
Tout à coup (ô miracle!) ils changeaient de nature :
Les vieux moines, cassés, goutteux, aux pas pesants,
Se sentaient, par le cœur, souples comme à quinze ans.
Les novices par contre, au seuil du monastère,
Prenaient, comme d'instinct, une démarche austère;
Et passant à la file, humbles et saints moutons,
Ils avaient sous leur froc l'air de petits Catons.

Ces moines, séparés entre eux par ... une brique,
S'entrevoyaient autant que d'Europe en Afrique,
Sauf une fois par an, ou deux peut-être, ou trois.
Les vieux étaient parqués dans des recoins étroits;
On logeait les cadets dans un castel splendide;
Mais, pour tuer le luxe en ce troupeau candide,
On les couvrait d'un froc poli, ras comme un œuf,
Ils avaient pour coiffure un ... objet qui fut neuf;
Puis quand on grandissait et qu'on était très sage,
On portait un carton bien blanc [1], sous le visage.

Tous, vieux ou non, avaient pour blason fraternel
Dans l'âme et sur la face, un sourire éternel.
Ce sourire était même un point obligatoire;
Et, d'après un lambeau de cette antique histoire,
Tout novice, en entrant, devant quatre témoins,
Devait, du fond du cœur, rire trois fois au moins,
Versait trois fois de l'huile et cassait la vaisselle,
Trois fois...

Et le poète concluait:

« Père, pardonnez-moi ma pauvre allégorie;
Oui, même à votre école, on est toujours enfant.
Nous rions; mais chez nous, il est bon que l'on rie;
Saint Ignace le veut; et qui donc le défend?

Vous voulez, vous aussi, vous en qui tout console,
Que toute joie habite où Dieu fait son séjour.
Partout, même en exil, ô Père, à votre école
Il fait beau dans les cœurs, parce qu'il y fait jour.

Oui, c'est votre leçon cent fois dite et comprise:
Pour les amis de Dieu la vie est un printemps;
Qu'importe si leur tâche ou si le temps les brise!...
A tout âge, par l'âme, un jésuite a vingt ans.

Le Père Delaporte aimait la parole ardente, enthousiaste, parfois superbe de son Instructeur. « Magnifiques, très, très hautes, profondes, puissantes et apostoliques pensées, » écrivait-il. Ses notes de grande retraite nous renseignent presque autant sur la façon

1. Le col blanc des *clergymen*.

personnelle dont le Père donnait les Exercices que sur les mouvements de son âme à lui.

Son âme nous apparaît, comme toujours, ayant surtout besoin d'encouragement et de paix. « Le repos, je n'en jouis pas encore, écrit-il. Je me suis déjà dit plusieurs fois, que je suis maître de moi comme de l'univers, c'est-à-dire pas plus de l'un que de l'autre. Et pourtant, si j'étais calme, si je me possédais, je serais fort, et je serais heureux... Voilà pour moi le grand bien à obtenir... « Joie quand même, » me disait le Père Fréchon. Et il consignait toutes les paroles réconfortantes, qui, en public et en particulier, tombaient des lèvres du Père Instructeur.

Nous cueillons un peu au hasard dans son cahier : « (Il) a magnifiquement développé le *Venite adoremus* du commencement de matines en l'appliquant à nos facultés... (Il) nous a cité cette belle et confiante parole d'une jeune vierge chinoise : « Quand je suis troublée, je me dis : Jésus sait, Jésus peut, Jésus m'aime !... » Le Père Instructeur a fait ressortir ces trois mots du Directoire qui sont une définition d'un cœur de Jésuite : *animus magnus*, *fortis* et *constans*. — Il nous a dit : « Un Jésuite doit être l'homme des hauteurs et des profondeurs, des hauteurs de Dieu, et des profondeurs de l'humilité. *Ima summis.* — Les tentations, a dit le Père Instructeur, sont une préparation à l'apostolat. — En finissant les points de l'après-midi (le dernier jour de la retraite), le Père Instructeur nous a félicités : « Dans cette retraite, a-t-il dit, vous m'avez réjoui et consolé ; vous avez réjoui et consolé le cœur de la Très Sainte Vierge et le cœur de Jésus, et, comme dit saint Augustin, vous avez réjoui la suavité de Dieu. *Lætificastis suavitatem Dei.* »

Vers la fin de l'année, parmi les traits édifiants qu'à son habitude, il avait observés chez ses frères et notés, nous lisons : « Le P. M. me disait tout à l'heure en me parlant du P. Fessard : « J'en raffole, j'en suis faible. » Il m'a ajouté que, à la fin de son compte de conscience, le bon Père Instructeur l'avait embrassé ; sur quoi le P. M. lui dit : « Mon R. P., vous m'avez fait aimer la Compagnie... Si j'ai jamais un regret, c'est de n'être pas digne de vous. » N'était-ce pas un peu ses propres sentiments dont le Père Delaporte recueillait l'expression sur les lèvres d'un autre ?

Le troisième an terminé, le Père alla passer encore une année à Poitiers, comme professeur de seconde (1885-1886). Au status suivant, une carrière toute nouvelle s'ouvrit devant lui, celle d'écrivain.

Imprimé par Desclée, De Brouwer et Cie. — LILLE-PARIS-BRUGES.

BOSTON COLLEGE
3 9031 032 44109 9